

À force d’aimer

Jeanne Loiseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

u sais… Il ne faut plus que je joue avec toi… Germaine non plus. Maman a grondé hier Fräùlein parce qu'elle nous laissait jouer avec un garçon.

— Quelle idée !… Un garçon, au contraire, c'est fort… Ça peut se battre pour les filles… Tu as bien vu hier comme j'ai poussé ce type qui voulait marcher dans le jardin que nous avions fait.

— Je sais bien… Mais maman ne veut pas… La preuve, c'est que, quand tu es entré par la grille, nous avons couru derrière le massif, comme en jouant à cache-cache, pour que Fräùlein ne nous voie pas te parler. »

Le petit garçon à qui s'adressaient ces paroles devenait très rouge en les écoutant, et des larmes semblaient prêtes à poindre sous ses paupières qui battaient.

C'était un enfant de huit ans tout au plus, aux traits distingués et jolis, à la mise propre mais très simple. Deux fillettes de quatre et six ans, très élégantes, se tenaient devant lui. L'aînée lui parlait d'un air raisonnable, avec déjà des délicatesses toutes féminines.

— « Moi, ça me fait du chagrin aussi, » disait-elle. « Mais, tu comprends, nous ne pouvons pas faire gronder Fräùlein… Nous, ça n'est pas notre faute… Nous voudrions bien jouer encore avec toi… Nous t'aimons bien, tu es gentil. » Elle se tourna vers sa compagne : « Il est gentil, pas, Germaine ? »

Germaine prononça d'un air grave :

— « Il sait faire des bateaux… pis des jardins, avec des vraies rivières. »

De l'autre côté du massif, une voix appela, avec un fort accent tudesque :

— « Huguette !… Germaine !… Où êtes-vous ?… »

Les deux fillettes bondirent du côté de la voix, en un trémoussement de petits pieds, un frou-frou de petites jupes… Pfft… Deux oiseaux qui auraient pris leur vol.

René resta seul. Alors ses larmes, contenues jusque-là, s'échappèrent. Mais des passants s'approchaient, et, sa fierté de petit homme réveillée, bien vite il sécha ses yeux. Puis, à son tour, d'un pas tranquille et d'un air qui voulait être indifférent, il tourna le massif.

Cet enfant n'avait jamais connu ni son père ni sa mère. Mais il ne songeait pas à la tristesse d'être sans parents, car il vivait auprès d'une jeune tante, non mariée, dont il était l'unique et passionnée affection. Ce qu'il eût rêvé d'avoir, c'était une sœur. Les petites filles l'attiraient, par un sentiment qui n'était pas l'instinct précoce du sexe, puisque cet instinct se trahit plutôt, à son âge, par un besoin de brutaliser et de tyranniser ces créatures plus faibles. Il les aimait par similitude de nature, les devinant fines et tendres, et facilement blessées, comme lui-même. N'avaient-elles pas toujours des caresses pour leurs poupées et pour les bêtes, tandis que les garçons brisent leurs pantins et arrachent les ailes aux mouches ? Puis c'était amusant de voir flotter leurs longs cheveux de soie. Et aussi elles étaient faciles à l'admiration, s'étonnant d'un marron sculpté en tête de monstre, d'une co-

quille de noix transformée en brick de guerre par une voilure en papier.

Aussi avait-il été bien heureux, pendant quelques jours, lorsque, à ses heures de récréation, il venait au parc Monceau retrouver Huguette et Germaine. Sa tante, M Hélène Marinval, qui tenait un cours de jeunes enfants, dans un rez-de-chaussée du boulevard de Courcelles, se mettait à la fenêtre pour le regarder traverser la chaussée, et l'envoyait courir tout seul parmi les verdures. Elle était toujours retenue chez elle par une répétition ou des devoirs à corriger ; sa femme de ménage ne venait qu'un petit nombre d'heures par jour ; elle devait donc se fier au caractère docile et raisonnable de René, si elle voulait qu'il eût sa dose de mouvement et de grand air. Le petit était si sage qu'un accident n'était guère à craindre. D'ailleurs, ne fallait-il pas — pauvre enfant ! — qu'il apprît de bonne heure à ne compter que sur lui-même ?...

C'était grâce à une maladresse que René Marinval avait fait la connaissance de Huguette et de Germaine. N'avait-il pas, un beau jour, envoyé, sans le faire exprès, son ballon sur les genoux de Fräùlein ! Du coup elle avait rebondi sur son banc, comme si le siège en bois fut devenu un sommier Tucker, tandis que le volume qu'elle lisait allait s'aplatir dans le sable. Les deux fillettes, qui sautaient à la corde à côté d'elle, avaient été prises d'un fou rire si contagieux que l'Allemande, une fois remise de sa frayeur, n'avait pu se tenir de faire chorus avec elles. D'autant que l'auteur du méfait s'excusait, son chapeau de paille à la main, avec une telle bonne grâce qu'on reconnaissait tout de suite un petit garçon bien élevé.

— « Cela ne fait rien, mon petit ami, » avait dit la gouvernante.

En même temps Huguette envoyait le ballon à René, qui l'envoyait à Germaine, et la première partie commençait.

C'est depuis ce jour-là que René, avant de s'endormir tous les soirs, se disait, pensant à la ravissante figure de Huguette, à ses boucles blondes et à ses jolies robes : « J'ai une petite sœur. »

Il ne se disait pas : « J'ai deux sœurs, » car il savait que Germaine était seulement une petite amie de sa préférée. D'ailleurs Germaine, ce n'était pas la compagne et la confidente, c'était le bébé qu'on protégeait.

Aussi eut-il le cœur gros lorsque Huguette lui déclara qu'on leur défendait de jouer ensemble. Il ne put ni s'amuser tout seul, cette après-midi-là, ni chercher la compagnie d'autres enfants. Il s'assit sur un banc, en face de celle qu'il appelait tout bas « sa sœur » ; il tira de ses poches deux images, trois grosses billes en verre, un tube en métal, et divers autres trésors propres à exciter la curiosité de ses petites voisines ; puis il examina successivement tous ces objets avec une attention en apparence des plus profondes, espérant toujours que cet étalage tentateur et cette mimique suggestive attireraient l'une au moins des deux fillettes. De temps à autre, il levait sournoisement les yeux, et les apercevait en face de lui, collées à la jupe de Fräùlein, — qui lisait toujours, — et ne le perdant pas du regard.

Tout à coup, une dame, qu'il n'avait pas vue s'avancer le long de l'allée, s'arrêta devant la gouvernante allemande et les deux petites filles. René, lançant un de ses furtifs coups d'œil, s'étonna de cette silhouette qui lui cachait Huguette et Germaine. Mais la

dame se baissa ; il entendit un bruit de baisers, puis le mot : « maman ». C'était donc la mère de Huguette… C'était la redoutable personne qui interdisait leurs jeux en commun. Il se sentit trembler comme un coupable. Puis, tout aussitôt, à la voir toute jeune, très jolie, d'une douceur blonde, cette belle dame vêtue comme une fée sous son parasol de dentelles, René sentit son cœur se réchauffer, s'épanouir, tandis qu'une bouffée de hardiesse lui montait au cerveau. Il se leva, vint se planter au milieu de l'allée. Quand elle l'aurait aperçu, la maman de Huguette devinerait qu'il était un enfant bien élevé, avec qui on pouvait laisser jouer sa petite fille. L'habitude de plaire, d'être loué, câliné, qu'avait ce garçon aux traits charmants, à l'intelligence précoce, et d'une sagesse exemplaire, lui communiquait cette confiance en soi-même.

D'ailleurs, sans doute, on parlait déjà de lui. Les fillettes plaidaient sa cause. Germaine cria :

« Le voilà !… Voilà René ! »

La dame se tourna vivement… Oh ! quel changement d'expression sur sa figure ! De rose qu'elle était, elle devint toute blanche ; sa bouche, qui souriait, se referma d'une crispation telle que les lèvres disparurent ; l'azur pâle de ses yeux prit un éclat méchant. Sous son regard, René, instinctivement, recula de deux pas. Une frayeur le saisit quand elle s'avança de son côté, avec cet air terrible. Mais, comme c'était un brave petit garçon, qui n'avait rien fait de mal, il ne voulut pas fuir.

— « Tu t'appelles René Marinval, n'est-ce pas ? » dit-elle en le saisissant par le bras et en le secouant, comme si de lui jeter ce nom au visage eût été le convaincre d'un crime.

— « Oui, madame, » dit l'enfant, d'autant plus interdit qu'il était sûr de n'avoir pas prononcé devant Huguette son nom de famille.

— « Ah !... » reprit la dame, « ah !... » Elle suffoquait. « Et tu oses t'approcher de ma fille !...

— Je ne le ferai plus ! » s'écria le petit garçon épouvanté. « Laissez-moi m'en aller, madame ! Lâchez-moi !... »

Elle lui faisait grand mal en lui enfonçant dans le bras ses doigts nerveux, qui le pinçaient comme un étau d'acier. De ses lèvres blanches elle commençait des mots qu'elle n'achevait pas : « Petit mis... »

Elle ne voulait ou n'osait pas dire « misérable », et les dernières syllabes s'éteignaient dans une sorte de grincement.

Malgré la rapidité de cette scène, des passants déjà s'arrêtaient. Fräùlein, consternée, se demandait si un accès de folie n'avait pas frappé sa maîtresse. Tout à coup, Huguette et Germaine éclatèrent en sanglots bruyants.

« Emmenez-les... Rentrez... Je vous rejoins, » dit la dame à la gouvernante.

Et, sans lâcher René, elle fit quelques pas pour échapper à l'attention des badauds.

— « Laissez-moi, madame, laissez-moi !... » supplia le petit qui fondait en larmes.

— « C'est ta mère, n'est-ce pas, » dit-elle une intonation un peu détendue, « qui t'a envoyé faire cette vilaine action ?

— Je n'ai pas de mère, » murmura le pauvre enfant.

— « Tu n'as pas de mère ?… »

Elle se radoucit, desserra un peu son étreinte.

— « Comment appelles-tu la… enfin la personne qui t'élève ?

— C'est ma tante… Elle demeure tout près. Laissez-moi la rejoindre ! Qu'est-ce que je vous ai fait, madame ? Je ne sais pas, je vous assure !

— Je vais te laisser partir, » dit-elle. « Mais si elle t'envoie encore rôder autour de ma petite Huguette, ta… oui… ta tante !… eh bien, elle aura affaire à moi !… Je lui enverrai le commissaire de police, tu entends. Oui… parce que ça, c'est du chantage ! »

René ne comprit ni le mot ni l'absurdité de l'imputation et de la menace. Mais l'idée de la police ayant quelque chose à faire avec sa douce petite tante chérie, le révolta.

— « Ma tante est bonne… Ce n'est pas elle qui m'a envoyé vers Huguette, d'abord ! Et puis nous n'avons pas peur du commissaire de police. »

Il s'enhardissait, car cette méchante dame ne le tenait plus si fort, et ne paraissait pas disposée à l'emmener pour tout de bon ni à le battre. Mais, quand elle l'eut enfin lâché, ce fut l'humiliation subie qui le désola le plus. Il partit comme une flèche, le cœur gonflé, retenant ses sanglots, avec un élan de tout son petit être vers la tendre poitrine contre laquelle, dans un instant, il pourrait pleurer à son aise.

De l'autre côté du boulevard, dans une maison modeste, devant une porte de rez-de-chaussée, il sonna les deux coups que

l'on connaissait bien. Des bruits familiers, déjà consolants, y répondirent de l'intérieur. Une chaise fut poussée… Sa tante se levait de sa correction de devoirs, dans la petite salle de cours. Ses pas légers s'approchèrent. Elle ouvrit.

— « Oh ! tante… oh ! tante…

— Mon chéri… Qu'est-ce que tu as ?… Tu es tombé !… Où t'es-tu fait mal ?… »

Elle l'avait pris tout entier dans ses bras, soulevé, emporté vers le fond de l'appartement, dans la chambre où leurs deux lits se touchaient, comme vers un refuge où nul mal ne pourrait le suivre. Et, sur ce visage de jeune femme, qui avait tous les traits de cet enfant, se lisait l'émoi d'une affection suprême.

— « Non… N'aie pas peur… Je n'ai pas mal… Je ne suis pas tombé, » disait le petit, pressé de calmer l'inquiétude où il la voyait. « C'est une dame… Elle m'a tordu le bras… elle m'a grondé… Elle m'a… oh ! elle m'a dit que tu es… que tu es…

— Que je suis… quoi donc ?… » demanda Hélène très pâle.

« Que tu es méchante… Mais je lui ai dit que ce n'est pas vrai !… » cria René avec une nouvelle explosion de larmes.

Ce ne fut pas sans peine que M Marinval reconstitua ce qui s'était passé au parc Monceau. Elle apaisa sous ses caresses le chagrin du petit garçon. Elle lui fit boire de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger. Et, peu à peu, elle tira quelques renseignements précis de son bavardage incohérent. Le nom de Huguette la jeta dans un grand trouble.

— « Tu es bien sûr, mon mignon, qu'elle s'appelle Huguette, cette petite fille ?

— Oui, tante, tout à fait sûr.

— Ce n'est pas un nom très répandu, » murmura Hélène. « Et je crois me rappeler que sa fille s'appelle ainsi.

— La fille de qui, petite tante ?… De la méchante dame ?… »

M Marinval ne répondit pas. Elle réfléchissait.

— « Mais elles sont deux, » reprit-elle. « Cette petite Huguette a donc une sœur ?

— Germaine n'est pas sa sœur, c'est seulement son amie.

— Et la dame est blonde, n'est-ce pas ?

— Elle a des cheveux jaunes… des vilains cheveux jaunes… Pas des beaux cheveux brun doré comme toi.

— Mais elle est jolie ?

— Oh ! non, tante… Elle est affreuse. »

L'enfant oubliait sa première impression admirative devant ce minois de Parisienne, plutôt insignifiant mais gracieusement rehaussé par une savante toilette. Son appréciation fit sourire Hélène.

— « Non, va, mon chéri… Elle n'est pas affreuse.

— Tu la connais donc ?…

— Je crois deviner qui c'est.

— Elle est très mauvaise, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, elle n'est peut-être pas pire qu'une autre. Mais elle doit nous détester, mon pauvre petit.

— Pourquoi donc ? »

Hélène le regarda en silence, avec un long sourire triste. René reprit :

— « Est-ce vrai que c'est mal de jouer avec sa fille ? »

Il ne reçut pas plus de réponse qu'à ses autres questions. Sa tante, maintenant, se cachait le visage contre sa petite vareuse de marin, et pleurait à son tour.

Pourtant elle eut le courage de se reprendre très vite afin de ne pas attrister davantage l'enfant.

— « Ne parlons plus de tout cela. Demain, » dit-elle, « c'est jeudi. Je n'ai pas de cours. Je te mènerai au Jardin d'Acclimatation. »

1 • 2

ls étaient las, le lendemain, la tante et le petit garçon, quand ils revinrent de leur promenade. Pour économiser le tramway, ils avaient marché au retour du Jardin d'Acclimatation. Aussi, quand ils aperçurent de loin leurs trois fenêtres, avec les stores fixes cachant la partie inférieure, sur lesquels on lisait en lettres jaunes : Cours pour les jeunes enfants. Préparation aux classes du lycée, ils se serrèrent la main et s'écrièrent ensemble :

— « Ah ! nous y voilà… quelle chance ! »

Toutefois, c'était presque une joie de plus ajoutée à leurs joies de l'après-midi, cette bonne fatigue qu'on allait détendre dans le gentil chez-soi, et ce creux à l'estomac qui rendrait si savoureux le dîner préparé par la brave vieille femme de ménage. Puis on s'était tant amusé ! Sur les deux visages pareils de la jeune femme et du petit garçon fleurissait la même fraîcheur rose, brillait le même rayonnement doux, et nulle trace n'y restait des larmes répandues la veille. Pourtant l'oubli ne s'était pas fait chez l'une aussi promptement que chez l'autre. À plusieurs reprises, Hélène dirigea vers la grille du parc Monceau un regard chargé d'une anxieuse préoccupation.

Quand ils entrèrent, la concierge arrêta M Marinval.

— « Il est venu un monsieur qui paraissait très contrarié de ne pas vous rencontrer.

— Un monsieur ?… » dit Hélène surprise : car elle avait plutôt affaire aux mamans de ses petits élèves.

— « Oui… Un monsieur très bien, très bel homme. Il a dit comme ça que c'est très pressé ce qu'il a à vous dire, alors qu'il prendra la liberté de revenir ce soir, vers huit heures.

— Mais je ne reçois personne le soir ! Il ne vous a pas dit son nom, ce monsieur ?

— Oh ! si, mademoiselle. Voilà sa carte. »

Et la portière, ayant suffisamment prolongé son petit effet et scruté la physionomie d'Hélène, se décida à tendre le carton.

Sa locataire lut d'un coup d'œil :

ÉDOUARD VALLERY

57, avenue de Messine.

Elle devint toute pâle, et resta immobile.

— « Faudra-t-il dire que Mademoiselle n'y est pas ? » demanda la concierge, les traits aiguisés de curiosité.

— « Non, non, vous laisserez entrer. »

M Marinval se détourna et pénétra chez elle.

Elle entendit, comme dans un rêve, sa femme de ménage lui dire :

— « Le potage est sur la table, mademoiselle, et le poulet sauté mijote sur le gaz. Est-ce que je puis m'en aller, maintenant, pour tremper la soupe à mon homme ?

— Oui, oui… partez. »

Elle servit René, ne mangeant pas elle-même, hâtant nerveusement le repas du petit garçon. Celui-ci s'alarmait devant le regard absent, l'expression tendue, les lèvres contractées et silencieuses de sa tante.

— « Tu n'as pas du chagrin, dis ?… » fit-il en se levant, la bouche pleine, la serviette sous le menton, pour lui mettre les bras au cou.

— « Non, mon cher trésor. »

Il sentit qu'elle n'était pas sincère, réfléchit un instant, puis, par une de ces intuitions bizarres de l'enfance, il reprit :

— « Le monsieur qui va venir, ce n'est pas le mari de la méchante dame ? »

Hélène eut un tressaillement.

— « Pourquoi demandes-tu cela ?... Si, » ajouta-t-elle, « c'est son mari.

— Oh ! tante, il ne va pas nous faire du mal ?... »

C'était un si profond cri de frayeur qu'Hélène se hâta de le rassurer :

— « Non, non... Mais je te dis que non, petit bêta... Je te jure... Je le connais, lui... Il t'aime bien...

— Il m'aime bien !... Il ne m'a jamais vu !... »

Tout à coup, Hélène changea de ton :

— « Du mal !... Ah ! il ne peut pas nous en faire plus qu'il ne nous en a déjà fait ! »

René s'étonnait de plus en plus. Des imaginations singulières passaient dans sa petite tête. Peut-être le monsieur l'avait-il volé jadis à son papa et à sa maman, dont on ne lui parlait jamais, et qui sûrement étaient roi et reine dans un autre pays. Peut-être sa tante s'était-elle dévouée pour le suivre, mais le monsieur pouvait la tuer si elle essayait de retourner chez eux... On lisait, comme cela, dans les livres, des histoires d'enfants enlevés, qui retrouvaient plus tard leurs parents dans des châteaux magnifiques. La peur du petit garçon disparaissait dans l'enchantement des circonstances romanesques qu'il était bien près de considérer comme véritables.

— « Je te laisserai une lampe dans la salle à manger, » dit sa tante, « et tu y retourneras quand je te le dirai. Les petits garçons n'ont pas besoin d'être là quand les grandes personnes causent. Tiens, pour que tu ne t'ennuies pas, je vais te sortir ton beau jeu de patience. »

Un coup de sonnette fit trembler les mains d'Hélène et vibra dans la tranquillité recueillie du modeste appartement. René courut sur les talons de sa tante tandis qu'elle allait ouvrir.

Une haute silhouette d'homme, à l'air solide, sûr de soi, presque arrogant, dans la tête levée, le mouvement des épaules rejetées en arrière, se dessina sur le clair-obscur du vestibule extérieur, où un dernier reflet de jour arrivait encore par la porte de la rue.

Il dit : « Bonsoir… » puis hésita, butta contre une appellation qui ne sortit pas distinctement.

Hélène murmura : « Entrez par ici. »

Elle l'introduisit dans un étroit salon, assez coquet avec ses quelques meubles et bibelots disparates, et par la porte ouverte duquel on remarquait, dans la pièce voisine, le tapis vert de la table de cours. Sous la clarté de la lampe, Édouard Vallery aperçut René.

— « Ah ! le voilà, » dit-il, « ce petit homme. »

Il le regardait. Hélène ne dit pas un mot. Tous trois restaient debout.

— « Approche, mon petit René, » dit le visiteur, dont l'assurance préméditée semblait se fondre dans une gêne grandissante.

« Viens ici… Fais voir si tu es un beau garçon bien sage. Comme il vous ressemble, Hélène ! » ajouta-t-il en baissant la voix.

René leva les yeux vers sa tante, s'attendant à la voir sursauter d'être ainsi appelée par son petit nom. Mais elle ne sourcilla pas, toujours droite et muette, promenant un regard noir de cet homme à cet enfant, et de cet enfant à cet homme.

— « Tiens, » reprit l'étranger, « je t'ai apporté quelque chose. »

Il tendit à René une petite boîte en maroquin. L'enfant n'osait pas l'ouvrir. Enfin, de ses frêles doigts, il poussa un ressort. Le couvercle se souleva. Une montre apparut. C'était un remontoir en or, de dimensions moyennes, avec une courte chaîne de même métal. Quand on le retournait, on voyait sur le boîtier extérieur un R et un M entrelacés.

— « Oh ! tante ! » s'exclama l'enfant, suffoqué.

— « C'est bien à toi, » reprit le monsieur. « Tu vois tes initiales gravées : René Marinval. »

Le petit garçon, dans sa joie, se sentait troublé par la contenance impassible d'Hélène.

— « Puis-je la prendre ?… » dit-il avec une gentille supplication de tout son petit être, en tirant la jupe de sa tante.

— « Oui, mon enfant. Et maintenant va jouer dans la salle à manger… Laisse-nous. »

René allait obéir, quand, tout à coup, il se rappela que, dans son émotion, il n'avait pas dit merci. Il revint donc sur ses pas, se planta devant le visiteur, et, ne sachant comment exprimer sa re-

connaissance, il se haussa sur la pointe des pieds, les bras tendus, disant :

— « Voulez-vous me permettre de vous embrasser ? »

Le monsieur rougit très fort. Puis il accepta et rendit la caresse avec un froid empressement.

Hélène s'était laissée tomber sur une chaise et avait caché son visage dans ses mains.

Quand René fut sorti de la chambre, M Marinval releva la tête. Ses yeux ruisselaient de larmes. Édouard Vallery s'approcha.

— « Voyons, ma chère Hélène, voyons… » dit-il avec l'accent qu'on prend pour consoler un bébé.

Elle dit fièrement :

— « Ce n'est pas sur vous ni avec vous que je pleure. N'y faites pas attention, je vous prie.

— Si c'est sur René, » reprit-il sans obéir à son injonction, « vous avez tort. Ce petit bonhomme ne m'a pas l'air malheureux du tout. Avec une charmante et tendre mère comme la sienne… »

Hélène le considéra, l'air ironique, puis d'une voix mordante :

— « Et avec un charmant et tendre père comme le sien… »

Édouard Vallery dit sèchement :

— « Il n'a tenu qu'à vous que cet enfant trouvât en moi des sentiments vraiment paternels. C'est vous qui m'avez éloigné, qui m'avez fermé votre porte. Je n'étais pas sûr aujourd'hui même que vous consentiriez à me recevoir. »

Elle répliqua :

— « Je n'ai cessé de vous voir que lorsque vous vous êtes marié. Vous avez épousé une grosse dot, et vous m'avez proposé d'en manger ma part avec vous. Oui, je sais… vous n'auriez pas rompu. Vous m'auriez gardée comme maîtresse, et vous seriez venu jouer de temps à autre avec votre enfant. C'est à ce prix, n'est-ce pas ? que je lui aurais conservé son père. J'ai préféré ne pas entrer avec mon René dans cette existence d'abominations et de mensonges. »

Le visiteur haussa les épaules.

— « Grands mots !… » dit-il. « Je vous aimais, j'aimais notre fils… Mon cœur s'est brisé quand vous vous êtes retirée de moi en me l'enlevant du même coup. Et c'est cela que vous me reprochez !…

— Que ne restiez-vous libre ? » reprit Hélène. « J'aurais consenti à vivre près de vous, dans l'ombre. Je n'aurais jamais réclamé votre nom, ni pour moi, ni pour mon fils. Et cependant — vous ne le nierez pas — nous le méritions tous les deux.

— Il n'est pas question de mérite… Vous êtes au-dessus de pareils raisonnements, Hélène. Mais la société marche… L'union libre n'a plus rien de déshonorant. Et le mariage n'est qu'un contrat d'affaires.

— Est-ce là ce que vous dites à votre femme ? Lui auriez-vous fait accepter la combinaison que vous méditiez ?

— Eh ! ma chère, » dit brutalement Édouard, « la vie est la vie. Je ne pouvais sacrifier tout mon avenir. Si le banquier Lafond m'a offert sa fille, à moi qui n'étais que son employé, c'est que

mon instinct des affaires m'avait permis de lui donner une idée qui, à un moment, fut le salut de sa maison compromise. Il se douta de ce qu'elle deviendrait entre mes mains, cette maison. Parbleu, elle est en train de se classer parmi les premières du monde. Vous ne savez pas quelle entreprise importante, nationale, — oh ! je peux dire : européenne, — va être lancée par moi… Oui, par moi, l'ancien petit sous-caissier que vous avez connu !… »

Il s'arrêta, la parole coupée par une suffocation d'orgueil. Et il oubliait l'objet de sa visite, croyait n'avoir plus d'autre but que de satisfaire un désir ancien déjà et très lancinant : celui de constater l'effet produit sur cette femme par son étonnante carrière, et d'écraser sous une irrésistible admiration le mépris qu'elle osait peut-être lui garder.

— « Vous croyez que j'aime l'argent ? » reprit-il devant le silence d'Hélène. « Certes, je l'aime… mais non pas comme un vulgaire instrument de jouissance. Je l'aime pour la puissance qu'il donne et pour les entreprises qu'il rend possibles. Vous verrez sous peu quel service je rendrai au Gouvernement, à la France…

— Pardon ! » interrompit M Marinval. « Si c'est pour faire l'article sur votre prochaine émission que vous êtes venu me voir, je vous avertis que je n'ai pas de fonds à placer. »

Le ton était encore plus cinglant que la phrase. Édouard Vallery eut une rougeur, un balbutiement de gêne ; puis la colère le prit.

— « Si vous croyez servir les intérêts de René en vous montrant hostile comme vous le faites !…

— Les intérêts de René !… Mais il n'a rien à attendre que de mon travail pour le présent et du sien pour l'avenir. »

— « Ah ! » pensa-t-il, « comme elle va devenir souple dans un instant ! » Il adoucit lui-même ses intonations pour répondre :

— « C'est ce qui vous trompe, Hélène. Aujourd'hui que ma fortune personnelle a triplé la dot de ma femme, et que vous ne pouvez plus m'accuser de prendre dans sa caisse pour vous venir en aide, je puis offrir à mon fils… je suis venu vous proposer… »

Il s'interloquait de nouveau, à ne lui voir aucun mouvement d'inconsciente joie, aucun frémissement des mains, nul éclair dans les yeux. Au scepticisme glaçant le regard d'Hélène, il pressentait qu'elle devinait un marché, qu'elle restait sur la défensive. Qu'était devenue la douceur ancienne de ces prunelles, où jadis il avait lu tant d'amour jeune et confiant ? Mais de quel prix la pauvre amoureuse d'autrefois avait acheté sa triste clairvoyance ! À quelle école d'angoisse elle avait appris à douter de cet homme, à ne plus croire qu'à sa sensualité et à son ambition !…

Laquelle de ces deux passions l'amenait chez elle ce soir ? Était-ce un réveil de ce désir, éloquent jadis comme l'amour même, et qui avait ébloui, grisé, entraîné la jeune fille, l'orpheline mal guidée qu'elle était alors, — de ce désir contre lequel, ensuite, elle avait dû lutter, après le mariage d'Édouard, d'une lutte que rendait atrocement, héroïquement douloureuse la secrète complicité de son propre cœur ? Il y avait sept ans que tout était fini entre eux. Hélène, maintenant, approchait de la trentaine, et elle ne redoutait guère une tentation charnelle, ni de cet amant, consolé maintes fois d'autre part, ni d'elle-même, si bien guérie.

C'était donc quelque nécessité d'ambition qui mettait dans la bouche d'Édouard des paroles de conciliation et d'inattendue générosité. Qu'allait-il lui demander finalement ? Si disparue de sa vie qu'elle se trouvât, avec leur enfant, peut-être le gênait-elle encore ?

Tout absorbée par le besoin de le deviner plus que par celui de l'écouter, elle avait un peu perdu le fil des raisonnements dans lesquels lui-même s'embrouillait. Soudain, une phrase plus nette surgit, qui la fit sursauter de surprise indignée. Car Édouard Vallery disait :

— « Ce n'était pas digne de vous, de votre caractère, cette façon de nous braver, ma femme et moi, en imposant la camaraderie de René à notre petite Huguette. Vous, d'ordinaire si délicate… »

Elle bondit tout debout, agressive cette fois, avec un mouvement de griffes en avant, comme une chatte dont on veut toucher les petits.

— « Ah ! c'est bien ce que je croyais… C'est votre femme, n'est-ce pas ? qui a osé brutaliser mon fils !…

— Brutaliser… Oh ! non… Mais avouez qu'il y avait provocation de votre part.

— C'est faux !… Le hasard a tout fait. Et si ces enfants ont joué ensemble, quel mal y a-t-il ? Ne sont-ils pas frère et sœur ?… Irais-je me venger sur votre fille de vos torts envers moi ?… Quelle lâcheté de s'en prendre à ce pauvre petit !…

— Ma femme a peut-être été un peu vive… Mais elle a cru que vous cherchiez un scandale.

— Alors elle a eu la complaisance de le faire éclater. »

Il bifurqua, se rejeta dans des explications filandreuses. Et Hélène attendait toujours en vain qu'il laissât voir le fond de sa pensée. Elle sentit qu'il n'osait pas. Alors elle résolut de l'apprivoiser. Elle se rassit, feignit de désarmer, de devenir raisonnable. D'une voix conciliante, elle prononça :

— « Pourquoi donc avez-vous cru devoir mettre M Vallery au courant de la situation ?

— Elle l'aurait toujours apprise une fois ou l'autre, » dit naïvement Édouard. Il n'ajouta pas : « J'ai voulu me réserver le bénéfice de ma franchise. » — « Seulement, » reprit-il en détournant les yeux, « j'avais cru pouvoir lui faire une promesse.

— Laquelle ?

— Celle d'obtenir que vous quitteriez Paris. »

Le grand mot était lâché. Voilà donc le but de la visite de ce soir. Il évoqua chez Hélène tout un monde d'images, de confuses pensées, en dehors de sa signification directe. Elle eut comme la vision et l'écho de la scène qu'avait dû faire Clotilde Vallery en rentrant hier du parc Monceau. Cette créature mince et frivole, toute de nerfs et de vanité, quelle âpre source d'irritation elle avait dû laisser jaillir de son âme étroite, intolérante, et comme son arrogance de fille richement dotée avait dû cingler le mari pris jadis parmi les commis de son père ! Comme elle avait dû ricaner en lui défigurant sous un mépris de convention ses premières amours de pauvre employé ! Avec quel excès d'exigence elle avait dû lui intimer l'ordre d'éloigner cette femme et cet enfant, qu'elle n'avait certes pas désignés sans injure ! Hélène crut

sentir cette haine lui passer sur le cœur comme un souffle. Elle en frissonna, et elle en triompha. Car elle eut le pressentiment que l'épouse, en son aigre despotisme, déjà commençait à venger la maîtresse.

Elle ne savait pas jusqu'à quel point. Clotilde, en effet, avait prononcé le mot de divorce. Et c'était la menace de ce mot qui faisait accourir Édouard chez M Marinval. Malgré les vantardises du directeur de la banque Lafond, Vallery et C, une séparation judiciaire entre les époux eût amené une liquidation désastreuse pour le financier de fraîche date. La restitution de la dot et le partage des acquêts, sans compter la perte probable de son poste à la tête de la banque, lui eussent fait rebrousser, presque jusqu'au point de départ, le chemin si triomphalement parcouru.

Un pareil intérêt en cause le rendait hésitant dans sa tactique auprès d'Hélène. Réservant les propositions d'argent dont le premier mirage n'avait pas paru éblouir la jeune femme, Édouard invoquait le respect humain.

— « Songez donc ! » disait-il, « c'est braver toutes les convenances. Nous demeurons avenue de Messine, et vous ici, boulevard de Courcelles… Presque porte à porte !…

— Je me trouvais la première dans ce quartier, » dit-elle. « Vous n'aviez qu'à ne pas y venir.

— Mais notre hôtel appartenait au père de ma femme, M. Lafond, qui est mort il y a deux ans.

— Eh ! que voulez-vous que ça me fasse ? » s'écria Hélène. « Moi, je n'ai pas d'hôtel. Mon appartement vaut neuf cents francs de loyer. Mais je ne le quitterai pas. J'ai mon cours, ma

clientèle. Encore moins m'éloignerai-je de Paris… Même, » ajouta-t-elle avec ironie, « pour vous rendre service. Dans cette grande ville, on est tolérant envers une situation comme la mienne. Parmi les parents de mes élèves, plusieurs peut-être se doutent que René n'est pas mon neveu, mais bien mon fils. Peu leur importe ce mystère du passé, si mon existence actuelle est correcte et si leurs enfants font des progrès avec moi. En province, on me montrera au doigt, on me tournera le dos, et nous mourrons de faim. »

Édouard fit un mouvement. Hélène reprit très vite :

— « Non, non, n'insistez pas. Vous faites aujourd'hui une démarche dictée par une femme — la vôtre. Il n'y a que les femmes pour avoir de ces idées absurdes et monstrueuses. Vous-même » (et elle eut un subtil mépris dans la voix pour prononcer le compliment) « vous-même n'iriez pas tout seul jusque-là dans l'égoïsme et la dureté. »

Il se récria. Elle n'avait pas compris. Lui, exposer à la misère son propre fils et la mère de cet enfant !… Il sortit un portefeuille de sa poche.

— « Ma chère Hélène, vous savez pourquoi jusqu'à présent je n'ai pas fait pour René ce que j'aurais voulu faire…

J'ai refusé l'argent de votre femme, » dit M Marinval. « Je le refuse encore.

— Mais c'est le mien ! Je suis maintenant aussi riche qu'elle… Vous faut-il des preuves ?

— C'est inutile, » fit-elle en étendant la main pour l'empêcher de produire les valeurs. « Je ne veux pas quitter Paris. »

Elle ajouta :

— « Notre conversation est terminée. Je vous saurai gré de ne pas sortir trop tard de chez moi, et de n'y jamais revenir. La stricte régularité de mon existence est un des éléments de mon gagne-pain. »

Il y avait quelque chose de si décisif dans ce congé, qu'Édouard Vallery, malgré sa déception, faillit obéir. La fermeté d'Hélène paraissait inexorable à force de douceur. Le banquier crut la partie perdue. Pourtant un éclair de réflexion le retint encore, et il reprit d'un ton pénétré :

— « Vous avez le droit de refuser pour vous, Hélène. Mais réfléchissez bien… Avez-vous le droit de refuser pour votre fils ?

— Mon fils, s'il avait l'âge de comprendre, refuserait comme moi.

— Allons donc !… Et pour quelle raison ? Y a-t-il quelque chose de déshonorant à recevoir une donation de son propre père ? Est-ce que je lui propose un marché honteux ? »

L'argument était si juste qu'il saisit Hélène. Elle se tut. Édouard en profita pour ajouter d'une voix nuancée d'onction, de reproche attristé, presque évangélique :

— « Analysez bien le motif de votre refus… N'est-ce pas un orgueil mal placé, ou la rancune ?… Devez-vous sacrifier à de pareilles satisfactions tout l'avenir de René ? »

Elle se taisait toujours. Il poursuivit avec plus de confiance :

— « Oui, tout l'avenir. Car la somme que j'offre lui permettrait de s'adonner aux études les plus complètes, les plus longues, de

choisir n'importe quelle carrière. Seriez-vous à même d'en faire autant pour lui ? »

Un long tressaillement intérieur secoua la jeune femme. Elle venait d'être touchée au point le plus sensible. Son angoisse permanente en face de l'avenir, sa tristesse d'élever l'enfant vers la médiocrité certaine de quelque demi-métier appris de bonne heure, s'exaspérèrent devant la possibilité d'un apaisement. Oh ! ne plus avoir cette amertume au fond du cœur ! Suivre dans la sécurité, dans l'espoir, dans la griserie des beaux rêves, le développement de son petit adoré !... Il serait — elle n'en doutait pas — un des fronts lumineux qu'admirent les hommes, s'il pouvait se soustraire aux enlizantes influences de la gêne. Devait-elle lui fermer l'avenir en repoussant la proposition d'Édouard ? Non certes. Toutefois son orgueil de femme protestait encore en elle. Jamais elle ne toucherait l'argent de cet homme !

— « Voyons, soyez raisonnable, » insinua encore le banquier. « Voici un chèque de cinquante mille francs. Il est à votre fils... Mais consentez à quitter Paris... »

Comme il avançait le papier jusque vers la main d'Hélène, celle-ci eut un sursaut, un recul.

— « Qu'est-ce qui vous offense ? Puisque c'est pour l'enfant.

— Soit, » dit-elle brusquement. Et elle se leva, « Je vais l'appeler. Vous lui donnerez cela à lui-même. »

Son mouvement surprit Édouard. Avant qu'il pût l'arrêter, elle était hors de la chambre.

M Marinval traversa la salle d'étude, pénétra dans la salle à manger. Sous la lampe, René dormait, la joue sur un bras replié,

parmi les pièces du jeu de patience étalées sur la table.

Avant de l'éveiller, sa mère le contempla un instant. La résolution qui venait de surgir en elle vacilla. Il était si paisible, tout souriant de la douceur de ses songes, avec sa divine pureté d'enfance, ses traits de petit chérubin, et la grâce de son attitude abandonnée. Ses lèvres roses s'entr'ouvraient, écartées par un souffle égal. Sur la peau laiteuse et satinée de son front une buée de chaleur perlait. Et ses grands cils, sur sa joue, paraissaient d'une longueur invraisemblable.

Hélène posa ses bras autour de lui.

— « Mon petit René… mon amour… »

Il mit un instant à s'éveiller, balbutiant, parlant des bêtes du Jardin d'Acclimatation, avec lesquelles il avait sans doute en rêve quelque mystérieuse causerie. Puis il bâilla, se frotta les yeux et dit :

— « Ah ! c'est toi, petite tante. Le monsieur n'est donc plus là ?

— Si, mon chéri. Et il faut que tu viennes le voir. Mais réveille-toi bien d'abord… Écoute, René, tu as huit ans, tu es un homme, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, tante.

— Et tu as confiance en moi, et tu m'aimes bien, mon ange ?

— Oh ! oui, ma petite tante.

— Eh bien, viens avec moi. »

Elle lui prit la main.

Édouard Vallery se leva, très gêné, lorsqu'il les vit reparaître ensemble. Est-ce qu'Hélène voulait provoquer une scène d'attendrissement ?

— « Voilà, » dit-il, en faisant avec négligence glisser le chèque sur la table.

Puis, esquissant un mouvement de retraite :

— « Adieu, mon petit homme.

— Regarde, » dit Hélène à son fils, « regarde bien ce monsieur, mon enfant. Il s'appelle Édouard Vallery. C'est ton père.

— Hélène ! » cria l'homme de finance, cloué sur place par l'inattendu de ces paroles.

René se mit à rire en secouant la tête.

— « Oh ! je sais bien que non, » dit-il. « Car c'est le mari de la méchante dame… Et la méchante dame n'est pas ma maman.

— Non, oh ! non, mon chéri, elle n'est pas ta mère. Mais lui est ton père, je te le jure. Il faut que tu le saches, il faut que tu regardes bien son visage. Il n'a jamais tenu à te voir, et maintenant il t'apporte de l'argent pour que tu t'en ailles avec moi, et pour que tu ne te trouves jamais sur son chemin.

— Hélène !… » s'écria encore M. Vallery. « Ce que vous faites est abominable ! »

Elle le regarda bien en face, une main sur l'épaule de son fils.

— « Dites le contraire à cet enfant.

— Pourquoi lui révéler des secrets qui ne sont pas de son âge ?

— Il en souffrira moins à son âge que plus tard. D'ailleurs, monsieur, que vous importe ce que je dis ou ce que je ne dis pas à René Marinval ? J'ai appris à cet enfant qu'on n'accepte de l'argent de personne, sauf de ses parents. Vous lui donnez cinquante mille francs qui le dégraderaient s'il ne savait de qui il les tient.

— Je ne veux pas de son argent ! » s'écria le petit garçon.

— « Je suis forcée de l'accepter pour toi, » dit Hélène. « Je n'ai pas le droit de te priver du nécessaire pour satisfaire ma propre fierté.

— Vous regretterez ce que vous avez fait ce soir, Hélène, » prononça Édouard Vallery, du ton d'un homme dont on méconnaît les bonnes intentions et que l'on traite avec la plus dure injustice. « Oui, vous le regretterez. Vous croyez jouer le beau rôle. Cependant je suis plus généreux que vous. Car je n'aurai pas à l'égard de cet innocent votre imprudente, votre inconvenante franchise. »

Elle tourna vers lui l'interrogation stupéfaite de son regard.

— « Oui, que diriez-vous, si, à mon tour, je lui apprenais qui est sa mère ?

— Ma mère ?… » répéta l'enfant.

Ce fut une grêle exclamation, d'un étonnement si douloureux, d'une si plaintive tendresse, que les deux parents, debout l'un en face de l'autre, frémirent. Souvent, plus tard, les tremblantes syllabes, inaccoutumées aux lèvres de leur fils, devaient s'éveiller au fond de leur être, avec la même intonation, et le même aigu retentissement à travers leurs fibres.

Cependant le petit garçon les regardait l'un et l'autre. Et, devant leur silence, sentant confusément le poids de la fatalité sur ses frêles épaules, saisi du désir éperdu de ce refuge maternel qu'il connaissait bien sans pouvoir lui donner son vrai nom, il se serra contre Hélène, se haussa vers sa poitrine, leva les bras pour les lui mettre au cou, et murmura passionnément :

— « Ma mère ?... Oh ! dis-moi que c'est toi !... Dis-moi que c'est toi !... »

Elle eut un cri d'orgueil, de tendresse enivrée :

— « Oui, c'est moi !... Oui, c'est moi... mon fils !... mon René !... mon fils adoré !... »

L'enfant sentit ses pleurs qui lui mouillaient la joue. Alors lui-même eut un gros sanglot convulsif. Et, tout joyeux malgré ses larmes, avide de prononcer la douce appellation qu'il rêvait, et n'osant pas tout de suite, il dit à plusieurs reprises :

— « Oh ! petite tante... petite tante... »

Puis, tout bas, avec une timidité qui rendait le mot plus divinement secret et tendre :

— « Oh ! maman... »

Tous deux s'oubliaient. Quand finit cette minute d'extase, quand ils délièrent leur étreinte et regardèrent autour d'eux, Édouard Vallery avait disparu. Était-ce un excès d'émotion ou un excès d'indifférence qu'il avait voulu leur cacher ? Ni la mère ni le fils ne s'en soucièrent. Tout à la joie de se posséder, de s'adorer, de se donner mille noms de douceur, ils ne parlèrent même pas de lui. Le petit voulut dormir cette nuit-là dans le grand lit de sa

maman. Mais, tout en serrant contre elle ce corps gracieux, cette chair de sa chair, qui lui paraissait deux fois plus à elle maintenant, Hélène dit à l'oreille de son fils :

— « Il faut continuer à m'appeler « ma tante », pendant quelques jours, mon chéri. Je te dirai pourquoi plus tard. Mais bientôt nous quitterons Paris, nous irons demeurer ailleurs, et alors tu me diras « maman ».

— Pour toujours ?

— Oui, pour toujours, mon bien-aimé. »

Encore quelques câlineries, et déjà l'enfant s'assoupissait. Hélène le contemplait, dans le demi-jour de la veilleuse, tout étonnée de se sentir au cœur une pareille joie après les cruelles secousses de cette soirée. Ah ! il avait bien fait de venir, ce père sans entrailles ! Il avait bien fait de remplir sa mission de dureté et d'égoïsme, puisqu'il en résultait une telle floraison de tendresse. Tout en le méprisant, elle le bénissait. Malgré la tristesse des circonstances, elle saurait faire du bonheur pour René. Elle serait son père et sa mère à la fois. Elle en ferait un homme. Il serait beau, intelligent, bon, honnête… Et comme il l'aimerait !

Cependant René ne dormait pas encore. Des mots échappèrent de ses lèvres. Hélène se pencha. Tout à coup le petit garçon ouvrit ses yeux tout grands.

— « Mais alors, » dit-il, « si le papa de Huguette est mon papa… Huguette est ma petite sœur !… »

Et, d'une voix molle de sommeil, il répéta deux ou trois fois :

— « Que je suis content ! J'ai une petite sœur ! J'ai une petite sœur !... »

Puis, laissant rouler sa jolie tête, il s'endormit pour tout de bon.

Alors, dans l'ombre et le silence, quelque chose de lourd tomba sur le cœur d'Hélène, étouffa sa joie, lui rendit l'anxiété du trouble avenir, la méfiance des cours incertains, le frisson de l'irréparable.

1 · 3

la grille d'un jardinet séparant du trottoir la façade blanche d'une modeste maison, c'étaient maintenant les habitants de Clermont-Ferrand qui pouvaient lire — en lettres d'or sur une plaque de marbre noir — l'indication visible jadis au boulevard de Courcelles : Cours pour les jeunes enfants. Préparation aux classes du lycée. On remarquait cette discrète enseigne dans l'avenue qui mène à Royat. Un cadre d'arbres verts lui donnait une attrayante signification. Et le petit tramway électrique, qui traîne si prestement son fil moteur tout le long d'un câble aérien, mettait l'externat Marinval à deux pas de la place de Jaude, ce centre de la capitale arverne.

Dans ce milieu nouveau, Hélène passait pour veuve. La joie d'être mère ouvertement et le désir de corriger sa trop séduisante jeunesse par une étiquette plus autorisée, lui avaient fait abandonner le titre — un peu suspect à son âge et avec sa beauté — de « mademoiselle », pour prendre celui de « madame » Marinval.

Ce changement, impossible parmi ses anciennes relations, lui devenait facile à effectuer, en se dépaysant.

Lorsque la démarche du père de René l'avait déterminée à quitter Paris, tout de suite elle avait pensé à Clermont-Ferrand. N'était-ce pas là que son fils était venu au monde, au cours d'un voyage dont le vrai but était demeuré un mystère pour tous ceux qui connaissaient la jolie institutrice ? Une amie intime d'Hélène, établie doctoresse dans cette ville, avait été seule confidente de la naissance clandestine, et pendant trois années avait surveillé la croissance de l'enfant, son filleul, mis en nourrice chez de braves gens dans la vallée de Royat.

Cette doctoresse, mariée à un sous-chef de la préfecture, jouissait d'une assez grande influence à Clermont. D'un esprit large, et au courant, par expérience comme par profession, de bien des douleurs humaines, elle avait découvert plus de noblesse et d'injuste souffrance dans la maternité désespérée d'Hélène qu'elle ne reconnaissait de vertu dans certaines réputations féminines qu'étaie la fortune et que sauvegarde le monde complaisant. Plus tard, son estime pour M Marinval s'était accrue au cours d'une correspondance qui la faisait assister à l'existence de labeur, d'austérité, de maternel dévouement, par laquelle son amie rachetait ce qu'en un style qui commence à paraître gothique on appelle encore « une faute ». Aussi, lorsque la mère de René lui annonça l'intention où elle était de transporter à Clermont-Ferrand son modeste établissement d'éducation, cette femme de science et de cœur s'activa si bien qu'avant même l'arrivée d'Hélène, celle-ci eut des élèves.

Dès que la nouvelle institutrice se fut installée à Clermont, l'opinion publique renchérit encore sur le portrait favorable que

M Giraudet, la doctoresse, avait tracé de son amie. On trouva cette jeune veuve tout à fait sympathique et intéressante. Trop intéressante même. Car la curiosité s'éveilla promptement autour de sa jolie physionomie si douce et en même temps si impénétrable. On s'étonna de la solitude où elle se renfermait avec une sorte de sauvagerie. Nulle avance, nulle invitation ne l'en faisait sortir. Jamais on ne rencontrait « madame » Marinval que seule avec son petit garçon. Et l'unique plaisir de la mère comme de l'enfant semblait être les longues promenades qu'ils faisaient à pied, dans les environs merveilleux de la ville.

Tous deux, avec leurs âmes pareilles comme leurs visages, — cette âme de rêve et de passion qui avait fait d'Hélène une victime de l'amour, et qui faisait de René un enfant sensible et précoce, un petit poète inconscient, — tous deux avaient été conquis bien vite par la beauté de ce pays de montagnes. Au contraire, l'amabilité provinciale des habitants les laissait froids. D'ailleurs la jeune femme se sentait gênée par le mensonge involontaire de sa vie. Partout elle en éprouvait l'oppression. Cette duplicité obligatoire était la torture de sa nature droite. Aussi fuyait-elle autant que possible la présence des gens, puisqu'elle ne pouvait être sincère avec personne. Elle ne voyait les parents de ses élèves que pour les relations strictement nécessaires. Mais sa réserve exagérée, qui d'abord parut tout à fait à propos, finit par lui faire quelque tort.

La seule maison où elle fréquentât était celle des Giraudet. L'amitié de la doctoresse lui fut un appui moral, en même temps qu'un bouclier contre les assauts et les insinuations de la soupçonneuse province.

Mais ses vraies joies lui venaient de son fils. René devenait de plus en plus un compagnon pour elle. Il avait ses goûts. Très vite, par une identité secrète et comme par un écho réveillé en lui dès les premiers mots de sa mère, il se mettait à l'unisson de ses enthousiasmes. Il s'extasiait avec elle devant certains aspects de la nature, et commençait à comprendre les manifestations d'art qu'elle aimait. Quand, pour elle, il apprenait des vers en cachette, il ne choisissait jamais quelque mièvrerie des recueils enfantins, mais il feuilletait les poètes préférés d'Hélène, et, par un instinct qu'elle avait inconsciemment développé, il s'arrêtait à l'un des passages les plus profonds de sens et les plus ravissants d'harmonie ; ensuite il le débitait d'une petite voix juste, où s'amplifiait par un étrange effet de contraste la splendeur de la pensée. Il avait, pour les bêtes et pour les fleurs, la sympathie compréhensive de sa mère. Ensemble ils étudiaient la flore admirable de l'Auvergne et rapportaient à la maison des bouquets de fleurs sauvages — éclatantes, variées et parfumées comme des fleurs de parterre.

Quand ils revenaient le soir, ainsi chargés, après avoir vu le soleil descendre, en des magnificences de couleurs, derrière le cirque des monts Dôme, et qu'ils prenaient, près du Casino de Royat, le petit tramway qui les ramenait à leur porte, ils étaient parfaitement heureux, — si heureux et si charmants à voir que les étrangers involontairement leur souriaient.

Un aiguillon de douleur surgit pour Hélène de ce bonheur maternel qu'elle croyait absolu. Elle n'en ressentit qu'une piqûre, mais elle devina qu'elle en pourrait être plus tard déchirée profondément, et elle eut peur.

Jamais, depuis que René se savait son fils, il ne lui avait reparlé du soir où il avait appris ce secret. Jamais il ne l'avait questionnée sur son père. Les enfants ont de ces discrétions étranges. On croit qu'ils oublient… Ils se souviennent. Seulement ils n'ouvrent pas la bouche. Et ces petites âmes, qu'on s'imagine transparentes, ont une incroyable puissance de mystère.

Un soir, comme Hélène mettait de l'ordre parmi les livres et les jouets de René, tandis que déjà celui-ci dormait, elle rencontra un papier de soie noué d'une faveur, dont les plis compliqués et soigneux l'intriguèrent. Tous les trésors de l'enfant lui étaient connus, lui avaient été cent fois montrés. Comment donc ignorait-elle le contenu de cette enveloppe ? Avec une espèce d'anxiété irraisonnée, elle ouvrit le mince paquet. Elle ne trouva que des fragments de journaux et des découpures d'images. Mais, comme elle allait replacer le tout dans le même ordre, un mot écrit au crayon par René attrapa son regard. Sous une figure maniérée de fillette blonde, sans doute recueillie autour de quelque bâton de sucre de pomme, Hélène, toute saisie, lisait dans la grosse écriture appliquée de l'enfant : « Ma petite sœur Huguette ».

Vite elle regarda les autres images.

L'une représentait un jeune garçon aidant une craintive demoiselle à passer un gué. Au-dessous, la même main enfantine avait écrit : « René protégeant sa sœur Huguette ». Une autre montrait encore une jolie frimousse blonde, offrant quelque ressemblance avec la première. Puis venait une feuille de cahier sur laquelle le petit garçon avait griffonné une manière de lettre :

« Ma chère petite sœur Huguette,

« Joues-tu toujours au parc Monceau ? Quand je serai grand, j'irai t'y voir, car je t'aime beaucoup, et ta maman n'osera pas me secouer par le bras, parce que je serai très fort. »

Une impression de froid glaça les épaules d'Hélène. Ses doigts tremblaient. Elle passa aux fragments de journaux. Dès qu'elle eut parcouru le premier, elle le reposa, les mains si amollies qu'elle ne pouvait le soutenir.

C'était un article à tapage pour le lancement d'une énorme entreprise. Il avait pour titre, en grosses capitales :

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Et pour sous-titre :

LA COMPAGNIE CONSTITUE SON CONSEIL
D'ADMINISTRATION.
M. ÉDOUARD VALLERY, PRÉSIDENT.

Ce nom d'Édouard Vallery revenait à plusieurs reprises dans la colonne imprimée. Le journaliste vantait son esprit d'initiative, son génie financier, et la chance qui semblait s'attacher à sa personne : en effet, il n'avait encore présidé, ou seulement commandité aucune affaire qui n'eût été couronnée du plus éclatant succès.

Cet article, payé sans doute fort cher par le banquier, n'apprenait rien à Hélène, sinon que le souvenir et la curiosité hantaient le cœur de son enfant et que peut-être s'y joignait l'instinctif désir d'aimer quelqu'un en dehors d'elle-même. Quant à la rapide carrière d'Édouard Vallery, elle en connaissait les brillantes et bruyantes étapes. Son amie la doctoresse lui apportait des docu-

ments, lui mettait sous les yeux les réclames financières, les « échos » décrivant les réceptions à l'hôtel de l'avenue de Messine, les listes des souscriptions de bienfaisance où s'étalait en chiffres considérables l'ostentation du financier. Habile mise en œuvre de la presse, qui, de la sorte, à prix d'or, construisait une des réputations les plus soudaines et les plus fascinantes du monde contemporain.

Àplusieurs reprises, Hélène avait repoussé de telles informations, s'était refusée à lire les journaux. Mais, tout récemment, cette entreprise du Tunnel sous la Manche avait remué l'Europe, avait mis le nom d'Édouard Vallery dans le domaine de la légende, l'avait fait tinter dans les échos les plus endormis des lointaines et indifférentes provinces. Car ne racontait-on pas que l'homme de finance, par ses négociations officieuses, avait réussi là où les démarches officielles de la diplomatie échouaient ? Quels arguments, quelles générosités ou quelles promesses lui avaient acquis des alliés dans la Chambre des Communes et dans le haut commerce de Londres ? Le fait est que la pression de ses partisans avait emporté l'autorisation du Gouvernement britannique. L'Angleterre consentait au percement du Tunnel, et du Tunnel construit par une Compagnie française. De ce côté-ci de la Manche l'enthousiasme prenait aussitôt ce caractère fiévreux et délirant sans lequel il n'est plus de manifestation nationale. Au cours d'une séance tumultueuse et hâtive, la Chambre des députés autorisait une émission de valeurs à lots avec garantie de l'État. Bientôt après, Édouard Vallery recevait la croix de la Légion d'honneur.

Tel avait été le fracas de ces événements qu'au fond du petit externat, dans un faubourg de Clermont, un garçon de douze ans,

René Marinval, en avait perçu le retentissement. Et, parmi la rumeur venue de si haut, de si loin, il avait reconnu le nom de son père.

Àcôté de cet article de journal dont la découverte avait pétrifié Hélène, il y en avait d'autres, de plus récents, et de ceux mêmes qu'elle avait rendus sans les lire à la doctoresse. « Voyons, » avait dit M Giraudet, « ne pouvez-vous, ma chère amie, vous élever au-dessus d'étroites considérations personnelles, et reconnaître que cet homme dénué de scrupules — et précisément peut-être par son manque de scrupules — rend des services à notre pays ? »

Mais Hélène s'était tendue comme une lame d'acier à la fois vibrante et rigide :

— « Malheur au pays qui se sert de tels hommes ! Vous verrez qu'il sera fatal à cette majorité qui le prône et le décore. Mais je ne veux rien savoir de lui… Pourquoi m'en parlez-vous ?… Parce qu'il s'agit d'un intérêt général ? Eh ! que m'importe ! Je ne veux rien savoir d'un état social qui le met au premier rang, lui, alors que je n'y ai plus même une place. »

Et comme la doctoresse protestait :

— « Ah ! vous le savez bien, » avait repris avec amertume la mère de René. « Je m'appelle madame Marinval parce que mademoiselle Marinval est forcée de disparaître, et ne peut être ni une travailleuse honnête, ni une mère, ni une épouse… rien !… sinon une créature déclassée et sans honneur, dans cet ordre social qui met la croix d'honneur sur sa poitrine, à lui ! »

Depuis cette conversation, qui datait de quelques semaines, Hélène avait retrouvé par l'oubli sa tranquillité d'âme. Mais cet

oubli, qu'elle cherchait, comment le créerait-elle parfaitement dans son cœur maintenant qu'elle savait ceci : c'est que son enfant, lui, n'oubliait pas ? Quel coup de foudre éclatait pour elle ce soir, dans la paix de sa petite maison muette, au souffle léger de René, qui dormait ! Ainsi, depuis quatre ans, son fils vivait secrètement avec la pensée de ce père qui l'abandonnait, et il se cachait d'elle, sa mère, qui lui donnait toute sa vie ! Quatre ans… Oui, il remontait déjà si loin, le tragique soir où, dans le rez-de-chaussée du boulevard de Courcelles, Hélène l'avait mis en présence du visiteur inconnu, et lui avait dit : « Regarde cet homme… Il s'appelle Édouard Vallery… C'est ton père. » Oh ! elle aurait juré que cet enfant de huit ans n'avait pas saisi le nom, ne l'avait pas retenu, et que l'impression même de cette scène extraordinaire s'était effacée de son esprit. Et voilà que tout restait vivant, chez ce petit être !… Mais de quelle vie redoutable et déformée ?… Avec quelle signification précise ?… C'est là ce que la mère ne pouvait ni deviner, ni demander, ni savoir… jamais.

Àpartir de ce moment, un doute, une anxiété se glissa dans la tendresse maternelle d'Hélène, comme un ver au cœur d'un fruit. Elle n'avait plus toutes les pensées de son enfant. Dans cette tête si précieuse, derrière ce petit front fermé, il y avait quelque chose qui se développait à son insu, quelque chose fait de sa propre honte et de ses propres douleurs, et qui peut-être, plus tard, se tournerait contre elle pour lui infliger des tourments nouveaux. Elle commença de se dire que c'était un homme, cet être dont elle avait fait la seule lumière de sa vie, et que, sans doute, lui, si gracieux, si tendre aujourd'hui, il aurait plus tard l'égoïsme, la sensualité, la dure ambition des autres hommes, toutes les passions qui les font marcher sur le cœur des femmes et sur le cœur des mères.

Cette espèce de détresse qui envahit Hélène, coïncidait pour elle avec une crise psychologique. Elle venait de passer la trentaine, et elle se sentait saisie par cette fièvre de vivre qui s'empare des femmes alors qu'elles aperçoivent la fuite rapide des années, qu'elles surprennent dans leur beauté une première et imperceptible défaillance. Même quand elles ont cru abandonner toute préoccupation de plaire, elles frissonnent à la pensée de ne plus surprendre dans les yeux des autres le perpétuel reflet de leur grâce, — car elles veulent bien abandonner l'amour, mais elles ne veulent pas que l'amour les abandonne.

Pendant longtemps, chez Hélène, le feu mal éteint d'une passion, jadis violente, avait lutté contre la volonté qui l'étouffait ; et cette lutte, combinée avec un très vif sentiment maternel, suffisait à occuper ou plutôt à tromper une nature faite pour les tendresses ardentes et complètes, les tendresses où les sens et l'imagination s'activent tout autant que le cœur. Puis, par le dépaysement à Clermont, par l'impossibilité de toute rencontre avec son ancien amant, les cendres qu'un souffle rallumait autrefois s'étaient pour de bon refroidies. Et peu à peu, dans la monotonie des jours, des occupations toujours pareilles, presque machinales, le vide s'était fait. Mais, à mesure que le passé s'anéantissait, tournait à la chose morte, et, ne faisant plus partie de la chair, remontait dans la vague intellectualité, une confuse aspiration vers de nouvelles sources d'émotion et de vie soulevait cette âme qui ne pouvait connaître l'inactivité sentimentale. Le mystère entrevu dans le cœur de son fils la désola pour le présent et l'effraya pour l'avenir. Une âpre nostalgie lui vint de sa jeunesse déclinante et inutile…

Ce fut alors que, regardant autour d'elle, Hélène s'aperçut qu'elle était aimée.

Un professeur du lycée de Clermont, de son âge à peu près, venait deux fois par semaine faire un cours à sa première classe. Elle l'avait connu chez les Giraudet. La doctoresse professait pour ce jeune homme autant d'admiration que pour son amie M Marinval, mais par des raisons différentes. Ce qu'elle goûtait chez Hélène, c'était le caractère, et chez Horace Fortier, l'intelligence. Elle prédisait qu'il jouerait un rôle de philosophe novateur, qu'il révolutionnerait le monde lorsqu'il publierait les ouvrages dont elle connaissait quelques chapitres manuscrits. Hélène entendait aussi parfois la lecture de semblables pages, car M. Fortier les apportait le soir chez M Giraudet quand elle-même devait s'y trouver. Elle ne les comprenait qu'à demi. Cependant elle convenait qu'Horace Fortier était un homme supérieur, d'une puissance de travail tout à fait extraordinaire, de tournure très distinguée ; et elle remarquait même — mieux que la doctoresse dont les dispositions un peu pédantes affectaient le dédain des apparences — que le professeur était très beau garçon. Il avait, en effet, une de ces têtes mâles, aux traits énergiques, aux yeux perçants et dominateurs, qui exercent une fascination sur les femmes, et font dire aux hommes : « Voilà quelqu'un. » Il portait une barbe brune en pointe, et les cheveux drus et droits sur un front blanc d'un modelé superbe. À Clermont, il passait pour un original. Ce mot était d'ailleurs un euphémisme indulgent. Car, derrière sa façon de parler ironique et ses manières cassantes, on ne voulait pas reconnaître sa hauteur d'orgueil et le mépris où il tenait, à quelques exceptions près, ce petit monde provincial. Craint dans l'Université, il avait été relégué à Clermont. Et il y faisait ses cours avec un talent et une conscience qui

gênaient fort ceux que faisait frémir son indépendance d'esprit. Car on ne pouvait décemment retenir dans une chaire de cinquième ordre un homme de cette valeur. Jamais Hélène n'aurait osé le prier de professer devant les petits garçons et les fillettes qu'elle instruisait modestement, si lui-même, par l'intermédiaire de M Giraudet, ne s'y était offert.

— « Ne m'en sachez aucun gré, » avait-il dit à « madame » Marinval. « C'est un genre d'exercice intellectuel qui m'est nécessaire. Comme je compte agir plus tard sur les masses, je veux apprendre à me mettre à la portée des simples. »

Quand elle avait parlé d'émoluments, il lui avait fermé la bouche par une autre phrase du même genre, une de ces phrases de délicatesse et de tranquille orgueil qui lui étaient coutumières. Après l'heure du cours, M. Fortier restait pour donner des répétitions à René.

— « Cet enfant est trop intelligent, madame, » disait-il à la mère, « pour que ce ne soit pas un plaisir de le développer. C'est moi qui suis votre obligé quand vous me faites l'honneur de me confier sa direction intellectuelle. Je rêvais de façonner un cerveau d'homme suivant mes théories. Il sera mon lieutenant dans ma conquête des âmes.

— N'en faites pas un révolutionnaire, un fanatique, » implorait Hélène, à la fois séduite et dominée.

Horace Fortier souriait — comme satisfait d'être incompris par une intelligence élémentaire.

— « Moi, madame ?... Ah ! vous ne me connaissez pas ! Je peux vouloir fanatiser les foules, dans leur intérêt ou dans celui

de mon rêve : on ne les entraîne pas autrement. Mais pour moi-même, comme pour les élus de ma pensée et de mon cœur, je crains par-dessus tout le fanatisme, cette maladie des natures primitives, cette danse de Saint-Guy de la raison. »

Hélène, sans pénétrer le sens de déclarations semblables, se contentait d'une affirmation qui la tranquillisait. D'ailleurs, le plaisir que René prenait aux leçons, et les compliments du professeur sur la précocité de l'élève, flattaient délicieusement sa tendresse et son orgueil de mère.

Quand elle voyait son fils boire les paroles d'Horace, et ne plus songer ensuite qu'aux notions acquises et aux devoirs à faire, elle se réjouissait d'une si profonde diversion aux secrètes rêveries de l'enfant.

Puis, chez ce petit garçon de sensibilité très vive, les impressions cérébrales se répercutaient aussitôt dans l'affectivité. René adorait Horace, de cet amour tout pétri d'admiration qui est la passion suprême des cœurs nobles.

« Ah ! » pensait un jour Hélène, en les regardant l'un à côté de l'autre, « si celui-là était son père ! »

Violemment, elle tressaillit… Car elle venait pour la première fois d'entrevoir que cette chimère était réalisable.

Alors l'idée qu'elle pouvait aimer encore, se donner encore, la troubla. Jamais elle n'y avait songé d'une façon précise, avec, dans sa pensée, une image d'homme autre que celle d'Édouard Vallery. Des gestes, des mots d'amour, lui revinrent… Elle se figura qu'elle les échangeait avec celui-ci… Et tout à coup, son

cœur battit, une ardeur lui monta au visage. Elle se leva et sortit de la chambre, où, derrière elle, paisiblement, la leçon continua.

Maintenant, lorsque Hélène regardait Horace, une gêne lui venait de ressentir trop vivement l'impression de cette beauté mâle. Autrefois cela restait une constatation de la pensée lointaine. Désormais c'était une émotion vaguement consciente du regard et des sens. Elle ne trouvait plus tout simple de rester longtemps assise dans la même chambre que lui, soit avec René entre eux, soit dans le tête-à-tête, quand l'enfant courait chercher un cahier ou un livre oublié.

Puis elle craignit qu'on ne parlât d'eux dans Clermont.

Mais, par-dessus tout cela, une assurance très douce lui vint qu'Horace se plaisait auprès d'elle, et un espoir s'affirma, grandit, chez cette femme désaccoutumée d'espérer par les déceptions de l'existence.

Pourquoi M. Fortier ne l'aimerait-il pas un jour assez pour lui demander sa main, malgré le passé, qu'elle s'astreignait loyalement à lui faire connaître dès les premières avances ? Bien des hommes en ont fait autant pour des femmes plus coupables. Même on en a vu qui reconnaissaient en se mariant l'enfant sans père légal. Horace montrait à René tant d'affection ! Oh ! s'il poussait la générosité jusqu'à faire de lui son fils ! Ce serait la guérison de tout mal, l'évanouissement du cauchemar, le bonheur !... Elle n'aurait plus cette terreur qu'en secret un peu du cœur de son enfant ne s'en allât vers l'homme indigne et méprisé. Le cher petit aurait un guide, un appui, un modèle. Et plus tard, quand il pourrait comprendre, il ne mêlerait à sa dévotion filiale

ni blâme, ni pitié, ni honte secrète, car il pourrait être fier de sa mère réhabilitée et du nom qu'elle lui aurait conquis.

Des rêveries pleines d'enchantement vinrent transformer en une fête intime de l'âme l'existence médiocre d'Hélène. Tout ce que, vers seize ans, elle avait confusément entrevu, et dont l'attente avait illuminé sa laborieuse jeunesse, refleurissait devant ses yeux. L'amour dans la sécurité, dans la pureté, dans l'honneur, elle pouvait donc encore le voir venir à elle, et le pressentir en une série d'émotions aussi fraîches que jadis ? Jamais elle n'aurait cru savourer une seconde fois ces puériles ivresses, mêlées de puériles anxiétés, qui font d'une passion naissante un état si délicieusement poignant. Les menus incidents qui, jour après jour, lui certifiaient l'amour d'Horace, prenaient la proportion de grands bonheurs.

Enfin elle atteignit cette période incomparable où, entre deux êtres, l'inclination réciproque est si vive qu'il n'est pas besoin de paroles pour l'exprimer et qu'on ne peut plus que la diminuer en la précisant par des mots. Sans un aveu, Horace et Hélène s'étaient dit tout ce que peuvent dire le désir et la sympathie. Les leçons de René étaient maintenant, pour le maître et pour la mère, des rendez-vous d'âmes, de regards, de tremblantes intonations. Dans ces contacts immatériels de leurs personnes, ils trouvaient des joies qui ne pouvaient être surpassées, parce qu'en même temps que l'ivresse elles comportaient l'espoir. Et quelle valeur prenaient les plus fines vibrations de la chair et du cœur, quand, retourné à sa solitude, chacun les ressuscitait par le souvenir !

orace Fortier se sentait épris d'Hélène dans la mesure la plus forte où son impérieuse personnalité comportait un tel sentiment.

Cet homme était un intellectuel, et non un sentimental. Et il était, de plus, un égoïste d'esprit, un être pour qui les satisfactions que donne l'idée l'emportaient sur toutes les autres, et qui eût sacrifié toutes les tendresses aux voluptés de son cerveau. Si la philosophie sociale absorbait son extraordinaire puissance de raisonnement et de travail, ce n'est pas qu'il sentît son cœur dévoré par les ardeurs de charité qui font les apôtres religieux et politiques : c'est qu'il considérait le problème du bonheur humain comme la plus formidable et, par conséquent, la plus intéressante équation qu'un penseur pût se proposer de résoudre.

Horace méprisait les passions et les appétits qui torturent les termes de cette équation et veulent en forcer le résultat. Mais il ne désespérait pas que la raison et la science trouvassent enfin la vraie formule de l'X, de l'inconnue dont les dieux mêmes ne nous ont pas donné le sens.

Ce modeste professeur d'un lycée de province entretenait l'ambition de se dresser un jour en face de la société et de lui dire :

« Voici le modèle auquel tu dois te conformer. Tu seras ainsi ou tu ne seras point. » Rêve passionnant, surexcité en lui par l'attente anxieuse où vivent les peuples, par les frémissements dont tressaille le monde, par ce travail universel de gestation dont le fruit semblait par instants prêt à surgir de son propre cerveau.

S'il espérait réussir là où tant d'autres ont échoué, c'était par la différence du point de départ. Le socialisme jusqu'ici a pris pour base les besoins de l'individu, puis tâché de concevoir un état social qui pût les satisfaire. Fortier, lui, voulait établir scientifiquement, par l'étude de tous les groupements historiques et celle des ressources économiques de l'humanité, ce que la société, en tant qu'association, peut offrir à ses membres, et dans quelles conditions elle fera produire à l'effort humain le maximum de résultat. La répartition viendrait ensuite, égale ou proportionnelle suivant la logique du système général. Et l'individu y conformerait ses besoins.

« Mais quoi ! » pensait Fortier, « tous les novateurs dont je lis les chimériques programmes appuient leur société de demain sur deux pierres d'angle empruntées à la société d'hier : les appétits et les richesses. Ils acceptent les premiers, puis qu'ils s'engagent à les satisfaire, et les secondes, puisqu'ils promettent de les partager. Mais c'est les détruire du même coup. Les pierres d'angle crouleront. Les appétits satisfaits ne produiront plus les richesses, et les richesses dilapidées n'exciteront plus les appétits jusqu'à l'effort prodigieux de travail que nécessite la civilisation moderne.

« Au bout de quelques jours, ce sera la ruine absolue, la pire barbarie, la plus abjecte misère.

« Mais ces gens qui ont étayé leurs systèmes sur les passions et sur les désirs humains sont les théologiens et les métaphysiciens du socialisme. Avec moi, il entrera dans la voie scientifique. »

Auprès de préoccupations pareilles, l'amour devait paraître à Fortier une faiblesse contre laquelle il ferait mieux de se tenir en garde. Mais plutôt, il avait jugé tellement négligeable ce piège du cœur et des sens qu'il n'avait même pas songé à l'écarter de son chemin. Quand il s'y était vu pris, il s'était résigné assez vite. C'était un accident qui modifierait l'organisation de sa vie, mais qui n'influerait pas sur sa vocation secrète. Tout au plus perdrait-il un peu de temps par les distractions que ce sentiment donnerait à sa pensée. Tant que la beauté, la grâce délicieusement triste, et le charme de loyauté, de douceur, qui l'avaient séduit chez Hélène, resteraient pour lui choses étrangères et convoitées, l'effervescence de son désir gênerait le fonctionnement de sa réflexion. Mais il épouserait cette charmante femme. La possession paisible lui rendrait toute sa liberté d'étude et de méditation.

Jusque-là, il avait repoussé la perspective du mariage. Toutefois, avec une compagne d'une âme si délicatement soumise et de tant de silencieuse raison, cette perspective ne l'effrayait plus.

La doctoresse, amie d'Hélène et de M. Fortier, se plaisait à les réunir. Elle n'avait pas de peine à constater qu'ils étaient heureux l'un près de l'autre. Avant eux-mêmes elle avait esquissé leur petit roman, et c'était avec un amour-propre d'auteur qu'elle tenait à le mener jusqu'au dénouement conjugal.

Un soir, ils venaient de dîner chez elle, dans sa maison de la place d'Espagne. Il faisait chaud. Les fenêtres s'ouvraient vers les montagnes. Derrière la chaîne des puys trapus, dominé par celui du Dôme, le ciel montrait de longues traînées sanglantes. Plus haut, il semblait un lac de lumière verte et frissonnante. Puis, au zénith, il étendait un crêpe violet semé de points d'or. Au-dessous de la maison, dans l'ombre tiède, un quartier de Clermont se tas-

sait. Parfois, de toutes ces existences invisibles une voix montait, un appel indistinct, un rire lointain, un hennissement ou un aboi de bête. Ensuite l'immensité semblait plus vaste et le silence plus profond.

Hélène sentait la joie de son cœur se dilater jusqu'à remplir l'espace. Elle était si grande, cette joie, qu'elle montait aux étoiles. Tout le paysage en exprimait l'ivresse. Un peu de son bonheur flottait tout là-bas, avec le dernier rayon qui blanchissait l'observatoire au sommet du Puy de Dôme. La jeune femme eût voulu embrasser d'une étreinte cette beauté de choses qui s'harmonisait avec les délices de ses sentiments. Et son regard extasié caressait les couleurs et les contours inoubliables, tandis qu'elle prêtait l'oreille à la voix d'Horace.

Elle était venue seule, sans son petit René. L'enfant avait passé la journée à la campagne, chez la nourrice qui l'avait élevé jusqu'à trois ans. Sans doute, à cette heure-ci, la brave femme l'avait déjà ramené au logis, et la bonne le couchait. Hélène irait le rejoindre dans un instant. M. Fortier l'accompagnerait-il ?… Elle se voyait marchant à son côté par les avenues assombries. Ce serait tout à l'heure, elle en était certaine, qu'il allait lui parler d'amour. Oh ! des mots passionnés dans cette bouche si grave !… D'avance elle en défaillait d'une émotion délicieusement aiguisée de crainte. Car elle se sentait bien petite fille auprès de cet être de raison, de volonté, dont les yeux, lui semblait-il, faisaient agenouiller en elle-même son âme.

Que lui répondrait-elle ?… Ah ! tout de suite, elle l'arrêterait : « N'achevez pas. J'ai un triste secret dans ma vie… Je vous dois un aveu… » Mais elle connaissait les idées larges d'Horace, sa haine des préjugés sociaux. Elle se sentait pure, malgré tout. Elle

savait qu'il la jugerait telle, et qu'il le lui dirait. Quel relèvement !...

Malgré la fièvre de ses pensées, Hélène essayait d'écouter et de soutenir la conversation.

M. Giraudet ne parlait guère. C'était un bureaucrate dont le cerveau honnête imitait l'intérieur de son pupitre, à la préfecture. Les idées courantes y étaient rangées avec le même ordre minutieux que ses papiers, ses plumes, son grattoir et sa gomme élastique. Et tout de suite, pour toute circonstance, le lieu commun dont il avait besoin sortait de sa case, tant il mettait vite la main dessus. Les controverses de sa femme avec Horace Fortier lui semblaient incompréhensibles en même temps qu'un peu inquiétantes et subversives. Mais son admiration pour la doctoresse ne laissait passer dans ses regards et ses paroles que de timides approbations. Quand celle-ci voulait obtenir un appui plus motivé, elle en appelait à « madame » Marinval. Le bon sens d'Hélène suppléait parfois heureusement la supériorité de l'intelligence et l'éducation scientifique.

Ce soir-là, on avait laissé de côté la philosophie et le socialisme pour traiter une question de sentiment. Un crime passionnel venait d'émouvoir Clermont. Le second mari d'une femme divorcée avait tué le premier, sous l'impulsion d'une jalousie invincible et sans l'excuse d'aucun flagrant délit. Il avait profité de la plus futile apparence pour supprimer son prédécesseur.

— « Moi, » dit Horace, « je le comprends. J'espère qu'il sera acquitté. »

Le professeur accompagna cette phrase du sourire d'ironie dont il soulignait, les dénigrant lui-même, ses opinions

sentimentales.

— « Nous n'en croyons rien, » dit M Giraudet. « Vous êtes en train de vous moquer de nous, comme cela vous arrive souvent.

— Oh ! » s'écria-t-il avec une protestation exagérée dont la malicieuse hypocrisie souleva le rire des jeunes femmes, « je ne me permettrais pas… C'est de moi que je me moque, parce que, sur cette question-là, je ne saurais parler que d'une façon absurde. La jalousie, même rétrospective, est une maladie à laquelle je me crois sujet. Mais au moins, moi, je connais mon faible, et jamais je n'épouserai une femme divorcée.

— Allons donc !… » fit la doctoresse.

Comme on n'avait pas allumé de lampes, l'obscurité grandissante empêcha de voir Hélène pâlir.

Il y eut un silence où l'on sentit comme une gêne. Puis M Giraudet reprit :

— « Vous qui êtes au-dessus des préjugés, qui nous prédisez l'avènement de l'union libre…

— Mais, chère madame, ce n'est pas une théorie que je développe. C'est un sentiment que j'avoue. Je prêcherais aussi bien la cuisine libre, si elle ne l'était pas, et je ne mangerais pas pour cela des ris de veau ni des cervelles, parce que je les déteste. Heu !… ces viandes molles et blanchâtres, quelle abomination !… »

Il mit une intonation comique à l'expression de son dégoût, cherchant à faire dévier la causerie, car il venait de sentir comme un souffle froid circuler entre eux. Mais qui donc avait-il pu froisser par une opinion toute personnelle sur le divorce ?

« Madame » Marinval était veuve, et les Giraudet mariés pour la première fois.

Tandis qu'il parlait d'autre chose, la pensée éperdue d'Hélène restait cramponnée à cette phrase dite en l'air, à cet aveu d'une jalousie latente, qui retiendrait Horace d'épouser une femme dont le premier mari existerait encore. Un mari !... Mais pour elle, sa situation n'était-elle pas bien pire ? L'homme qui l'avait possédée, elle s'était donnée à lui volontairement, sans condition... Et elle en avait un fils... Et cet homme allait et venait sous la lumière du ciel... Il respirait, marchait, riait, faisait des affaires, emplissait les journaux de son nom... Il faudrait révéler cette horrible chose à celui-ci qu'elle aimait, dont elle se sentait aimée !...

Comment avait-elle jamais pensé que ce serait facile, qu'un mot généreux prononcé par lui anéantirait une réalité semblable ?... Mais elle ne l'avait donc jamais deviné, jamais compris, cet Horace ! Elle n'avait jamais mesuré la hauteur dédaigneuse de cette personnalité, qui, en effet, ne devait pas supporter un rival, même dans le passé. Elle se l'était représenté à son image, comme les croyants font pour leur Dieu. Dans son rêve puéril, d'un dévouement trop confiant, trop tendre, elle avait fait tenir ce front, ce cœur, altiers et forts. Et voilà qu'au premier geste, un bras trop dur brisait, dispersait les nuages légers de son illusion. L'inconscience du mouvement le rendait plus redoutable. Une obscurité de passions imprévues se découvrait. Le mystère pressenti dans cette âme adorée et inconnue fit frissonner Hélène.

« Non, » se dit-elle, « plutôt le fuir et mourir que de le voir se glacer au récit de ma vie ! Jamais je n'aurai le courage de lui

dire… »

Un instant après, ils se trouvaient côte à côte, silencieux, sous les arbres de la place d'Espagne, tous deux seuls dans la suavité de la nuit et de l'air chargé de souvenirs qui dort sur cette promenade mélancolique. Au-dessous d'eux, au pied du haut soubassement de pierre, la rue s'enfonçait, déserte. Ils auraient pu se croire sur le chemin de ronde d'une ville forte abandonnée. Des odeurs poudreuses et surannées flottaient. Mais là-bas, sur la dernière clarté du ciel, se profilait dans une pureté merveilleuse d'atmosphère le sombre feston des monts Dôme.

— « Hélène !… » dit le jeune homme en se tournant vers sa compagne.

Était-ce bien sa voix ? C'était si doux, un peu craintif, presque tremblé, ce petit nom qu'il prononçait pour la première fois. Et cela contrastait tellement avec les derniers accents de sa causerie, avec l'intonation d'une netteté de métal qu'elle avait encore dans l'oreille ! La pauvre amoureuse en défaillit. Elle s'attendait à une déclaration, à un discours, pendant lequel elle aurait préparé quelque ferme réponse. Et voilà que tout était dit, avec une intensité singulière de passion, en trois courtes syllabes…

Elle leva les yeux et rencontra ceux d'Horace. Leur flamme obscure la dévora tout entière. Jamais elle n'aurait cru tant l'aimer… Mais en même temps l'angoisse de son secret la suffoqua. Et de nouveau elle baissa les paupières, dans un tel trouble qu'il la vit pâlir, malgré la nuit, en même temps qu'il la sentit trembler.

Il prit la main qu'elle appuyait sur son bras, et, rendu plus assuré par cette émotion aussi claire qu'un aveu, il dit avec un ton

plutôt grave maintenant que tendre :

— « Hélène, je vous aime beaucoup. N'est-ce pas que vous voulez bien être ma femme ?

Elle secoua la tête et fondit en pleurs.

Horace lui quitta le bras, décontenancé. Ce qu'il admirait en elle, c'était une nature mesurée, une sagesse tranquille, trop saine pour la nervosité des larmes. Et il s'étonnait, un peu refroidi, devant la silhouette immobile de la jeune femme, qui, les deux mains levées, cachait d'un mouchoir son visage.

— « Je vous ai fait de la peine ? » interrogea-t-il doucement. « Je vous demande pardon. J'espérais tant que vous m'aimiez un peu !

— Ah !... » soupira-t-elle.

Et sa figure se dégagea, charmante malgré les pleurs, avec le regard assombri de nuit, mais pour tant expressif de franchise.

— « C'est vrai... je vous ai aimé...

— Pourquoi ce passé ? Ne m'aimez-vous plus ?

— Je ne le dois pas... Non... c'était un rêve de folie... Je ne puis avoir d'autre affection que mon fils.

Mais votre fils a besoin d'un protecteur, d'un père. Je serai tout cela pour lui, si vous devenez ma femme.

— Je ne puis pas vous épouser. »

Horace tressaillit, et, détournant la tête, se remit à marcher en silence. S'il avait laissé son visage face à face avec celui d'Hélène,

peut-être celle-ci eût-elle vu s'y peindre un reflet de singulier espoir. Le philosophe socialiste n'était, ni théoriquement ni pratiquement, un partisan du mariage. Qu'un obstacle l'empêchât de donner son nom à cette femme, cela n'était pas pour le désobliger outre mesure, puisqu'elle l'aimait.

La surprise, le sentiment d'une satisfaction un peu inconvenante, quelque légère angoisse aussi, le retenaient d'interroger.

Au même instant, chez Hélène, renaissait la confiance. Elle ne pleurait plus. Son effort de loyauté la grandissait intérieurement, l'exaltait. Nul doute que les yeux épris ne la vissent tout à l'heure à la hauteur où elle s'apercevait elle-même. D'ailleurs la sincérité de son nouvel amour effaçait, lavait l'ancien jusqu'à le lui rendre inconcevable. La puissance d'oubli qu'ont les femmes lui ôtait toute notion de solidarité avec sa personne d'autrefois. Qu'importerait à Horace un passé qui, pour elle, n'existait plus ?

Ainsi, durant les quelques pas qu'ils firent sans parler, tellement proches par le frôlement et le désir, un muet abîme s'élargissait entre eux.

Fortier mit un bras autour d'elle, l'attira tout contre lui :

— « M'aimez-vous ? Dites seulement que vous m'aimez. Je ne veux rien savoir d'autre. »

Sans force dans l'étreinte, et croyant que, par cette phrase, d'avance il acceptait tout, elle murmura :

— « Oh ! oui, je vous aime… »

Ce fut une minute d'extase, qu'elle abrégea par une tension suprême de sa volonté. Déjà sous ses lèvres, elle eut la force de se

rejeter en arrière, de se dégager de ses bras.

— « Mais non, c'est impossible… Vous ne voudrez jamais !… Si vous saviez… Ah ! vous me mépriserez peut-être… »

Il protesta. Puis comme elle voulait s'expliquer tout de suite, il la fit taire.

— « Laissez-moi vous parler d'abord, chère Hélène. J'ai tant de choses à vous dire !… Je vous admire… je vous aime depuis si longtemps !… »

Àpas lents et glissés, comme sur le mol tapis de nuées d'un paradis, tous deux marchèrent, ne sachant où ils allaient, mais, d'instinct, fuyant le centre de la ville ; longeant les avenues endormies dans un provincial silence, et même, bientôt, gagnant la campagne, la solitude, les ombres et les effluves complices.

Il lui disait la grâce, la douceur, la beauté qu'il adorait en elle, lui exprimait ses lassitudes de penseur, qui se détendraient si doucement sur un oreiller de tendresse, et l'aridité de sa vie tout intellectuelle, où comme une brise fraîche et délicieuse avait passé dès qu'elle lui avait montré de la sympathie.

Elle, à son tour, murmurait, sans presque le vouloir, par monosyllabes irréfléchis, par phrases inachevées et naïves, l'humilité de sa passion, qui plaçait Horace sur un sommet de splendeurs avec le monde pour piédestal. Elle prononça sincèrement le mot de génie. Et elle se faisait toute petite pour se griser de plus d'admiration.

L'un et l'autre évoquèrent aussi leurs communs souvenirs. Réciproquement ils se rappelaient des gestes, des attitudes, des paroles, qui, malgré leur insignifiance, les avaient plus impression-

nés que si les astres avaient changé de cours, ou que si la mer avait englouti toute une ville avec les douleurs et les joies de ses milliers d'habitants.

Enfin, Hélène dit :

— « Où sommes-nous donc ? Il faut que je rentre. Si René s'éveille et m'appelle, il sera inquiet.

— Les enfants, » fit observer Horace, « ont le sommeil si profond ! »

Il ajouta :

— « Vous verrez comme je l'aimerai, le cher petit !

— Hélas ! » répondit-elle, « c'est pourtant lui qui nous séparera peut-être pour toujours ! »

L'instant était venu. Elle arrêta M. Fortier pour lire dans ses yeux en lui disant :

— « Horace, jurez-moi que, quelle que soit votre décision après ce que je vous aurai appris, vous garderez un pur et doux souvenir du rêve de ce soir.

— Je vous le jure, Hélène. Mais ce rêve est une réalité que rien ne peut détruire.

— Non, » reprit-elle bravement et avec une grande dignité, « car vous avez parlé à une Hélène imaginaire. Je ne suis pas veuve, comme vous croyez. Je ne m'appelle pas madame, mais mademoiselle Marinval, et René n'a pas d'autre nom que le mien. »

Le choc fut rude, bien qu'à demi prévu, presque à demi espéré. Mais Horace pensait plutôt à un mari indigne, en fuite, en prison peut-être, qu'à un amant. Sa jalousie, à peine éveillée par le vague soupçon d'une fatalité dans la vie d'Hélène, mais d'une fatalité n'ayant rien à faire avec l'amour, bondit en lui comme une bête fauve, toutes griffes ouvertes, à l'idée que cette femme s'était donnée sans conditions à un autre homme. Ce fut une déchirure qui l'ensanglanta intérieurement. Il n'en put dompter la douleur que par l'espoir et la volonté de posséder de même celle contre laquelle il s'indignait maintenant en secret sans cesser de la désirer. Extérieurement, sa physionomie ne changea pas, mais la chaleur et la caresse de sa voix se transformèrent en une courtoisie froide. L'irréprochable politesse de sa réponse glaça la pauvre Hélène.

— « Ma chère amie, la femme que j'aime n'est pas, comme vous le dites, une créature imaginaire. C'est vous, telle que je vous ai connue, telle que je vous vois. Quant à votre passé, je n'y constaterai jamais de fautes, je n'y verrai que des malheurs. »

Il lui offrit le bras de nouveau, comme pour clore un incident sans importance.

C'étaient les paroles de réhabilitation qu'elle attendait de la justice du sort et de la générosité de l'amour… Pourtant Hélène se sentait plus éperdue que si un gouffre se fût ouvert et qu'elle y glissât d'une chute désespérée. Quelque chose d'ironique et d'implacable avait résonné dans cette voix et flottait maintenant sur ce visage, dont elle devinait l'expression sans oser y porter les yeux.

Ce qui accrut son supplice, c'est qu'il lui fallut répondre à des réflexions d'une indifférence voulue que M. Fortier s'avisa d'émettre. Il fit quelques remarques sur les changements survenus dans un faubourg qu'ils traversaient, et sur l'animation qu'apporteraient bientôt les baigneurs de Royat.

Elle y crut voir une telle affectation de mépris qu'elle faillit crier quelque parole de démence et de désespoir. Mais tout à coup elle comprit combien il souffrait lui-même, et que tout cela n'était qu'un jeu d'orgueil, à la façon brusque dont il se pencha, pâle et comme suffoqué par la question qui lui jaillit des lèvres :

— « Dites-moi… Le père est-il encore vivant ? »

Hélène laissa tomber sa tête dans une affirmation douloureuse.

Un cruel silence commença. Et, à tout instant, la pauvre femme s'imaginait entendre l'air vibrer au premier mot d'une autre demande qui, fatalement, allait suivre : « Qui est-ce ? »

L'attente de ces trois syllabes lui tendait les nerfs d'une façon intolérable. Si galant homme que fût Horace, elle sentait qu'il résistait vainement à une affreuse curiosité, qu'il irait jusqu'au bout de l'interrogatoire. Effectivement, comme elle se débattait contre l'hallucination de ces torturantes syllabes, elle les entendit se glisser, honteuses, à son oreille.

— « Oh ! je vous en prie !… » supplia-t-elle.

— « Ah ! » dit-il, « c'est vrai… Il vaut mieux que je ne le connaisse pas. »

Cette phrase ne fut prononcée ni avec résignation, ni avec colère. Toutefois, mieux eût valu l'éclat d'une violence ou la sourdine d'un détachement que l'ironie dont elle vibra. Par le froid cinglement qu'elle fit siffler sur le cœur d'Hélène, Horace lui-même semblait s'être volontairement atteint. On eût dit qu'il raillait son propre amour, ou sa propre souffrance, et cela était pire que tout.

Àqui en voulait-il le plus ? À elle, de ne pas être ce qu'il avait cru ? Ou à lui-même de n'en pas prendre son parti, malgré la possibilité commode qu'il entrevoyait de faire d'Hélène sa maîtresse au lieu de l'épouser ? Cette alternative convenait mieux à son goût pour l'indépendance et au libre accomplissement de son œuvre sociale. Pourtant nul doute que sa raison, en ce moment, ne fût incapable de prévaloir contre la révolte de son amour blessé, désorienté, humilié, jaloux.

De ce qui se passait en lui, Hélène ne pouvait avoir qu'une idée absolument fausse. Elle était faite pour adorer cet homme en fervente et en esclave, mais non pas pour le comprendre. Sa nature sans complexité, toute d'impulsive tendresse, n'imaginait point les modifications qu'une volonté de fer sait imposer à l'expression naturelle des sentiments. De la physionomie d'Horace ou de ses paroles, elle déduisait directement son état d'âme. Comment aurait-elle eu la moindre idée de cette chimie psychologique suivant laquelle les explosifs des passions sont décomposés par une raison froide et savante en corrosive ironie, en souriant orgueil ou en dédaigneuse indifférence ?

Elle ne sut donc que penser lorsque, au moment d'arriver devant sa porte, elle constata un changement soudain dans l'attitude de M. Fortier. La dureté d'intonation et de visage qui l'avait

si profondément désespérée s'effaça. Au lieu de l'adieu glacé qu'elle considérait d'avance comme définitif, elle eut la surprise de l'entendre parler de leur prochaine entrevue. Et lorsque, sur une parole presque caressante, elle osa lever les yeux, ce fut un regard très doucement ardent qui pénétra dans ses prunelles.

— « Horace, » dit-elle toute tremblante, « si l'aveu que je vous ai fait a changé vos sentiments, dites-le-moi en toute franchise. Je le comprendrai… Je quitterai Clermont… Mais…

— Que pensez-vous là, Hélène ?… Ne vous ai-je pas répondu ?…

— Mais, » poursuivit-elle d'un ton suppliant, « si vous devez en souffrir et m'en faire souffrir, oh ! je vous en prie, ne me retenez pas… ne me parlez pas d'amour… Quittons-nous pendant que j'en ai la force.

— Nous quitter !… » s'écria-t-il avec un accent qui la transporta d'une joie infinie.

— « Horace !…

— Ma chère Hélène !…

— Ah ! » soupira-t-elle, « c'est que je puis mourir, mais je ne puis pas vivre sous votre froideur et votre mépris.

— Moi… vous mépriser… Je vous admire, et je vous aime.

— Vous m'aimez ?… »

Certes, il l'aimait — plus peut-être qu'il ne le croyait lui-même. Et il n'eut pas de peine à l'en persuader. Quand, traversant son petit jardin, elle se retourna pour entrevoir encore, à travers la

grille, l'ombre adorée sur la nuit pâle de l'avenue, Hélène sentit ruisseler sur ses joues des larmes de bonheur surhumain.

1 · 5

uelques jours passèrent. La monotonie des habituelles occupations les remplit. M. Fortier revint faire son cours et donner des leçons à René. Mais les entraves de la vie provinciale ne permirent pas qu'Hélène et lui se retrouvassent en tête-à-tête. Le professeur ne paraissait pas en chercher l'occasion.

M Marinval pensa que, tout naturellement, il s'était ouvert de ses projets de mariage à leur amie la doctoresse. Elle alla rendre visite à celle-ci. Le cœur lui battait en passant sous les arbres de la place d'Espagne. Un immense espoir, mêlé de toutes les craintes qui germaient des douleurs anciennes, la faisait trembler lorsqu'elle atteignit la porte de la familière maison.

M Giraudet ne lui parla de rien.

Tout ce qu'Hélène avait ressenti ou deviné durant son existence ne pouvait l'aider à lire dans le cœur d'Horace. Tantôt un mot furtif, un regard, une pression de main la transportait jusqu'au ciel de ses rêves ; elle croyait, elle adorait. Tantôt la sombre concentration de cet homme semblait le hausser à des distances infinies d'elle-même, et la laissait dans une région de misère, d'infériorité, où rien ne lui restait, pas même le sentiment de sa propre dignité, ni la vivante flamme de son propre amour.

Parmi ces alternatives, sa santé physique et morale s'ébranlait. Un scintillement fiévreux fit étinceler péniblement son regard

dans son visage aminci et pâle. Une frémissante nervosité remplaça le calme de ses attitudes, la sage ordonnance de ses actions. Elle se détraquait dans l'attraction d'une personnalité trop puissante, comme une boussole sous l'influence d'un trop fort aimant. Son cœur simple déviait de ses tendances normales en d'affolantes sensations. Elle en arrivait à douter de son amour maternel, à se demander si elle n'en voulait pas à son fils d'être l'obstacle entre elle et cet homme, sans qui elle ne comprenait plus la vie.

Tout n'était pas involontaire dans le mal que lui faisait Horace. Cela ne déplaisait pas à cet étrange amoureux qu'elle souffrît. Cependant il ne voulait pas la perdre. Mais, avec sa clairvoyance de psychologue et la froide force que lui donnait la domination de son amour par sa supérieure raison, il jugea se l'attacher plus encore par quelques durs caprices que par la plate douceur d'une conventionnelle admiration.

D'ailleurs il n'était pas fâché de lui faire comprendre qu'il trouverait exorbitante de sa part la prétention au mariage. Sa philosophie ne voyant rien de dégradant pour une femme dans le don passionné, consenti, de sa personne, il ne croyait pas être injuste en attendant pareille faveur de celle-ci, qui s'était ôté tout droit d'invoquer les préjugés. Au contraire, ne serait-ce pas condamner un premier et libre amour que de faire rentrer le second dans les barrières des conventions sociales ? S'il s'exaspérait à l'idée du roman secret d'autrefois, c'était, pensait-il, uniquement par jalousie, et non par l'impulsion d'une morale dont il connaissait trop le caractère relatif et contradictoire.

On aurait bien surpris Horace Fortier si on lui eût dit que cette morale, issue de l'idée religieuse qui pendant dix-huit siècles

avait guidé ses ancêtres, conservait en lui le moindre lambeau de son empire héréditaire. Cependant, quelque indépendance qu'atteigne un esprit humain, il offre toujours une brèche par où se glissent les antiques influences, et cette brèche est ouverte par les sentiments complices. Dans le nombre de nos passions, il en est toujours quelqu'une qui trouve son compte aux illusions que la raison repousse. Tandis que le libéral jugement d'Horace absolvait d'avance la liaison irrégulière qu'Hélène pourrait contracter avec lui, sa jalousie contre le premier amant se faisait justicière du passé, s'aggravait de colère et de dédain, enorgueillie et gonflée qu'elle était par les séculaires opinions dont, inconsciemment, elle faisait sa pâture.

En somme, tout en proclamant bien haut son affranchissement des préjugés sociaux, ce philosophe sentait et agissait à peu près comme eût senti et agi le bourgeois qui en aurait été l'esclave. Il était d'ailleurs de bonne foi.

Une après-midi, comme le professeur quittait la salle de cours, où il s'était attardé avec René après le départ des élèves, le petit garçon, en le remerciant, lui sauta au cou.

Horace eut un haut-le-corps. Mais, levant les yeux instinctivement vers Hélène, il aperçut un si pâle visage, un regard si chargé de cruelle anxiété, qu'il en fut ému. Il se pencha, embrassa l'enfant.

D'ailleurs, il n'avait pas cessé de l'aimer. L'attache intellectuelle subsistait, très forte, entre son dogmatique esprit et cette jeune intelligence qu'il façonnait avec un intérêt passionné. Seulement la caressante impulsion l'avait surpris, avait brusquement éveillé des susceptibilités toutes physiques.

Quant à Hélène, l'émotion la bouleversait.

Le souvenir d'un autre élan pareil de son fils, d'un autre baiser sans chaleur donné par un autre homme à cet enfant, lui revint. C'est ainsi que, déjà, la courte scène s'était passée sous ses yeux entre René et Édouard Vallery. Et celui-ci était le père !... Pauvre petit garçon ! Mais, en elle-même, quelle complexité de sensations et de souffrances !... Elle restait dans la stupeur, incapable d'analyser ce flot d'impressions contradictoires qui la suffoquait. Et la cruelle ingéniosité de la vie épouvantait son cœur simple.

— « Pourrais-je vous dire deux mots en particulier, madame ? » prononça M. Fortier de son ton de professeur respectueux envers sa directrice.

Elle lui ouvrit la porte du salon, la referma sur eux. Tous deux se trouvèrent seuls.

— « Hélène, qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas malade, j'espère, ma chère amie ?

— Suis-je si pâle ? » demanda-t-elle. « Ah ! j'ai cru que j'allais m'évanouir.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi ? Craigniez-vous que je n'eusse fait de la peine à votre fils ?

— Oh ! » s'écria-t-elle, « que j'ai été heureuse de vous voir l'embrasser ! Que vous êtes bon ! »

Elle lui tendit les deux mains. Mais il les délaissa bien vite pour la prendre tout entière entre ses bras. Et, sous ses lèvres passionnées, elle ferma les yeux, tandis qu'un sanglot d'angoissante volupté lui entr'ouvrait la bouche.

Parmi tant de doutes, cela du moins était sincère et sûr. Mais la sensation fut si violemment douce qu'elle eut peur. Tout de suite elle se redressa.

— « Hélène, » murmura Horace, « voulez-vous que nous fassions une promenade ce soir, comme l'autre nuit ? J'ai des projets dont il faut que je vous entretienne.

— C'est trop imprudent, » dit-elle. « Songez donc… Dans une petite ville comme celle-ci… Que quelqu'un nous aperçoive, et demain je n'aurai plus un élève.

— Mais que faire ?

Il hésita.

— « Voulez-vous me recevoir vers minuit chez vous, Hélène ? Je m'arrangerai pour entrer et sortir sans que personne me voie. »

Elle eut un : « Oh !… » prolongé comme un gémissement. C'était bien là le coup qu'elle attendait. Horace ne voulait plus l'épouser. Déjà il la traitait comme une femme dont on n'a pas à craindre beaucoup de résistance. Mais, après tout, n'avait-il pas raison ? Sentait-elle encore en elle-même assez de force pour le fuir ?

Son refus s'atténua de la conscience de son passé, du pénible sentiment qu'elle n'avait plus droit aux indignations fières.

— « Chez moi ?… La nuit ?… Oh ! non… Horace, vous me brisez le cœur en me demandant une chose pareille ! »

Il protesta de son respect, de la pureté de ses intentions, allégua la nécessité de l'entretenir longuement, et de cacher une pa-

reille causerie, dont toute la ville parlerait le lendemain s'ils n'y prenaient pas garde.

— « Eh bien, proposa Hélène, « ouvrons nous à M Giraudet. Chez elle, et même devant elle, nous pourrons arrêter nos projets à notre aise. »

En disant cela, elle tremblait intérieurement, dans l'anxiété de la réponse.

Il prit un air froid et contrarié :

— « Je vois, ma chère Hélène, que nous ne nous comprenons pas du tout.

— Pourquoi, » balbutia-t-elle, « ne pas annoncer à notre amie que nous comptons nous marier ? »

Au regard qu'il posa sur elle, la jeune femme sentit s'effondrer ses espérances, d'une chute qui lui écrasa le cœur. Et tout de suite se posa l'alternative : ou perdre cet homme adoré, ou devenir sa maîtresse, reprendre irrémédiablement le joug de hontes et de mensonges qu'elle avait rejeté en se séparant jadis d'Édouard. Que deviendrait sa dignité si laborieusement reconquise ? Et, plus tard, que dirait-elle à son fils, à mesure qu'il grandirait ?

— « Justement, » prononçait Horace, « c'est sur la question du mariage que je désirais vous parler. J'aurais eu là-dessus bien des choses à vous dire. Mais, puisque vous ne découvrez pas une possibilité d'entrevue moins officielle et précipitée que celle-ci, il me faut vous déclarer en quelques mots ce que j'aurais voulu vous expliquer à loisir. La loyauté m'oblige à ne pas vous laisser dans le doute plus longtemps. Je… ne compte pas me marier, Hélène. Je n'y aurais consenti, pour vous obtenir, que si vous aviez

été une de ces femmes à l'esprit étroit qui ne sauraient aimer sans la permission du code. Vous avez pris la vie plus largement, et ce n'est pas moi qui vous en blâmerai. Je crois que notre union, pour n'être pas légale et bourgeoise, n'en sera que plus forte, plus élevée, d'un plus durable amour. Le mariage est la mort de la passion. Je suis un travailleur maussade, et, dans la vie commune, j'aurais mis trop à l'épreuve votre tendresse. D'ailleurs, bien d'autres raisons me guident, que je ne puis développer ici, à la hâte. Tout ce que j'ajouterai, mon amie, c'est que je vous aime, que je vous estime, par-dessus tout, et que je recevrai comme une inappréciable faveur les moindres parcelles d'affection que vous voudrez bien me donner. »

Sa voix, dont la dureté d'inflexion semblait d'abord vouloir établir l'irrévocable, décourager tout désir opposé au sien, s'amollit vers la dernière phrase. Le regard aussi changea, et l'acier noir des prunelles se fondit en un velours de caresse. Hélène en sentit jusqu'à ses plus lointaines fibres l'effleurement qui la brisait. Elle trouva cependant en elle-même une force qu'elle n'y soupçonnait pas.

— « Moi aussi, je serai franche et loyale envers vous, » dit-elle avec un calme extérieur sous lequel toute sa nature se convulsait de désir et de désespoir. « Vous avez vos raisons pour ne pas vous marier, Horace, et moi j'ai résolu de ne me donner encore que dans le mariage. Ma première faute m'en interdit une seconde. C'est le contraire de ce que vous pensez, je le vois. Mais vous vous trompez en croyant que je me suis mise délibérément et de mon plein gré au-dessus des exigences sociales. Dans tous les cas, je ne suis plus libre de le faire, puisque j'ai un fils. Les

conséquences de mes actions ne retombent plus désormais sur moi seule. »

Le dilettante moral qu'était Horace goûta profondément la beauté de cette réponse, que rehaussait la simplicité de l'attitude et du langage. Il n'en méconnut pas la sincérité actuelle. Mais il se sentait trop aimé pour ne pas juger fragiles de telles résolutions. Soulevé par l'admiration physique et intellectuelle, il ne songea même pas à combattre les objections dont il savourait la grâce sur de telles lèvres. Il saisit la main d'Hélène.

— « Ah ! je vous aime… Comme je vous aime !… murmura-t-il.

— « Ne me le dites pas !… » cria-t-elle, avec la folle supplication d'une détresse suprême.

— « Mais vous aussi, Hélène… vous m'aimez…

— Trop !… Oh ! je vous aime trop. Partez… Ayez pitié de moi… Séparons-nous pour toujours !… »

Une telle émotion les bouleversait tous les deux, que, momentanément, l'égoïsme philosophique d'Horace fondit dans cette tourmente. Il prévit quelque attendrissement possible de sa volonté, et, sincèrement à son tour, il dit à Hélène :

— « Non, nous ne nous séparerons pas… Nous ne le pouvons plus… Je veux que vous m'aimiez… Ayez confiance en moi… L'avenir arrangera tout… Mon Dieu, rien n'est absolu en ce monde… rien, que notre amour. Aimons-nous d'abord. Ensuite… plus tard… je vous aime trop pour ne pas faire ce que vous désirez. »

Malgré cette vague promesse, Hélène, durant les semaines qui suivirent, continua de résister à Horace.

La difficulté des rendez-vous, dans ce milieu de province, aidait son courage. Mais ce qui la soutenait — surtout d'un soutien pareil à celui des clous dans la chair d'un supplicié — c'étaient les crises d'ironie où retombait le professeur. Elle ne savait pas à quelles fièvres de désir exaspéré, de jalousie rageuse, d'orgueil en révolte contre l'amour, correspondaient ces crises. Elle ne se doutait guère que la passion du jeune homme s'augmentait en ces luttes imprévues, et qu'il s'en voulait de se sentir beaucoup plus pris qu'il ne l'aurait cru possible.

Quand il faisait au passé de sardoniques allusions ; que, devant des tiers, il prononçait des jugements dédaigneux, cruels, sur des situations analogues ; quand, par des phrases ingénieusement torturantes, il l'assimilait aux pauvres filles trompées, à qui le monde octroie si largement, sous prétexte de moralité, le mépris qu'il réserve aux vaincus, la fierté d'Hélène s'insurgeait jusqu'à se croire victorieuse de son amour. Même, dans les oscillations exagérées de sa nature féminine qui volait aux extrêmes, elle ne voyait plus dans son sublime Horace qu'un être sans cœur, incapable de tendresse, de générosité, de justice. Secrètement parfois elle l'accusait de lâcheté.

Le lendemain, elle l'adorait.

Déjà Hélène pouvait prévoir le terme de ses forces. Elle prenait, pour sauver à ses propres yeux l'humiliation de sa défaite, des résolutions extraordinaires. « Je lui appartiendrai une seule fois, » pensait-elle en frissonnant d'ivresse et d'angoisse, « puis je me tuerai après. »

Elle était surtout sensible à ce raisonnement du jeune homme :

— « Vous ne voulez pas faire pour moi ce que vous avez fait pour un autre. Donc vous ne m'aimez pas comme vous avez aimé le père de René. »

« Je lui prouverai que je l'aime davantage, » se disait-elle, « puisque j'en mourrai. Oui, je quitterai la vie, j'abandonnerai mon enfant, pour passer une heure dans les bras d'Horace. Car je ne puis me résoudre à vivre sa maîtresse, à jouer la comédie devant mon fils, et à mentir à tous pour conserver mon gagne-pain. »

L'espoir d'un mariage possible par la suite ne pouvait lui rester malgré les demi-engagements que prenait Horace. « De quelles ironies, » pensait-elle, « ne me ferait-il pas payer le sacrifice de son orgueil et de son indépendance ! »

Un jour, Hélène dit à M Giraudet :

— « S'il m'arrivait un malheur, je suis sûre que mon fils trouverait en vous une seconde mère. Matériellement il n'aurait besoin de personne, car son père, je vous l'ai dit, lui a constitué un certain capital. Mais votre tendresse ne lui ferait pas défaut. Et il aurait aussi… » — sa voix s'altéra, — « il aurait aussi M. Fortier.

— Voyons, » lui répondit son amie, « à votre âge et avec cet enfant, vous ne devez pas songer à la mort. »

Elle avait pris un ton d'affectueuse remontrance. Hélène se sentit comprise, et rougit.

— « Ah ! » reprit M Giraudet, « vous n'auriez pas ces idées noires si vous saviez comme vous êtes aimée.

— Aimée ?… » murmura M Marinval.

— « Mais oui… Vous vous en doutez bien un peu, belle mystérieuse. Horace Fortier est un original, qui vous fera souffrir sans doute… Mais il vous adore, et cela crève les yeux.

— Qu'importe, puisqu'il a résolu de ne pas se marier ? D'ailleurs, vous savez bien que j'ai dans ma vie un obstacle…

— Un obstacle ! » répéta la doctoresse. « Pour moi, c'est un mérite de plus. Car il est mille fois plus beau d'avoir surmonté, effacé, racheté ce malheur que de n'en point avoir été victime. Vous êtes une noble, honnête et vaillante créature, Hélène, et celui qui vous jugera autrement ne sera pas de bonne foi.

— On peut avoir la même indulgence que vous et ne pas vouloir m'épouser. Je n'ai pas le droit de songer au mariage.

— Vous êtes folle ! » dit la doctoresse.

— « Alors M. Fortier aussi, » prononça Hélène avec un petit rire amer. « Cependant vous le considérez comme une des lumières de notre temps.

— Ah ! » s'écria M Giraudet stupéfaite. « M. Fortier sait donc ?…

— Il m'a déclaré ses sentiments. Je lui ai dit la vérité.

— Mais il vous épousera, » certifia la doctoresse. « Vous vous aimez. Il faut qu'il vous épouse !

— Je vous en supplie, » implora son amie, « ne lui parlez de rien !

— Pourquoi ? Il vous a connue chez moi. Il vous fait ouvertement la cour. Je puis bien lui demander quelles sont ses

intentions.

— Non, car il y a un sujet que vous n'aborderez jamais de vous-même, et dont il ne vous parlera certes pas le premier. Tout est inutile, et la moindre discussion là-dessus serait trop humiliante pour moi. Ah ! » soupira Hélène, « je n'ai pas eu de chance dans la vie. D'autres profitent souvent de leurs fautes. J'aurai payé cher les miennes ! »

Malgré la défense de M Marinval, M Giraudet tâcha de sonder Horace. Tout de suite elle reçut une si catégorique et si étrange réponse qu'elle en resta abasourdie. Était-il sincère, ou bien mettait-il en avant le plus inouï des prétextes pour n'en pas invoquer de plus délicats, pour ne pas discuter l'honneur d'Hélène ?

— « Je n'épouserai jamais une femme qui sera déjà mère, » dit-il à la doctoresse. « Car la première paternité influence celles qui suivent, au point que nul, sinon le premier mari ou le premier amant dont une femme a conçu, ne peut se vanter d'avoir des enfants bien à lui. Ceux qu'elle met ensuite au monde, par n'importe quel père, risquent de ressembler moralement et physiquement au premier procréateur. Vous qui avez étudié la médecine, vous ne pouvez ignorer cette loi physiologique, absolument vérifiée chez les espèces animales supérieures, et pour laquelle on proposait récemment le nom de télégonie. Les gens qui se marient ne s'en doutent guère. Mais quels drames naîtront de cette donnée quand elle sera descendue des régions scientifiques dans le domaine des connaissances courantes et de la littérature !

— Non, » dit M Giraudet impatientée, « car lorsque la science sera devenue si générale, l'amour n'existera plus. Ah ! vous arrivez à le tuer gentiment, vous autres raisonneurs.

— Je le voudrais bien, » fit Horace avec une réelle tristesse.

— « Bah ! vous voulez me faire croire qu'il vous gêne, » reprit-elle en haussant les épaules. « Mais, s'il vous tenait vraiment la chair et l'âme, vous ne verriez que les arguments en sa faveur. Ainsi, qui vous dit que le mariage vous donnerait des enfants ?

— Rien ne me dit que j'en aurais. Mais tout me dit que, si j'en avais, je me dévorerais d'inquiétude jalouse, je chercherais sur leur visage une image abhorrée… Moi-même, en eux, j'aurais ressuscité l'amour mort, j'aurais fait fructifier les caresses anciennes… Je me sacrifierais pour des êtres qui, sous mon nom, auraient les traits, les goûts, les vices peut-être d'un autre… Ce serait épouvantable… Non, non, je connais trop les lois de l'hérédité… »

La doctoresse réfléchissait.

— « Soit, mon cher ami, » dit-elle. « Mais, si c'est là ce que vous pensez, vous feriez mieux de quitter Clermont. Vous avez le droit de réclamer une chaire à Paris. Pourquoi ne la demanderiez vous pas ?

— Est-ce M Hélène Marinval qui vous a chargée de me mettre ainsi au pied du mur ? » questionna ironiquement Horace.

— « Grands dieux, non ! La pauvre petite !… Elle a d'autres projets en tête.

— Lesquels ? » demanda le jeune homme, troublé.

— « Mais je crois qu'elle songe à mourir, tout simplement. Elle m'a recommandé son fils d'un air bizarre. Et, avec une nature

droite et résolue comme la sienne, les grands partis ne se prennent que pour de bon. »

Horace devint très pâle. Mais il n'ajouta ni une question, ni une réflexion. Son empire sur soi-même était tel que la doctoresse, lorsqu'il prit congé, douta qu'il eût jamais été amoureux. « Je me suis bien trompée, » pensa-t-elle. « C'est une âme de fer. Il brisera même en caressant. Mais qu'il est beau, et quel air de dominateur il a ! Je comprends la pauvre Hélène. »

1 · 6

ourir ?… » pensait Horace. « Hélène voudrait mourir plutôt que d'être à moi ?… Allons donc ! S'est-elle tuée quand le père de René l'a possédée vierge ?… ou dans l'effroi de sa maternité clandestine ?… C'était pourtant alors que l'affolement pouvait la conduire à des résolutions extrêmes. Aujourd'hui elle est femme, et libre, et je la sens toute vibrante d'amour, et elle me voit brûlant de lui ouvrir les bras… Comment préférerait-elle la mort à une passion qui ne lui demande rien, qui ne lui ôte rien, ni son enfant, ni sa réputation, puisque je suis prêt à ménager toutes les convenances extérieures ?

Si l'esprit d'Horace était une cime inaccessible à Hélène, le cœur de la jeune femme s'ouvrait comme un abîme où le philosophe ne pouvait descendre. Elle restait aussi incompréhensible pour lui que lui pour elle. Jamais l'intellectualité et la sentimentalité, ces deux sexes de l'âme, n'avaient mis plus de différence entre des êtres. La Nature, qui, entre les deux corps de l'homme et de la femme, a placé l'attraction sensuelle, semble ne s'être

guère souciée d'unir par un lien quelconque leurs personnalités morales. Au contraire. Et la société, parachevant son œuvre, a élargi le gouffre intellectuel, tout en surexcitant la passion physique par le luxe, par l'art et par la littérature. Deux antagonistes, dont tous les intérêts, toutes les conceptions diffèrent, mais qui ne peuvent se passer l'un de l'autre, voilà les amants et les époux modernes.

Horace et Hélène se trouvaient aux extrémités les plus lointaines de ces séries divergentes.

Cependant, malgré l'étonnement irrité que causait au professeur la mélancolique obstination d'Hélène, malgré la secrète et cruelle jouissance qu'il éprouvait à lui faire expier une faute, — qui pourtant n'avait pas été commise contre lui, mais dont l'idée le torturait, — il dut commencer d'admettre, en frémissant de crainte, les prévisions de la doctoresse.

Àun moment, tout dans l'attitude de M Marinval, sur sa physionomie fiévreuse et pâle, à travers ses paroles à la fois exaltées et résignées, fit pressentir à Horace qu'elle tombait sous l'empire de l'idée fixe, et que bientôt sa volonté serait mûre pour quelque irréparable action.

Parfois, en la quittant, il emportait l'impression si vive de cet état d'âme, qu'il était saisi d'une appréhension terrible, et trouvait un prétexte pour revenir presque aussitôt avenue de Royat, vers la calme et bourgeoise petite maison, qui, avec sa façade paisible et l'annonce des cours à sa grille fleurie, ne paraissait guère abriter pareille tragédie du cœur.

De temps à autre, aussi, la nuit, M. Fortier se réveillait en sursaut avec la pensée qu'Hélène peut-être expirait à cette heure

même. Et alors il sentait son regret et son amour si forts, que le sacrifice de son orgueil, de sa liberté, lui apparaissait comme singulièrement moins difficile à accomplir.

Troublé dans ses travaux par de si impérieuses préoccupations, le professeur s'enfermait en vain dans sa chambre, devant ses livres. Des distractions qu'il n'avait jamais connues jusque-là entravaient sa pensée. Les documents qu'il collectionnait en dossiers, pour établir ensuite sur des bases scientifiques sa théorie sociale, ne s'augmentaient qu'avec lenteur. Le feu sacré ne l'animait plus. Il s'énerva.

Alors il voulut se soumettre à un spécial régime physique et intellectuel. Il entreprit à pied des excursions dans les montagnes, à la fois pour dompter son ardente jeunesse amoureuse, et pour trouver une application de ses idées dans l'étude de la vie rustique, presque primitive, telle qu'on la rencontre encore au fond de cette simple et sauvage Auvergne. Il recueillerait là des notes qui ne lui seraient pas inutiles.

La splendeur de l'été faisait étinceler la verdure des pâturages, l'écume des cascades, les échappées bleues des lointains. Elle rendait aussi plus délicieusement fraîche et sombre la profondeur des forêts. Mais là, dans la palpitation des sèves, le frôlement des souffles aromatiques, l'accablement de l'antique solitude, Horace éprouvait le besoin éperdu de serrer contre son cœur un cœur passionné de femme. Il songeait à l'émotion qu'éprouverait Hélène devant certaine grâce indicible des choses. Ardemment, il la souhaitait à ses côtés.

Malgré ce qu'il avait attendu de cette diversion, la Nature ne lui conseillait pas l'oubli.

Un jour qu'il descendait du Puy de Dôme par la route de Fontanat, comme il approchait de Clermont, il se détourna du chemin carrossable pour traverser un bois merveilleusement pittoresque et sauvage. C'est une promenade peu fréquentée par les baigneurs de Royat, à cause de la pente abrupte du terrain sur le flanc du puy Chateix. Les racines des hêtres et des pins s'enchevêtrent entre des blocs de lave que creusent les filets limpides des sources. Les sentiers y sont parfois inondés par des cascatelles ou rendus impraticables par l'amoncellement des pierres.

M. Fortier ne s'étonnait donc guère de ne rencontrer personne. Il coupait au plus court, bondissant d'un rocher à l'autre, dévalant le long des déclivités les plus raides, mais s'arrêtant quelquefois pour voir glisser sur les grandes herbes, entre les fûts noirs des arbres, les rayons rouges du soleil couchant.

Et jamais encore il n'avait senti tout son être emporté vers Hélène d'un élan plus attendri. Lorsqu'il s'immobilisait pour rêver, il évoquait le gracieux visage, devenu si pâle depuis quelque temps ; et, quand il se lançait de nouveau dans une descente vertigineuse, il croyait voler vers elle.

Au moment où il rejoignait le sentier, brusquement il la rencontra.

Elle était seule, sans son fils. Et, comme elle demeurait toute saisie par cette soudaine apparition, elle avait un aspect un peu mystique et surnaturel, dans sa rigide attitude, les bras chargés de fleurs. Car, dépassant son épaule, une gerbe pourprée de digitales la cachait à demi de ses épis magnifiques.

— « Vous savez que ce sont là des plantes dangereuses, » dit Horace aussitôt qu'il l'eut saluée.

— « Mais je les crois bienfaisantes, au contraire, » fit-elle avec un sourire délicieux et des yeux tristes. « N'apaisent-elles pas les battements trop tumultueux du cœur ?

— Oui, mais elles peuvent aussi les suspendre tout à fait.

— Qu'importe ! » reprit-elle. Et, songeant à l'amour qui la minait, elle ajouta : « Il est des poisons qui sont si doux !

— Pas celui-là, » dit vivement Horace. « La digitale cause dans l'organisme…

— Bah ! » interrompit Hélène, « vous parlez en savant. Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais regardez… N'est-ce pas admirable ? »

Elle séparait des autres une des longues tiges et l'élevait de la main droite. La lourde cascade des calices incarnats tombait somptueusement. Et le geste était aussi charmant que la fleur était splendide.

Horace fut profondément remué. Quelque chose d'inquiétant s'ajoutait à la beauté d'Hélène et en aiguisait l'impression sur ses sens et sur son cœur. Était-ce donc vrai qu'elle préférerait la mort à son étreinte ?… Il s'approcha, très pâle, et prononça presque tout bas :

— « À quoi songiez-vous en cueillant ces fleurs ? »

Elle eut un léger rire énigmatique.

— « À en faire un bouquet.

— Pourquoi votre fils n'est-il pas avec vous ?

— Parce que je l'ai conduit et laissé près de sa nourrice, une paysanne de Fontanat. Il aime à passer chez elle une journée de temps à autre. En revenant, j'ai traversé cet endroit sauvage précisément parce qu'on y trouve les plus belles digitales des environs. »

Il ne crut pas qu'elle les eût cueillies sans arrière-pensée. Et, de fait, quoiqu'elle eût répondu franchement, n'avait-elle pas subi, en touchant ces belles fleurs vénéneuses, un peu de cette attirance, où de plus en plus elle s'abandonnait, vers la mort ?

Horace la prit par la main, la fit asseoir sur une roche moussue, lui ôta des bras la gerbe de digitales, qu'il jeta à ses pieds. Et cela fit devant eux un tapis de pourpre claire.

— « Hélène, j'ai réfléchi… Oui, puisque vous y tenez absolument… bien que je trouve tout cela peu raisonnable… nous nous marierons… quand vous voudrez. »

Cette âpre nature ne pouvait pas ajouter au don ce qui en double le prix, la divine grâce qui fait en apparence du donateur l'obligé de celui qu'il comble de joie.

Hélène, blessée autant que charmée, répondit :

— « Ô mon ami ! je n'y consens pas si vous devez plus tard en souffrir.

— Je souffrirais davantage de vous perdre, » dit-il.

Elle voulut voir une délicatesse dans cette phrase, qui pourtant ne la démentait pas. Le beau regard caressant d'Horace avait été, il est vrai, plus tendre que ses paroles. Hélène se pencha vers

les bras qui s'ouvraient, et, dans la volupté du baiser, disparurent ses doutes et ses craintes.

« Je l'aimerai tant, » pensa-t-elle, « qu'il ne se repentira jamais de sa décision. »

Toutefois, dès qu'il rouvrit la bouche, ce fut — involontairement sans doute — pour lui meurtrir le cœur.

— « J'ai été dur, cruel, » dit-il, « je vous ai fait souffrir. Mais je souffrais tant moi-même !... Voyez-vous, quand je pense qu'un autre homme vous a possédée, vous a rendue mère... Et que vous vous donniez à lui sans condition, dans une passion assez folle pour... Ah ! pardon... Ce n'est pas pour vous faire de la peine... Il faut bien que je vous explique... Surtout l'idée qu'il vous a dégradée, humiliée !... qu'il a eu le pouvoir de flétrir à l'avance notre amour d'aujourd'hui...

— Horace !... » jeta Hélène dans un cri de douleur, se redressant, avec, sur son visage décoloré, le frémissement de ce supplice.

— « C'est la seule fois que je vous parlerai nettement, » reprit-il. « Mais il faut que vous m'écoutiez. Nous ne devons laisser entre nous aucun malentendu, puisque vous allez devenir ma femme. Tout d'abord, vous allez m'apprendre le nom de cet homme. Autrement, quand nous serons mariés, je le verrai dans tous ceux qui vous approcheront. D'ailleurs, » ajouta-t-il en appuyant sur les mots et comme s'il sous-entendait des raisons plus graves, « il faut que je le connaisse.

— Pourquoi ? Allez jusqu'au bout de votre pensée, » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— « Je dois être à même de vous protéger contre lui, contre votre fils… » (il hésita), « contre vous-même.

— Oh !…

— Ma chère amie, quand un lien pareil existe entre une femme et son premier amant, la plus loyale, la plus sincère ne peut pas répondre de ce qu'elle fera un jour.

— Horace, je vous aime assez follement pour supporter de vous des raisonnements pareils plutôt que vous rendre votre parole. Mais réfléchissez… Est-ce juste ?… Où est la nécessité de me torturer comme vous le faites ?

— Le nom de cet homme ? »

Il y eut un silence. Elle attendait qu'il insistât. M. Fortier ne répéta pas sa question. Mais il posa sur Hélène un regard fixe et impérieux, plus durement inquisiteur qu'une menace.

Ne pouvant le soutenir, elle baissa les yeux et murmura :

— « Édouard Vallery. »

Il eut un sursaut, et cria :

— « Vallery, le banquier ?… L'homme du Tunnel sous la Manche ?… »

Elle inclina la tête.

Un ricanement affreux d'Horace lui fit défaillir le cœur.

— « Ah ! » s'exclama-t-il, « impossible de souhaiter quelqu'un de plus connu, ni qui fasse plus parler de lui. Nous ne pourrons pas l'oublier, celui-là !… »

Hélène fut saisie par l'horreur d'elle-même, de cette situation abominable, de la vie. Elle se courba, laissa glisser son front sur la main pendante de son ami.

— « Vous voyez bien, » s'écria-t-elle, « qu'il faut que je meure ! »

Il la souleva jusqu'à sa poitrine, l'étreignit avec une ardeur farouche, sans une parole. Puis, tout à coup, il la repoussa, se cacha d'une main le visage. Et, comme elle restait devant lui, plus frappée encore par son silence que par les durs cinglements de sa voix, elle crut voir sourdre une goutte brillante entre les doigts du jeune homme ; en même temps, il frémit et se contint, comme s'il retenait un sanglot.

Était-ce possible qu'il pleurât ?

Ce sont nos sentiments qui composent notre véritable existence, plutôt que le contour extérieur des événements. Le drame qui se passait entre ces deux êtres avait son histoire dans leurs âmes plutôt que dans les circonstances. Avec des caractères différents, ils n'eussent peut-être trouvé dans tout cela qu'une source d'émotions et d'actions de la plus parfaite banalité.

Le fait seul que les yeux de cet homme se mouillaient transformait la signification de la pénible scène. Un peu de pitié, de douloureux amour, détachait sa cuirasse d'orgueil, de rancunière jalousie. Son égoïsme intellectuel, l'intolérance de sa personnalité, laissaient donc enfin glisser jusqu'à son cœur un courant de sympathie, lui permettaient d'être un instant le frère de cette pauvre femme, qu'il avait considérée jusque-là comme une créature très distante et inférieure, guidée par les obscures impulsions du sentiment, dont sa propre raison ne reconnaissait pas l'empire.

Certes l'attendrissement ne dura pas, et le geste fut brusque dont Horace effaça, comme pour les renier, les larmes qui humectaient ses paupières. Il n'eût pas souffert qu'Hélène lui en demandât l'explication. Elle ne s'y hasarda pas. Toutefois, pour tous les deux, un apaisement suivit. Comme si toute une effervescence de leurs impulsions les moins tendres n'avait pas interrompu leur causerie d'avenir et leurs baisers, ils se remirent à parler de leur prochain mariage. Sans transition, d'un commun accord, ils laissèrent retomber dans le gouffre de l'irréparable les souvenirs qui les divisaient. Pourtant, avant qu'ils rentrassent à Clermont, Horace obtint d'Hélène une promesse. Il mit à la solliciter des délicatesses de langage que la cruauté voulue de sa franchise ne comportait pas d'habitude. Il sut parler du passé en termes qui ne la révoltaient pas. Elle écouta, réfléchit à peine, et, d'un mot, engagea l'avenir. Si jamais le père de René voulait reconnaître son enfant, elle jura de n'y pas consentir, de nier cette paternité, même sous serment. Sans peser la valeur morale d'une telle résolution, elle la prit avec une espèce d'enthousiasme. N'était-elle pas trop heureuse de reconnaître par une telle obéissance la générosité que montrait Horace en l'épousant ? trop heureuse aussi de bannir de leur existence l'homme qu'elle détestait maintenant jusqu'à la mort ?

Il était une façon plus sûre d'anéantir le passé dans la mesure des puissances humaines. Horace n'avait qu'à faire de René son fils. Il pouvait lui donner son nom en même temps qu'à la mère. Mais, à cela, il ne consentirait jamais. Sans comprendre l'intransigeance de ce caractère hautain, par son intuition de femme seulement, Hélène sentait bien que c'était là le plus irréalisable des rêves qu'elle avait jadis conçus.

orace et Hélène convinrent de se marier pendant les vacances scolaires. Ils devaient ensuite quitter Clermont. Mais ce n'était pas pour aller vivre à Paris. M. Fortier, désigné pour un poste très enviable dans un des premiers lycées de la capitale, déclina cette faveur et se montra prêt à accepter une chaire plus modeste à Lyon.

Il signifia, sans l'expliquer, cette décision à M Marinval. Elle comprit. Horace ne voulait pas que lui-même ni elle fussent exposés à rencontrer l'homme qui jetait comme une ombre sur leurs deux cœurs. Elle souffrit de lui imposer ce sacrifice. Mais il eut l'air de n'y attacher aucune importance. Lui, qui la punissait presque sans cesse de le soumettre à des contraintes morales, eut toutes les délicatesses pour détourner son attention de ce déboire matériel. Elle fut heureuse de lui en savoir gré. Car ce qui lui était surtout pénible, c'était de ne pouvoir aimer son fiancé dans le prosternement d'une adoration et d'une gratitude sans révoltes.

La doctoresse et son mari furent mis dans le secret de l'union projetée. Mais une retenue, qui venait du sentiment de leur situation spéciale, empêcha M. Fortier et M Marinval d'annoncer à d'autres leurs fiançailles.

Quant à René, il devait être le dernier à les apprendre. Une gêne retenait la confidence d'Hélène en face de ce grand garçonnet dont la douzième année en paraissait près de quatorze. Quel étonnement, quelles réflexions, quelles questions peut-être ne lui suggérerait pas le mariage de sa mère ? Lui parlerait-il de ce père entrevu dans un soir d'émotion et de mystère, et qu'il n'avait pas

oublié ? Que répondrait-elle ? Oserait-elle démentir son imprudente révélation ?

En promettant à Horace de ne jamais consentir à la reconnaissance de René par Édouard Vallery, la pauvre femme avait momentanément perdu la notion que l'enfant savait. L'idée lui en était revenue presque aussitôt, en coup de foudre. Mais elle n'avait plus eu le courage de détruire son bonheur, de rétracter son serment, d'avouer l'obstacle.

« Quand René verra un père dans le maître qu'il chérit, il finira bien par oublier l'autre, » se dit-elle. « Et d'ailleurs où est la vraisemblance que jamais Édouard revendique une paternité dont il a tant d'intérêt à se débarrasser ? »

Elle se rappelait la scène du parc Monceau, telle que son fils la lui avait racontée. Elle se représentait le menu visage, blême de colère, de cette Clotilde Vallery, dont elle connaissait de vue la silhouette de poupée. Et elle bénissait la haine de cette femme, qui creusait un tel abîme entre le père et l'enfant.

Un soir, après dîner, M. Fortier vint la voir. Bien qu'il fît encore grand jour, c'était un moment que, d'habitude, il ne choisissait pas.

Hélène, assise à lire dans son petit jardin en façade, auprès de René qui faisait ses devoirs sur une table rustique, eut un mouvement étonné. Puis, tout de suite, à découvrir certaine sombre expression dans les yeux d'Horace, elle trembla intérieurement.

Le professeur se mit à parler de choses et d'autres, s'occupa de René, lui fit remarquer ses fautes. Et même, le petit garçon étant parti pour arroser une bordure de fleurs, la conversation demeu-

ra dans des sujets indifférents. Mais Hélène sentait qu'un choc allait venir. En elle-même tout son être craintif se repliait avec anxiété.

Tout à coup le regard d'Horace prit cet atroce reflet d'ironie auquel la pauvre femme eût préféré toutes les flammes de la fureur. À brûle-pourpoint le jeune homme demanda :

— « Étiez-vous avertie depuis longtemps que M. Vallery devait venir à Clermont ? »

Elle balbutia, terrifiée :

— « M. Vallery ?… à Clermont ?…

— Vous ne le saviez pas ?…

— Comment pouvez-vous croire ?… »

Elle se sentait rougir et pâlir, se figurait qu'elle avait l'air d'une coupable, ne savait comment se défendre, perdait la tête.

— « Oui, » disait Horace avec sa voix froidement rageuse. « Il est descendu à l'hôtel de l'Europe. Je l'ai appris par hasard. Car le futur grand homme voyage incognito. Vous allez sans doute recevoir sa visite.

— Sait-il seulement que j'habite cette ville ?… » murmura Hélène.

— « On sait toujours ces choses-là.

— Mais il ne peut venir pour moi… ni pour… l'enfant. Il nous a éloignés exprès. Car il doit sa position à sa femme… Elle ne lui pardonnerait pas…

— Sa femme ?... Mais vous ne lisez donc pas les journaux, ma chère amie ? Vous ignorez ce scandale ?... Sa femme !... Elle s'est sauvée avec un amant. Elle a voulu le forcer à réclamer le divorce.

— Qu'importe ! » s'écria Hélène, qui voulut dissimuler l'épouvante où la jeta cette nouvelle. « Je n'ai rien à faire avec cet homme ! Qu'il se présente, si bon lui semble, je ne le recevrai pas !

— Êtes-vous tout à fait libre vis-à-vis de lui ? demanda Horace d'un ton plus soucieux cette fois qu'agressif.

— « Absolument.

— Il ne vous tient par aucun papier, aucune lettre, aucun acte ?

— Aucun.

— Vous n'avez jamais rien accepté de lui pour l'enfant ? »

Elle devint très pâle, et un tremblement la secoua. Jamais elle n'avait parlé des cinquante mille francs à M. Fortier. Non pas dans l'intention formelle de lui en faire un secret, mais parce que toute conversation relative au passé devenait vite trop pénible. Elle avait seulement averti son fiancé qu'il n'aurait pas l'enfant à sa charge, puisque René possédait un petit capital. Le professeur, que les intérêts d'argent ne préoccupaient guère, n'avait pas relevé ce détail.

Maintenant Horace observait son visage bouleversé.

— « Allons, » reprit-il, « je vois que vous ne m'avez pas tout dit. »

Elle n'ouvrait toujours pas la bouche. Il posa une question précise :

— « Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait pour votre fils ? »

Cette forme interrogative rendit à Hélène le courage de l'indignation :

— « Ce qu'il a fait ?… Mais rien… Rien qu'un marché honteux ! Il a voulu l'éloigner, nous écarter de son chemin à tout prix. Et, comme je ne pouvais quitter Paris sans perdre momentanément mon gagne-pain, il a exploité ma situation. Je vous répète que c'était un marché. Ah ! ce n'était peut-être pas très propre… Mais, quand j'ai entrevu l'avenir de mon fils assuré, je ne me suis pas cru le droit… Enfin… J'ai accepté ce qu'on m'offrait.

— Que vous offrait-on ?

— Cinquante mille francs.

— Diable ! c'est une somme.

— Je n'en ai pas employé un centime pour moi. Elle est placée au nom de René. Depuis que mes cours ont réussi dans cette ville, je laisse même capitaliser les intérêts. »

Horace parut réfléchir.

— « Sous quelle forme cette somme importante a-t-elle été donnée à votre fils ?

— C'était un chèque.

— Au nom de René ?

— Au porteur.

— C'est vous qui l'avez touché et signé ?

— Oui.

— Ma pauvre amie, ce papier suffirait à établir, si M. Vallery le voulait, l'acte de naissance de votre enfant. On ne donne pas cinquante mille francs sans raison à quelqu'un qui ne vous est rien, et vous-même, quelle explication proposeriez-vous pour faire admettre que vous les avez acceptés d'un étranger ?

Ah ! que tout cela est affreux !… » dit Hélène, d'une voix que faisaient chevroter les larmes contenues. « Mais mon tort aujourd'hui, quel est il ?… De souhaiter vous appartenir honnêtement… Je ne suis donc vraiment qu'une créature perdue ?… La loyauté pour moi consisterait à rouler franchement dans la boue… ou bien à cesser de vous aimer… Je ne puis ni l'un ni l'autre…

— Prenez garde, » fit Horace avec un geste impatienté, « votre fils va remarquer votre émotion.

— Oh ! » gémit-elle, « vous n'avez même pas pitié de moi ?…

— Mais si, ma chère amie… Seulement convenez que ma situation, à moi-même, est passablement délicate.

— Vous en êtes du moins le maître… Vous la changerez à votre gré… Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Voilà bien les femmes !… s'écria-t-il avec un mouvement d'épaules. « Tout doit se trancher par oui ou non, selon leur volonté immédiate. Un mot à dire… Je l'ai dit, ce mot… Dans deux mois nous nous marierons… Vous avez ma parole. Mais, vous entendez… » (sa voix devint en même temps plus basse et presque

violente), « je ne tolérerai rien entre cet homme et vous !… Si vous le recevez, Hélène… si vous entrez dans des pourparlers quelconques avec lui… » (il s'arrêta, parut faire un effort pour retenir quelque parole brutale, puis ajouta dans un calme plus menaçant :) « vous serez responsable de ce qui pourra se passer. »

Hélène murmura seulement :

— « Oh ! mon ami… »

Et, dans l'ombre envahissant le berceau de feuillage sous lequel ils étaient assis, elle lui saisit une main, la lui étreignit avec reconnaissance.

Car de telles frayeurs avaient assailli son cœur dépourvu d'assurance qu'un moment elle avait craint que tout ne fût fini entre eux.

Un silence suivit. Le soir s'assombrissait. Sur les fleurs, l'eau, s'échappant de l'arrosoir qu'inclinait René, tombait avec un bruit doux. Des odeurs fraîches et mouillées montaient dans la tiédeur du crépuscule. La pâleur calme du ciel se troublait par instants du vol criard des hirondelles : c'était un tourbillon d'ailes et de voix stridentes, qui passait comme le vent, s'enfonçait dans l'espace, puis revenait suivant un grand cercle invariable. À la fin, elles se dispersèrent.

Tout à coup, à travers les lilas qui masquaient la grille, Hélène aperçut une silhouette à la démarche indécise. Un homme parcourait, comme incertain de son but, la chaussée de l'avenue. Il aborda le trottoir opposé, puis sembla prêt à revenir sur ses pas. Sans doute, il cherchait à identifier quelque indication peu claire, ou bien il hésitait à réaliser l'intention qui l'amenait là.

Une commotion intérieure avertit M Marinval que ce passant était Édouard Vallery. Elle se leva par un mouvement instinctif de fuite, et dit à Horace :

— « L'air fraîchit. Rentrons.

— C'est inutile. Je pars.

— Pas encore… Venez… J'ai quelque chose à vous dire. »

Elle marchait si précipitamment qu'il dut la suivre. D'ailleurs, avant le temps de la réflexion, l'étroit jardinet fut traversé. Ils se trouvèrent dans le salon. La jeune femme demanda une lampe, et, sans attendre qu'on l'eût apportée, elle rabattit les persiennes, ferma la porte-fenêtre, comme si elle se barricadait.

— « Avez-vous donc froid ? » demanda M. Fortier avec sollicitude. « J'espère que vous ne vous êtes pas enrhumée ? »

La bonne revint avec la lumière. Un coup de sonnette retentit.

— « Je n'y suis pour personne ! » s'écria M Marinval.

Elle dut s'asseoir ; les jambes lui manquaient. Horace rencontra son regard, et devina qui avait sonné. Tous deux restèrent immobiles, les yeux dans les yeux, aussi pâles l'un que l'autre. Puis, d'un geste imperceptible, mais qui parut effrayant à Hélène, la main du jeune homme se crispa sur la canne qu'il avait reprise en quittant le bosquet. Il fit un pas. Elle s'élança entre lui et la porte intérieure.

— « Restez… ah ! restez !… » supplia-t-elle.

Il ricana.

— « Que craignez-vous ?… Est-ce que j'ai le droit de jeter cet homme dehors ?… »

Rien qu'à son intonation, elle crut sentir qu'elle lui devenait momentanément odieuse. Quelques secondes s'écoulèrent, que l'intolérable situation rendit démesurées. Pourquoi la domestique, après avoir éconduit le visiteur, ne revenait-elle pas ?

La porte s'ouvrit. Ce fut René qui entra. Il tenait à la main une carte.

Dans l'acuité de sensation qui les rendait plus accessibles aux moindres significations des choses, Horace et Hélène remarquèrent la physionomie étrange de l'enfant. Il avait un air grave et ému, très au-dessus de son âge, et comme une espèce d'autorité dans le regard, dont sa mère se troubla. Il marcha droit vers elle, et, lui tendant la carte avec une puérile solennité :

— « Regarde… » dit-il. « Est-ce vrai que tu ne veux pas le recevoir ? »

Elle lut le nom qu'elle pressentait, et s'attarda, les yeux sur les syllabes détestées, car elle n'osait répondre à son fils.

Le petit garçon reprit :

— « Je lui ai dit d'attendre, et j'ai pris sa carte pour te l'apporter moi-même… Car ce n'est pas possible, dis, que tu refuses de lui parler ?

— Mon enfant, » murmura-t-elle, « tu ne peux pas comprendre… Je t'expliquerai… plus tard… Non, je ne dois pas recevoir ce monsieur… »

Horace Fortier regardait la mère et le fils. Que signifiait l'insistance de René ? Une sueur d'anxiété perlait aux tempes de cet homme fort.

Le dernier mot d'Hélène vint heurter on ne sait quel ressort d'orgueil ou d'instinctive tendresse blessée dans l'âme enfantine :

— « Ce monsieur… » répéta-t-il d'un ton de reproche. « Oh ! maman !… Mais puisque c'est mon père… »

Alors il se passa quelque chose de rapide et de tragique, dans une grande simplicité de gestes et de paroles. Ce fut presque insignifiant en apparence, mais il est de sanglantes scènes qui comportent moins d'angoisse.

Horace posa une main sur la tête du petit garçon, et dit :

— « Tu as raison, mon enfant. »

Puis, se tournant vers Hélène :

— « Adieu, je vous laisse en famille. »

Il sortit. Et elle, qui le voyait s'en aller pour toujours, sur cette parole d'une cruauté atroce, murmura, si doucement que René n'eut pas l'impression de sa torture :

— « Mon fils, tu viens de tuer ta mère. »

Mais presque tout de suite, dans le cadre de la porte laissée ouverte par Horace, M. Vallery parut, sous l'escorte de la bonne, rendue complaisante par une pièce d'or.

Il salua cérémonieusement, puis, lorsque la domestique eut refermé le battant sur elle, il eut ce mot qui, par sa coïncidence avec l'autre, souleva toutes les révoltes d'Hélène :

— « Je vous demande pardon… Je vous ai dérangée… Vous étiez en famille. »

Car la rencontre d'un homme, sur le seuil, venait d'agiter en l'amant d'autrefois des jalousies, des regrets, un vague désappointement, qui poussaient à ses lèvres une phrase d'ironie, d'insinuation méchante.

Hélène se dressa. Dans sa figure toute blanche, ses yeux brillaient, fixes et comme hallucinés, sinistres. Pourtant il lui semblait qu'en elle-même une énergie surhumaine se fût développée. Un grand calme la pénétrait. Elle se sentait comme élevée tout à coup dans une région supérieure et éternelle, d'où elle contemplait, en un recul singulier, toutes les choses d'ici-bas. Son exaltation lui ôtait la souffrance. Elle dit à Édouard :

— « Monsieur, vous commettez une infamie. Je ne vous connais pas… Sortez de cette maison ! »

Il devint blême et balbutia :

— « Qu'ai-je fait ? Vous étiez libre… Je le savais… Je suis venu vous demander… »

Elle répéta, sans violence, mais avec la plus implacable intonation :

— « Sortez ! »

René se jeta contre elle en sanglotant :

— « Maman… Je t'en prie, maman ! écoute-le… Il vient peut-être nous chercher pour aller voir ma petite sœur… »

Édouard eut un sursaut de surprise. Il considéra cet enfant — le sien — plaidant pour lui au nom de l'autre, de la fillette adorée, qui détenait toute la paternité de son cœur. Toutefois nul attendrissement ne le remua. Ce n'était pas pour René qu'il était venu, mais pour Hélène. Cette belle jeune femme indignée était la seule créature qui le préoccupât en ce moment. Dans le désarroi moral où sombrait sa volonté hardie d'aventurier moderne, après la fuite de sa femme, et devant l'imminence d'un divorce qui détruirait sa situation financière, un désir obsédant, presque maladif, l'avait saisi de goûter encore, fût-ce avec le mélange amer des récriminations, la seule tendresse vraie qu'il eût connue. Son égoïsme endolori le ramenait là, vers ce cœur qui devait l'aimer encore secrètement, vers ces lèvres qui sans doute seraient trop heureuses de le consoler, vers ces yeux qui lui verseraient la douceur d'autrefois. Les reproches qu'elle essaierait de lui adresser ne se prolongeraient guère lorsqu'elle le verrait souffrir. Il conviendrait de ses torts. Que lui en coûtait-il ? Et quand il aurait dit : « Ah ! Hélène, vous êtes la seule femme que j'aie vraiment aimée. L'ambition m'a détourné de vous. J'en suis cruellement puni… » n'était-il pas sûr de voir ruisseler les larmes de pitié crédule, seul baume souhaitable, au moins à la première heure, pour ses irritantes blessures ?

D'ailleurs il n'apportait l'offre d'aucune réparation sérieuse. La joie de l'étreindre et de le consoler ne suffirait-elle pas à celle qui l'avait trop aimé jadis pour ne pas l'aimer encore, et dont il avait trop bien dévasté la vie pour que rien y pût fleurir qui étouffât les ardentes racines du passé ?

Le mariage — qu'il lui avait rendu à peu près impossible — ne s'était pas présenté pour elle, il le savait. Et, quoiqu'il l'eût sé-

duite, il l'estimait trop honnête pour prendre un second amant. La solitude où elle devait vivre, plus navrante qu'un veuvage, avait, sans nul doute, entretenu dans une ardeur latente sa passion pour l'infidèle. Il n'aurait qu'à se montrer…

Toutefois la rencontre, dans le jardin, d'un homme jeune, d'une beauté et d'une hauteur de physionomie frappantes, et qui l'avait regardé comme on ne regarde qu'un rival, venait d'ébranler tant soit peu l'assurance d'Édouard Vallery.

Il commençait à chercher anxieusement la corde sensible qu'il pourrait faire vibrer, lorsqu'il crut la découvrir dans la suppliante intercession de son fils.

— « Tu aimerais voir ta petite sœur Huguette ?… » dit-il à René. « Ah ! mon pauvre enfant, je ne pourrais pas te conduire vers elle. On me l'a prise. Elle est chez sa grand-mère maternelle, et elle y restera jusqu'à la fin d'un long procès… »

Sa voix, qu'entrecoupait une émotion partiellement voulue, trembla d'un découragement dont la lâcheté devint sincère, lorsqu'il ajouta, s'adressant à Hélène :

— « Oui, voilà où j'en suis. Vous êtes bien vengée… Et vous, du moins, vous avez votre enfant. Ah ! ma chère amie, ne me repoussez pas ! Je suis le plus malheureux des hommes… »

M Marinval eut un rire court et strident, qui déchirait les nerfs.

— « Et c'est près de moi que vous venez chercher la consolation ? » demanda-t-elle.

Le rire reprit, se prolongea, en fusées aiguës, hachées de fêlures ; puis il devint silencieux, et semblable à un grincement de dents, entre le tremblement des lèvres, sous le mépris du regard.

Maintenant le visiteur balbutiait, déconcerté par cette gaieté qui sonnait la haine et le désespoir, qui se lamentait plus affreusement que des larmes. Dans les yeux d'Hélène un reflet hagard se fixait. Devenait-elle folle ? L'apparition inattendue de l'homme jadis tant aimé avait-elle troublé sa raison ?

M. Vallery, gagné par une gêne, songeait à se retirer. Mais le désappointement de retomber à ses misérables soucis, sans la diversion dont il attendait quelque force, le fit s'apeurer comme un enfant à qui on lâche la main dans le noir. Puis le regret de trouver si différente une femme dont l'image, depuis quelques jours, flottait, douce et apitoyée, dans son désastre, lui semblait intolérable. Il murmura, dans une émotion véritable, l'émotion de son égoïsme aux abois :

— « Hélène… ma chère Hélène… je reviens à vous sincèrement… Pardonnez-moi !… Écoutez-moi !… Tout peut-il jamais être fini entre nous ?… Est-ce possible ?… »

Dans un coin de la chambre, René, effrayé par l'expression inattendue qu'il découvrait sur le visage de sa mère, s'était assis et sanglotait.

Hélène, maintenant, croisait ses bras sur sa poitrine. L'éclat pénible de ses yeux s'était éteint. Mais la pâleur de son front, de ses joues, de ses lèvres, était effrayante. Sa voix s'éleva, toute changée, d'un timbre assourdi, comme venue de très loin. La jeune femme se parlait à elle-même :

— « Dire qu'il y a eu un temps où de telles paroles, même lâches et fausses comme elles le sont, m'eussent rendue follement heureuse ! Je les ai souhaitées désespérément… En rêve, je croyais les entendre… Que j'ai souffert !… Qui m'aurait dit qu'un jour je les écouterais avec horreur, comme le condamné à mort sa sentence ?… Est-ce donc juste qu'elles me tuent ?… Mais qu'est-ce que j'ai fait pour subir de pareilles choses ?… Quel mal ?… J'ai donné à cet homme que voici un peu de bonheur… Il ne m'a rendu qu'abandon, larmes, indescriptibles angoisses… Puis, à cause de cela, un autre s'est fait mon justicier, m'a soumise à de nouvelles tortures… celles-là au-dessus de mes forces. J'ai été loyale cependant… Pourquoi donc avaient-ils tous les droits, et moi seulement des devoirs ?… des devoirs si compliqués que, malgré tout l'effort de ma volonté, je n'ai pas pu les remplir. Ce sont donc là les hommes ?… Ce sont là les lois qu'ils ont établies ?… Pourquoi celui-ci est-il venu ce soir chez moi, forçant ma porte, ruinant une seconde fois le peu de bonheur qui formait ma part dans ce monde ?… »

Édouard Vallery, qui commençait à pressentir la vérité, et dont les soupçons, tout de suite, allèrent au delà, s'écria, d'une voix où tremblaient le désappointement, la rage, un brutal désir de meurtrir moralement :

— « Pourquoi ?… Mais parce que je vous supposais honnête… que j'avais conservé ma foi en vous… Je vous croyais sauvegardée par la présence de notre enfant… Sans cela, je vous le jure, je ne serais pas venu troubler votre tête-à-tête amoureux. Excusez-moi… Je pouvais imaginer qu'au moins vous respectiez votre propre maison, l'innocence de ce petit être… »

Les premiers mots de cette apostrophe outrageante avaient fait sursauter Hélène, l'arrachant à son plaintif monologue comme à un songe. Ils précisèrent sa souffrance, qui, l'instant d'avant, s'égarait en une griserie de tristesse, flottait en brume indécise vers toutes les perspectives lamentables de sa vie. L'indignation la saisit. Une lucidité tragique étincela dans ses yeux. L'allusion d'Édouard à leur fils la fit se tourner vers le petit garçon. Quand elle vit que celui-ci relevait la tête, attentif, comprenant peut-être l'insulte, la calomnie dont on la salissait, elle se sentit poussée par une décision foudroyante. Les mouvements qu'elle accomplit aussitôt furent si rapides qu'à peine en eut-elle conscience. Elle courut à René, lui saisit la main, l'entraîna dans la pièce voisine. Puis, sans hésiter, elle marcha vers un meuble, ouvrit un tiroir, y prit un objet, et revint dans le salon où se tenait Édouard, en fermant derrière elle la porte de communication.

M. Vallery, debout à la même place, avait encore sur les lèvres la fin de sa phrase, dont il allait sans doute aggraver les termes. Mais tout à coup il devint livide, ses yeux se dilatèrent, il fit un pas de recul.

M Marinval venait de lever le bras droit. Ce qu'elle avait été chercher dans sa chambre, c'était un revolver, — une arme qu'elle avait pris l'habitude de placer à sa portée quand elle se couchait, depuis une aventure de voleurs, lue par elle dans les journaux, et qui l'avait impressionnée.

— « Si vous ajoutez un mot, » dit-elle avec résolution, « et si vous ne sortez pas de chez moi, je tire. »

En un éclair, Édouard s'était un peu repris, honteux de sa trop évidente terreur. Il eut un geste et un regard qui tentaient la

conciliation ; puis une espèce de remuement des lèvres, mais sans oser faire sortir une parole. Au fond, s'il ne battait pas en retraite sur-le-champ, c'était par pure fausse honte, car, à voir Hélène se transformer ainsi, ses velléités d'amour et même de jalousie tombaient. Il eût voulu être loin de là ; et, soudain, passa devant ses yeux la vision de sa chambre d'hôtel, où il serait si tranquille tout à l'heure, pourvu que cette femme affolée n'appuyât pas sur la détente.

— « Je vous donne une minute, » dit Hélène. « Et, si vous faites un seul pas vers moi, je tire. »

Elle avait prévu qu'il tenterait de se jeter sur elle et de la désarmer. Mais la distance entre eux était assez grande pour qu'il ne pût agir par surprise. D'ailleurs il l'agrandit encore, marchant à reculons. Tout près de la porte, il s'enhardit, haussa les épaules avec un sourire engageant. Même il risqua quelques mots :

— « Voyons, Hélène, abaissez cette arme. Je vous jure de me retirer. Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi. »

Car il enrageait d'être réduit à avoir peur et à le montrer. Malgré la douceur de ses intonations, il sentait monter en lui une haine furieuse contre son ancienne maîtresse, à cause de l'humiliation qu'elle lui infligeait.

— « Trente-sept… trente-huit… trente-neuf… quarante… » articula lentement Hélène.

Elle avait compté tout bas les secondes de la minute accordée. Maintenant elle poursuivait tout haut.

Édouard mit la main sur le bouton de la porte.

— « Adieu, » dit-il. « Mais tant pis pour vous et pour votre enfant !…

— Quarante-quatre… quarante-cinq… » énonça Hélène.

Dans son exaspération, M. Vallery lança une phrase qu'il n'aurait jamais cru émettre jusqu'au moment où il se l'entendit prononcer :

— « Je vais divorcer, je vous l'ai dit… J'aurais pu vous épouser… reconnaître notre fils.

— Cinquante et un… cinquante-deux… » continua la jeune femme, ralentissant un peu les syllabes, mais donnant une intonation plus implacable encore à sa voix.

Avant qu'elle eût dit : « Cinquante-cinq, » Édouard avait ouvert la porte et disparu.

Elle s'élança, donna un tour de clef derrière lui, puis courut à la fenêtre, regarda par les volets entr'ouverts, afin de s'assurer qu'il quittait la maison.

Il traversa le jardin, suivi de la bonne, qui ouvrit la grille et la referma derrière lui. Cette fille avait été bien attentive à son départ ! Peut-être se tenait-elle aux écoutes. N'avait-on pas élevé la voix ? Qu'avait-elle pu saisir de la conversation ? Par un effet de circonspection habituelle, M Marinval s'inquiéta un instant de cette circonstance. Mais, presque aussitôt, elle en écarta la préoccupation avec un geste d'indifférence. Et il semblait que, du même mouvement, elle éloignait de son âme, bientôt libérée, tous les mesquins détails de la vie.

Elle rejoignit son enfant.

René pleurait encore, dans une vague épouvante.

Hélène s'assit, l'attira vers elle.

— « Mon pauvre petit !... mon pauvre cher petit !... »

Ce fut tout ce qu'elle put dire d'abord. Mais, quand elle entendit s'élever les sanglots du petit garçon, elle changea d'accent et de visage.

— « Ne pleure pas, » dit-elle. « Tiens, regarde-moi... Je souris. Il ne faut pas te faire du chagrin... Tu es un homme... Tu dois apprendre à regarder les choses en face.

— Je suis si fâché... oh !... si fâché ! » balbutia l'enfant. « C'est ma faute...

— Comment, ta faute ?...

— Oui, c'est moi qui t'ai suppliée pour qu'il entre... et il t'a fait de la peine.

— Comprends-tu maintenant qu'il ne nous aime pas ? As-tu deviné, as-tu senti que son cœur, pour toi, n'est pas un cœur paternel ?

— Oh ! oui, petite mère... Il ne m'a même pas embrassé.

— Plus tard tu connaîtras le mal qu'il nous a fait. Et tu entends, mon fils, tu entends bien : cet homme, je te défends de l'appeler jamais « mon père ».

— Je ferai ce que tu voudras, maman.

— Tu vas me le jurer, mon chéri. »

Elle lui dicta une formule de serment, et lui fit renier à jamais ce père, que son imagination d'enfant voyait hier encore dans une splendeur confuse de puissance et de gloire. Tout tremblant, il répéta des paroles qui lui semblaient terribles à faire écrouler les murailles sur sa tête. Pourtant la pitié pour sa mère, qu'il avait vue égarée de souffrance, l'emporta sur son remords et son romanesque espoir d'une réconciliation. Puis, à ce moment, elle avait une telle autorité dans son air et dans sa voix, qu'il n'eût osé lui désobéir.

Quand elle l'eut câliné, bercé contre son sein comme un bébé, enveloppé de caresses violentes et douloureuses, et que tous deux furent plus calmes, le petit garçon demanda tout bas :

— « Alors, tu ne m'en veux pas, mère, d'avoir dit ce que j'ai dit devant M. Fortier ? »

Elle eut une réponse étrange, qu'il ne comprit pas, mais dont il n'eût, pour rien au monde, réclamé l'explication :

— « Non, mon pauvre enfant. Tu as fait ton métier d'homme. Nos cœurs sont des jouets qu'il faut que vous brisiez, vous autres. Tu as commencé de bonne heure, et involontairement… voilà tout. »

1 · 8

omment peindre l'atroce fièvre morale qui dévora Hélène durant cette longue nuit ? Son angoisse, aiguë comme la pire douleur physique, lui arrachait parfois des cris, qu'elle étouffait dans son oreiller. Elle se sentait devenir folle à la pensée de perdre Horace.

L'amour qu'elle avait pour cet homme la possédait avec une force de fatalité dont jusqu'alors elle ne s'était pas rendu compte. Maintenant il n'était plus question de lutte entre sa dignité et sa passion. Si la scène d'hier avait rendu le mariage impossible, elle se donnerait à lui quand même, pourvu qu'il voulût d'elle. Mais ne s'était-il pas repris complètement en se croyant trompé ?... Son caractère fier et soupçonneux tolérerait-il encore en lui-même un amour si fécond en humiliations et en blessures ?... Qu'avait-il dû éprouver lorsqu'il avait entendu René appeler M. Vallery son père ?... Ah ! mieux eût valu dès le commencement tout lui dire, et lui raconter la soirée du boulevard de Courcelles !... À quelles suppositions, à présent, ne laissait-il pas se déchirer jusqu'au dernier lambeau la confiance et la tendresse qu'elle avait eu tant de peine à lui inspirer ?

Quand le jour se leva — le jour matinal d'été — la résolution d'Hélène était prise. Dès qu'elle oserait sortir sans trop attirer l'attention, elle irait chez Horace. Elle irait... oui... tout droit, dans ce logis de garçon où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle irait, malgré l'énormité de cette démarche dans une ville de province, où les yeux et les langues n'ignoreraient pas sa visite. Mais quoi... Pouvait-elle faire autrement ? Une puissance supérieure à sa volonté, à sa pudeur, la poussait là. Il fallait qu'elle vît le jeune homme, qu'elle lui adressât les phrases dont son cœur débordait, que ses lèvres, déjà, prononçaient presque tout haut. Elle aurait couru vers lui devant tout Clermont rassemblé, sans souci des conséquences. Car elle en était à ce moment où l'impulsion d'un sentiment chez un être se substitue à tous les mobiles d'action et l'entraîne, comme la force aveugle de la gravitation entraîne les corps inertes.

Ce qu'elle dirait à Horace ?... Oh ! elle le savait bien. Et cela sortait si violemment de son âme sincère, qu'elle se sentait sûre de le convaincre. Elle commencerait par lui rendre la parole qu'il lui avait donnée. Puis lorsque cet héroïque renoncement au mariage aurait garanti la véracité de ses explications, le désintéressement de son amour, elle lui raconterait ses deux dernières entrevues avec M. Vallery : celle de Paris, où René avait appris le secret de sa naissance, et celle d'hier soir. Horace la croirait. C'était impossible autrement. Il lui ouvrirait les bras. Et alors... Ah ! qu'il la prenne donc... qu'il la prenne corps et âme... Y avait-il rien autre dans l'univers que son étreinte ?... Sa femme ou sa maîtresse, qu'importe ! N'était elle pas déjà sa chose ?...

Il était à peine sept heures quand Hélène se disposa à partir. Les élèves arrivaient à neuf heures. Elle aurait le temps d'être de retour. Et, déjà tant soit peu guérie par la détermination et l'action, elle songea presque en se réjouissant à cette ouverture de sa classe, qu'elle ferait dans l'apaisement, dans la délivrance de son intolérable anxiété.

Dehors, sous un soleil encore indécis, le jardinet arrondissait sa pelouse poudrée de rosée entre des touffes de géraniums écarlates. Sous le berceau, le banc désert où ils avaient causé la veille semblait se souvenir, dans le recueillement d'une ombre bleue et fraîche. Parmi le gravier, des moineaux s'ébattaient et piaillaient, là où, quelques heures auparavant, s'étaient rencontrés les pas des deux hommes...

Hélène parcourut légèrement l'étroite allée circulaire. Elle approcha de la grille, mit la main sur le bouton intérieur. Mais, comme elle allait sortir, un carré blanc, sous le verre de la boîte aux lettres, accrocha son regard.

Elle sentit comme un choc violent au milieu de la poitrine. Ce papier, dans son inertie de chose fatale, avait un aspect menaçant. Ce n'était pas une lettre venue par la poste : le facteur n'avait pas encore passé. Et hier il n'y avait rien à la dernière distribution. On l'avait donc apportée durant la nuit…

M Marinval ouvrit la boîte, prit l'enveloppe, et reconnut l'écriture d'Horace.

Un tremblement la saisit. Elle eut envie de se jeter à genoux, de crier « grâce ! » au Destin. Tout son pauvre être se convulsait, pressentant l'approche d'une affreuse douleur.

« Mais quoi ! » se dit-elle, « je suis folle. Que peut-il me dire de si terrible ?… Qu'il renonce au mariage ?… Eh bien, puisque je voulais lui rendre sa parole… »

Elle se réfugia sous le bosquet, s'assit sur le banc. Et, malgré les raisons invoquées pour se rassurer elle n'osait rompre l'enveloppe.

Il fallut bien l'ouvrir pourtant. Elle vit quelques lignes très courtes, penchées de gauche à droite, — suivant cette inclinaison qui fait discerner aux graphologues un caractère mélancolique, ombrageux. Elle les eut vite parcourues, ces lignes tombantes. Horace disait :

« Vous devez vous applaudir d'avoir si bien ménagé deux situations. Vous étiez sûre ainsi d'en garder au moins une. Un cœur moins habile que le vôtre les eût peut-être perdues toutes les deux. Je suis heureux pour vous qu'il n'en ait rien été — et plus heureux encore si mon attitude auprès de vous, en excitant à propos certains regrets, a déterminé le retour de celui à qui vous

attachent les liens les plus forts qui puissent enchaîner un cœur de femme.

« Maintenant que je ne puis plus vous servir, vous trouverez bon que je m'éloigne pour m'occuper de ma propre carrière. Je pars pour Paris, ce matin, à six heures. Peut-être obtiendrai-je encore la chaire de professeur que j'ai eu l'imprudence de refuser.

« Je n'ai pas besoin de vous souhaiter le bonheur. Vous le trouverez sans peine dans cette vie de famille pour laquelle vous êtes si bien faite.

« Horace Fortier. »

Immobile sur le banc, pâle de la pâleur de l'agonie, Hélène lisait et relisait cette lettre. Un étonnement lui venait de ne pas tomber morte, de ne pas même s'évanouir. Comment se faisait-il qu'un coup sur la tempe ou sur la nuque tuât un homme, et qu'un pareil arrachement de tout l'être sensible n'arrêtât pas pour toujours les battements d'un cœur de femme ?

Si elle n'eût pas été une créature sans complication, incapable de décomposer un sentiment et d'en reconstituer les éléments primitifs, peut-être eût-elle songé que les injures d'un homme épris sont parfois la combinaison de plusieurs équivalents de passion furieuse mais sincère, et de souffrance trop fière pour s'avouer. Elle eût compris qu'Horace, torturé par son propre orgueil, s'était écrasé le cœur pour en tirer les gouttes de sang avec lesquelles il avait écrit ces phrases d'une simplicité atroce. Ah ! ces phrases, d'une si discrète mesure que M Marinval aurait pu laisser traîner la lettre sans crainte d'être compromise… Il n'y avait au monde que l'homme d'ironie et de volonté adoré par elle

qui sût infliger, sous la banale politesse d'une formule presque insignifiante, la flagellation d'un si mortel dédain. Ce dédain, elle le subit tout entier, le prit au pied de la lettre, n'envisagea pas l'absurdité de cette hypothèse que lui, le psychologue, l'observateur, devant qui elle avait laissé transparaître son âme, pût — autrement que dans une démence de jalousie et de colère — l'accuser de duplicité.

D'ailleurs, eût-elle possédé, en quelque mesure, la faculté d'analyse, que cette faculté même aurait été paralysée par l'affolement où la jetait la forme apparente de l'injuste imputation, par le délire de souffrance venu de la chose écrite, quelle qu'en fût l'inspiration véritable. Horace avait pu formuler cela !...

Puis il y avait le fait trop significatif de son départ. Tout était fini... C'est pour toujours qu'il s'était éloigné. Machinalement elle regarda sa montre... Sept heures et demie... Et il avait pris le train de six heures !... Elle se le représenta, dans l'angle d'un compartiment, l'air résolu, la face froide, ayant déjà rejeté de son cœur et de sa pensée la femme qu'il croyait faible et fausse, se réjouissant peut-être de n'avoir plus — suivant une de ses dures expressions de naguère — « à réparer les torts de son prédécesseur ».

Si elle l'avait pu voir !... — Qu'y avait-il entre eux ?... Une demi-lieue à peine et quelques vaines murailles... Car Horace n'avait pas quitté Clermont, mais se dévorait de chagrin dans sa chambre. — Si elle l'avait pu voir ! Si elle avait eu l'intuition qu'il était encore là, que, malgré la résolution prise au moment où il lui écrivait, il n'avait pas eu le courage de partir, et qu'il se tenait enfermé chez lui, les yeux fixés sur un livre d'où sa pensée était

absente, l'oreille tendue à il ne savait quel bruit vaguement, ardemment espéré…

Mais aucune divination n'évoqua la réalité si proche. Entre ces deux êtres, que quelques pas auraient mis face à face, déjà le gouffre de l'éternité s'ouvrait. Toutes les paroles qu'ils devaient échanger — sans d'ailleurs se comprendre — étaient tombées de leurs lèvres.

M Marinval se leva, rentra dans la maison. Le premier objet qu'elle vit, sur une table, fut le revolver dont, la veille, elle avait menacé Édouard Vallery, et qu'ensuite elle avait oublié. Elle étendit la main vers l'arme, pour la reprendre et la remettre en place. Mais, tout à coup, une idée la frappa ; elle eut un tressaillement, un recul. Puis elle se rapprocha, les yeux dilatés par une curiosité étrange. Elle souleva doucement le revolver, l'examina avec une attention profonde ; un instant, elle sortit une cartouche du barillet, la roula entre ses doigts, la pesa dans sa paume, l'appuya fortement contre la chair de sa main, comme pour l'y enfoncer. L'ouverture ronde et noire du canon l'attira ; elle la tourna vers son visage, y plongea un regard fixe.

— « Tiens, tu es là ! » fit une voix. « Bonjour, mère chérie. On m'a dit que tu étais dehors, et j'ai déjeuné tout seul. »

C'était René qui, du jardin, venait de l'apercevoir. Hélène cacha le revolver et embrassa son fils.

— « Oh ! qu'est-ce que tu as, maman ? Est-ce que tu es encore triste ?

— Non, mon mignon. Pourquoi ?

— Pour rien ? »

Mais l'enfant restait interdit. Le cœur gonflé, devant cette figure toute blanche, dont il ne reconnaissait pas les yeux. Elle le regardait d'une façon singulière, à la fois intense et absente, comme si elle se forçait à le voir sans y parvenir.

— « Est-ce que tu es fâchée, maman ? Est-ce que tu ne m'aimeras plus ?

— Si, oh ! si, je t'aime bien. Mais toi, tu es un homme. Tu pourras te passer de moi.

— Non, petite mère. Pourquoi dis-tu cela ? »

Elle ne répondit pas, rentra dans sa chambre à coucher, ouvrit un tiroir et rangea le revolver. Puis elle vit que neuf heures approchaient. Les élèves allaient venir. Elle ôta son chapeau et passa dans la salle de cours.

Dès qu'elle aperçut les enfants, le sourire accoutumé détendit ses lèvres. Elle fit sa classe comme d'habitude. Il lui semblait agir en rêve. Parfois elle ne savait plus si la réalité tenait dans ce cadre paisible, dans ces petites voix claires, ces fusées de rire vite réprimées, ou bien dans les tragiques préoccupations qu'elle portait en elle. Un vertige lui noyait le cœur, emportait sa pensée, ne laissait plus en équilibre que sa personnalité inconsciente d'institutrice raisonnable, corrigeant un problème ou expliquant une règle de grammaire. Mais, soudain, dans cet état presque bienfaisant, une image, une pensée se précisait. Alors c'était une secousse d'une douleur inouïe et une impatience indicible de la mort.

Au repas de midi, tandis qu'elle faisait semblant de manger, en face du bel appétit enfantin de son petit garçon, elle dit à

René :

— « C'est jeudi aujourd'hui. Il n'y a plus de leçons. Si tu veux, nous ferons une promenade jusqu'à Fontanat. Nous irons voir ta nourrice.

— Oh ! oui, maman. Quel bonheur ! Est-ce que tu m'y laisseras jusqu'à demain ? »

Il se reprit et ajouta :

— « Que je suis étourdi ! Ce n'est pas possible, puisque demain, à dix heures, c'est la leçon de M. Fortier.

Hélène ferma les yeux, sous le choc dont l'ébranla ce nom.

Puis, au bout d'un instant, elle dit :

— « M. Fortier s'est absenté pour quelques jours. Il ne viendra pas demain. Aussi, justement, j'ai l'intention de te laisser chez ta nourrice, puisque cela t'amuse. »

C'était toujours une fête pour l'enfant de passer vingt-quatre heures dans la chaumière de cette paysanne. Il y retrouvait son frère de lait, un gamin en sabots, qui lui montrait à traire les chèvres et à brider l'âne. On buvait du lait, on faisait cuire des pommes de terre sous la cendre ; et, le soir, le père nourricier contait, sur le pas de la porte, en fumant sa pipe, des histoires extraordinaires.

Cette perspective eut le pouvoir d'effacer l'impression de tristesse que René sentait confusément autour de lui. Le long du chemin, des occupations importantes, comme la recherche des myrtilles ou la poursuite des papillons, l'empêchèrent de remarquer la mélancolie croissante de sa mère. Toutefois, lorsqu'elle

lui dit adieu, chez la nourrice, elle l'étreignit avec une ardeur si convulsive que, de nouveau, il s'inquiéta.

— « Tu vas t'ennuyer, jusqu'à demain, toute seule, petite mère. Laisse-moi revenir avec toi.

— Non, non, je ne m'ennuierai pas du tout. Mais toi, ne m'oublie pas, mon fils chéri, ne m'oublie jamais. »

Il la regardait, les yeux agrandis, repris de frayeur. Alors Hélène sourit, secoua la tête avec une apparente gaieté.

— « Bah ! crois-tu que je ne vais pas rentrer bien tranquille sans mon petit diable ?... Embrasse-moi encore... Là... Et maintenant tu vas me regarder descendre le sentier. J'agiterai mon mouchoir au tournant de la route. »

Elle partit. L'enfant la suivit du regard, tout soulevé de tendresse fière. Sa nourrice, son frère de lait, se tenaient à côté de lui, et l'admiration de leurs yeux dilatés escortait la jolie dame. C'était sa maman, à lui, René ! Il ne connaissait rien de plus gracieux ni de meilleur. Elle aurait été moins câline et moins jolie qu'il l'eût encore trouvée plus parfaite que toutes les autres femmes. Mais combien de fois n'avait-il pas entendu louer son charme, sa beauté ! Un regret le saisit de la voir s'éloigner à chaque pas. N'était une fausse honte de grand garçon, qui déjà jouait l'indifférence masculine, il aurait couru après elle pour l'embrasser encore. Mais, d'un pas onduleux qui balançait une fleur sur son chapeau de paille, elle allait atteindre le tournant du sentier. L'air faisait palpiter sur ses épaules un volant de dentelle ; d'une main elle soulevait sa robe de foulard bleu. Et la lourde torsade de ses cheveux par derrière fit songer à René que depuis longtemps, il avait oublié son jeu enfantin, consistant à

retirer les épingles d'écaille pour voir se dérouler les longues mèches de soie brune. « C'est moi qui la décoifferai demain soir, » pensa-t-il avec une excitation d'espièglerie. « Mais je ne lui dirai rien. Je lui ferai une farce, quand elle sera bien tranquille à sa lecture. »

Hélène atteignait la bifurcation du chemin. Elle se retourna, agita son mouchoir. Alors René, de toute la hauteur de son bras, fit voltiger le sien en l'air.

1 · 9

e soir de ce même jour, M Giraudet achevait de dîner, lorsque la domestique de M Marinval se présenta chez elle, apportant un billet.

— « Y a-t-il une réponse ? »

La messagère le supposait, car on lui avait dit d'attendre et de faire ce que madame la doctoresse voudrait bien lui indiquer.

Celle-ci ouvrit la lettre et jeta un grand cri.

M. Giraudet se précipita. Sa femme lui tendit le papier et courut vers la bonne, dans le vestibule.

— « Quand avez-vous quitté votre maîtresse ? Comment l'avez-vous laissée ?

— Je viens directement, » répondit cette fille. « Madame était comme d'habitude. Pourtant je l'ai trouvée bien pâle… Est-ce qu'elle demande les soins de madame la doctoresse ?

— Mes soins ?… Ah ! mon Dieu !… » gémit M Giraudet. « Mon enfant, je retourne avec vous… Pourvu que j'arrive à temps !… Toi, » cria*t-elle à son mari, « cours chez M. Fortier, porte lui cette lettre, et ramène-le chez cette malheureuse Hélène. »

M. Giraudet, paralysé par la stupeur, restait les yeux fixés sur le billet, qu'il semblait ne pas comprendre.

Voici ce qu'il venait de lire :

« Pardonnez-moi la tristesse que je vous cause et les pénibles devoirs que j'impose à votre amitié.

« Je ne puis plus vivre. Tout est rompu entre Horace et moi. Ce n'est pas sa faute. La situation était sans issue. Je n'ai qu'un moyen de lui prouver ma sincérité, c'est de mourir.

« Vous, si raisonnable, si forte, vous me trouverez lâche. Vous m'accuserez d'abandonner mon enfant. Mais c'était aussi à cause de René que j'avais souhaité la réhabilitation. Dans la misère de mon cœur, aurait-il fallu le voir grandir pour qu'il me jugeât plus tard et rougît de ma déchéance ?

« Puis, comment vous dire ?… Un vertige m'entraîne… Il faut que je meure…

« Quand vous lirez ceci, je serai dans le repos… Enfin !…

« Je vous confie mon fils à vous, à votre cher mari, à M. Fortier. Je sais qu'Horace l'aimera bien quand je n'y serai plus.

« Embrassez mon pauvre René pour sa malheureuse mère. Adieu et merci du fond de la mort.

« Hélène. »

Une demi-heure avant, lorsque M Marinval eut remis à la bonne cette lettre pour la porter immédiatement chez la doctoresse, elle avait regardé sortir la domestique, puis était rentrée dans sa chambre.

Tout était prêt. Ses dernières dispositions étaient prises. Elle n'avait rien réservé pour ce suprême instant. Comme elle le disait à son amie, quand celle-ci lirait son message, elle devait être morte.

Pourtant elle ne se tua pas tout de suite. Elle prit le revolver, s'assit dans un fauteuil, sa montre placée auprès d'elle. Avec une puérilité tout à fait bizarre en un moment pareil, elle se mit à suivre la marche des aiguilles, présumant au fur et à mesure le chemin accompli par sa domestique. Était-ce vraiment du sang-froid, la tranquillité avec laquelle cette belle jeune femme pleine de vie se disait à elle-même : « J'ai encore dix minutes… encore sept minutes… encore quatre minutes à vivre ?… » C'était plutôt une sombre et froide démence, l'idée fixe, plus engourdissante que le chloroforme, paralysant tout sentiment, toute réflexion, et régnant triomphante sur ce désastre de la personnalité. Moralement, Hélène déjà n'existait plus. La preuve, c'est qu'elle ne souffrait même pas. Ses yeux, qu'elle promenait sur les objets familiers, sur les meubles et les bibelots de sa chambre, sur les fleurs du jardin à travers le rideau, ne se mouillaient pas dans la sensation d'un atroce arrachement ; ils n'exprimaient qu'une immense curiosité et comme la fascination du mystère. Elle essayait de comprendre, de s'arrêter à une notion positive de l'acte effroyable, et elle ne pouvait pas… Encore un instant, et tous ces objets seraient encore les mêmes, dehors, sous le soleil, ou ici, dans le tranquille demi-jour de la chambre. Mais elle ne les ver-

rait plus. Elle serait étendue là, ensanglantée, défigurée peut être… Morte !… C'est elle qui voulait cela… Était-ce possible ?… Elle eut un frisson, un sursaut, une révolte… Mais son regard, ramené machinalement vers la montre, put constater que l'heure avait fui… La doctoresse devait avoir la lettre. On allait venir… on la trouverait vivante. La frayeur du ridicule et de la honte la souleva. Elle se redressa dans son fauteuil, saisit le revolver, s'appuya du coude au dossier pour que sa main ne tremblât pas. Alors elle approcha sa tempe du canon, sans l'y poser, et tourna un peu l'arme en arrière, pour que la balle traversât le crâne sans ravager le visage. Puis son doigt pressa la détente…

Il y eut une détonation faible, un petit coup sec de la balle, qui, après avoir traversé cette pauvre jolie tête, alla frapper contre une boiserie. Le bras d'Hélène retomba, et le revolver heurta lourdement le sol. Une convulsion secoua le corps, le renversa contre le dossier du siège, où la tête roula dans une attitude d'abandon presque naturelle. Mais, sous le choc mortel, les yeux, volontairement fermés, s'étaient rouverts, effrayants d'angoisse. Et ils dardaient dans l'espace une supplication fixe, désespérée, terrifiante… Peu à peu, pourtant, ils se résignèrent ; une buée grisâtre noya leurs prunelles, atténua la surhumaine horreur qui les emplissait. Maintenant, dans l'absolu silence de la chambre, deux bruits ténus mettaient une double palpitation presque imperceptible : le tic tac de la montre et la chute sourde et mouillée d'un filet de sang sur une place du tapis déjà détrempée et toute rouge.

Hélène était morte depuis un quart d'heure lorsqu'une voiture lancée à fond de train parcourut l'avenue de Royat et vint s'arrêter devant la maison.

La bonne en descendit, ouvrit la grille avec sa clef, puis laissa passer la doctoresse, qui se précipita.

Dès le seuil, M Giraudet se rendit compte que tout était fini. Avec la circonspection et le sang-froid qu'elle tenait de sa profession, elle vérifia, sans déranger le corps, cette impression première. Du moment que tout secours était inutile, autant laisser la triste scène intacte pour les constatations légales.

Mais, ses préoccupations médicales disparues, elle sentit son cœur se convulser d'émotion, et elle pleura.

Puis elle se préoccupa de René. La bonne, qui étouffait ses sanglots, lui apprit que l'enfant était chez sa nourrice, où, le lendemain, on devait aller le reprendre.

Sur le gravier du petit jardin, des pas rapides crièrent. C'était Horace. Il était accouru à pied, d'une démarche telle que M. Giraudet n'avait pu le suivre.

Il entra.

Sans même regarder la doctoresse, il alla droit à cette blanche figure, sur le fauteuil. Si calme, les paupières abaissées maintenant par la main de son amie, elle paraissait plongée dans un simple évanouissement. Le jeune homme s'y trompa. Tout haut, à deux reprises, il dit :

— « Hélène !... »

Mais, tout à coup, il vit tomber de la tempe inclinée une lourde goutte de sang, et ses yeux, suivant cette chute, aperçurent, parmi les claires fleurs du tapis, un cercle rougeâtre, sinistre...

En même temps, il sentit une main sur son bras. Se retournant, il se trouva face à face avec la doctoresse. La pitié qu'il lut, à travers des larmes, dans ce regard d'amie, l'éclaira.

Elle n'eut pas le courage de lui dire : « Pourquoi l'avez-vous tuée ? » Femme de réflexion et d'étude, familière aux misères humaines, elle connaissait l'horrible fatalité des malentendus, l'incompréhension réciproque des âmes ; elle savait que, lorsque nos sentiments deviennent meurtriers pour les autres, c'est le plus souvent après nous avoir dévastés nous-mêmes. De quel droit aurait-elle, par ses questions ou ses reproches, augmenté le tourment de cet homme, qui, visiblement, souffrait autant qu'on peut souffrir ?

Elle-même oublia, durant quelques minutes, le deuil de sa propre amitié, dans le saisissement que lui causa la douleur d'Horace. Pourtant il ne la témoignait pas, cette douleur, avec la dérivative expansion, qui généralement soulage. Il gardait encore l'altière domination de ses mouvements intérieurs, la maîtrise de son âme si haute et si secrète. Mais comment, sans frémir d'une sympathie presque épouvantée, aurait-on vu la nuance atroce de sa pâleur et le regard qu'il posait sur cette morte, — regard mouillé de deux larmes tellement arides qu'elles ne pouvaient couler, tellement ardentes qu'elles brûlaient et ensanglantaient ses paupières ?

Il se tint longtemps debout, les bras croisés, perdu dans sa méditation. La doctoresse et la servante, leurs pleurs séchés par l'appréhension, n'osaient faire un geste ou dire un mot, dans la crainte qu'un brusque rappel à l'existence ambiante ne déterminât chez ce tragique songeur une réaction redoutable.

Quand elle le vit fléchir un genou, s'incliner vers le sol, M Giraudet s'avança vivement, croyant qu'il ramassait le revolver pour s'en servir contre lui-même…

L'idée n'en était pas venue à ce malheureux homme, qui songeait moins à sa souffrance propre qu'à celle qu'il avait infligée, et chez qui le remords écartait le désir d'une lâche délivrance.

Il s'agenouilla près de celle qu'il avait si violemment et si mal aimée. Il prit la main qui pendait, la main froide et blanche, la petite main qui ne se tendrait plus jamais vers lui, et dont le dernier geste avait été si effroyable !… Il la baisa, cette main. Il la mit contre ses yeux, contre sa bouche, et, entre les fins doigts inertes, il exhala cette parole, que ses lèvres n'avaient pas encore dite :

— « Pardon… oh ! pardon ! »

Alors, impétueusement, ses sanglots éclatèrent. M Giraudet, malgré sa fermeté, fut saisie d'un tremblement en face de cette douleur d'homme. Elle fit signe à la domestique de sortir. Celle-ci, se glissant hors de la chambre, rejoignit dans le salon voisin M. Giraudet, qui n'osait entrer, et qui, par elle, apprit la navrante scène.

Une fois seule avec Horace, la doctoresse s'approcha de lui, posa une main sur ses épaules convulsives, lui parla :

— « Mon ami… mon pauvre ami !… »

Il ne l'entendait pas. Il pleurait. Pour la première fois depuis sa lointaine enfance, il goûtait, sur la main d'Hélène, la saveur âcre et oubliée de ses propres larmes… Ah ! ces larmes sur elle, coulant des yeux adorés, mouillant sa chair, était-il possible que la morte ne les sentît pas ?… Avec quel ravissement indicible, il y

avait une heure à peine, elle en eût reçu le baume délicieux dans son pauvre cœur plein d'angoisse !...

De nouveau Horace murmura :

— « Pardon !...

— Cher ami, » dit M Giraudet, « vous êtes en présence de la fatalité... Il n'y a pas de votre faute.

— Pas de ma faute !... »

Il se releva. Sa haute taille, qui se redressait, sembla renier l'attitude prostrée, la faiblesse de tout à l'heure. En face d'une créature vivante, son visage reprit son masque de fierté. Pourtant ses paroles furent humbles.

— « Si... Tout est de ma faute... C'est moi qui l'ai tuée !...

— Ne dites pas cela...

— Ah ! vous ne savez pas la lettre que je lui ai écrite hier...

— Une lettre !... »

La doctoresse avait tressailli. Elle devina le heurt de ces deux natures, l'une si facile à briser, l'autre d'un ressort si tendu, d'une concentration si violente. Elle savait que chaque parole, chaque action d'Horace, sous une sobre apparence, contenaient des sommes d'énergie capables de ravager une âme frêle et ouverte comme celle d'Hélène... Ce qu'il avait écrit, dans quelque crise mauvaise, devait être concis, courtois, terrible. Quelle agonie de cœur elle avait dû traverser avant de soulever le revolver, celle qui reposait là !

— « Pauvre... pauvre petite !... » murmura M Giraudet.

Elle contemplait cette figure pâle, si pitoyable, d'un abandon si résigné sous les duretés incompréhensibles du sort. Mais la compassion navrée de son regard enveloppant ce corps charmant et à jamais immobile fut plus qu'Horace n'en pouvait supporter.

Il lui saisit le bras.

— « Venez, ah ! par pitié… venez !… » gémit-il.

Dans le salon, ils trouvèrent M. Giraudet. Ce brave homme, vraiment ému, mais tout abasourdi, attendait sa femme pour savoir quel genre de sentiment il devait éprouver à l'égard de cette catastrophe. Les larmes lui venaient aux yeux en songeant qu'une si gentille créature se trouvait brusquement supprimée de tragique façon, et en imaginant le gros chagrin qu'elle avait dû avoir pour en arriver au suicide. Toutefois, dès qu'il sentait sa paupière trop humide, il l'essuyait rapidement, avec un coup d'œil vers la porte. Car si la doctoresse, jugeant peut-être avec sévérité la conduite d'Hélène, trouvait plus convenable de garder les yeux secs, lui-même ne se permettrait pas de s'attendrir.

Contre la sympathie d'un être séparé de sa pensée par de tels abîmes, Fortier se rebiffa tout de suite. Retranché dans les hauteurs farouches de son orgueil, il y retrouva quelque force. Et il eut alors le courage de régler certains détails matériels. Il fallait avant tout, malheureusement, prévenir le commissaire de police. Mais, dans la mesure où il serait possible, on étoufferait l'histoire du suicide. M Giraudet se chargeait de l'ensevelissement, de la cérémonie funèbre. Elle ne connaissait à M Marinval aucun parent qu'il fût nécessaire d'avertir.

Après une pause, avec des voix qui tremblaient, on se demanda :

— « Et l'enfant ?

— Je suis sa marraine, » déclara la doctoresse, « et mon mari est son parrain. Nous sommes disposés à le recueillir, à l'élever.

— Madame, » dit Horace, « réfléchissez que René ne peut rester à Clermont. Sa présence provoquerait, autour de lui, la condensation et la perpétuité d'une légende, qui, s'il s'éloigne, ne se formera même pas. On oubliera bien vite ici sa pauvre mère, pourvu que lui-même disparaisse. Vous ne voulez pas multiplier dans son cœur et dans sa vie les conséquences du malheur qui le frappe ?

— Nous trouverons peut-être un testament d'Hélène, où elle indique son désir à ce sujet.

— Elle vous l'aurait dit dans sa lettre. Non, madame… J'ai mes raisons pour croire que notre malheureuse amie n'a nulle part exprimé plus clairement qu'à vous-même, dans ce dernier mot, ce qu'elle souhaitait. N'y joint-elle pas mon nom à celui de son enfant d'une façon un peu spéciale ? Je pense accomplir son vœu le plus cher — un vœu que la contrainte des circonstances et son extrême délicatesse l'ont empêchée de formuler — en réclamant pour moi la tutelle de son fils. René a douze ans. Les soins d'une femme ne lui sont plus nécessaires. Je le mettrai comme interne dans le lycée où je vais être nommé professeur. »

M Giraudet se taisait, réfléchissant. Son mari — dont les conceptions minutieuses et routinières s'effaraient d'un enfant dans sa maison — trouva, dans sa crainte même, le courage d'émettre le premier son avis.

— « Mon Dieu, prononça-t-il, « nous ne pourrions faire mieux nous-mêmes que de le placer comme pensionnaire, et sous votre direction. Le fait que vous soyez son tuteur ne diminuera en rien notre sollicitude, ni les affectueux services que nous rendrons à ce pauvre petit. N'est-ce pas, ma chère amie ? » ajouta-t-il en se tournant timidement vers sa femme.

Horace craignait une résistance de la part de la doctoresse. Il posa sur elle un regard où sa volonté tâchait de se faire suggestive, mais où flottait une nuance d'inquiétude.

— « Monsieur Fortier a parfaitement raison, » dit-elle simplement. « Je l'approuve de tout mon cœur. »

Elle ne motiva pas cette approbation. Mais Horace en comprit le sens, et, lui saisissant la main, il lui dit, avec une vibration profonde de tout son être :

— « Merci ! »

Car, si la jeune femme, très prompte habituellement à revendiquer un devoir, tout attendrie sur son amie et sur le triste orphelin, consentait si vite à lui laisser René, c'est qu'elle voulait émousser l'aiguillon de remords mêlé à la douleur d'Horace, satisfaire l'ardeur de réparation qui le dévorait. La préoccupation qu'elle lui concédait, n'était-ce pas la seule qui pût adoucir cette mâle et muette souffrance ? Elle ne se fût pas reconnu le droit de la lui disputer.

La nuit suivante, durant la veillée qu'ils partagèrent tous deux auprès de la morte, auprès de la forme suave et rigide, étendue maintenant sur le lit, M Giraudet s'applaudit davantage de ce qui, pour elle, avait été un véritable sacrifice. Elle pressentit que René

ne pouvait avoir un meilleur éducateur qu'Horace, ni Horace une plus utile fructification de son épreuve que dans le développement de ce jeune esprit.

— « Ah ! » lui disait à voix basse M. Fortier, « je le dégagerai mieux que je ne me suis dégagé moi-même de toutes ces lâchetés sociales. Au fond, — je le vois bien maintenant, — moi, le révolté, le réformateur, le juge élevé au-dessus des peuples et des lois, sur le tribunal de ma conscience orgueilleuse, je n'ai fait que suivre honteusement ce qui, dans les préjugés humains, servait mes propres passions. J'ai rencontré une créature d'élite… Je l'ai jugée telle… Je la connaissais bien… Je l'admirais du fond de l'âme… Et, parce qu'elle ne m'avait pas rencontré le premier sur sa route, mon abominable jalousie, aidée de ma vanité non moins abominable, est allée prendre, pour consommer son martyre, des armes — que je méprisais !… — parmi les instruments de torture à l'usage des forts contre les faibles. Oui, moi… moi, Horace Fortier… je me suis mis — pour broyer cette femme, que j'adorais… — dans le camp brutal des êtres qui me sont le plus odieux : des « justes » au point de vue social ; de ceux qui ont pour eux le droit, la loi et l'opinion, c'est-à-dire les appétits, les peurs et les bassesses des hommes réunis en troupeau. Hélène ne valait-elle pas mieux que moi, de par sa faute même ? Elle avait mis au monde un homme, et elle l'élevait noblement. Moi, qu'ai-je produit ? Des spéculations stériles. Elle a enfanté dans la douleur, dans l'humiliation. Moi, dans l'ivresse de l'orgueil… Mais elle avait toute la faiblesse de la femme, et moi toute l'arrogance écœurante du mâle. Mes pareils n'ont-ils pas rédigé les codes dont je profite ? N'ont-ils pas fait de la paternité un exploit galant, sans responsabilité, sans conséquence, tandis qu'ils faisaient un bagne de la maternité ?… Et c'est cela que j'ai suivi…

C’est cela qui m’inspirait, au fond !… C’est avec cela que j’ai brisé le cœur et armé le revolver de cette pauvre enfant !…

— Mon ami, » disait la doctoresse, « rappelez vous vos réflexions actuelles si jamais vous exercez une influence dans l’avenir.

— Je ne les oublierai pas, » reprit Horace. « Et surtout je tâcherai que René s’y élève sans passer par ma criminelle expérience. Il sera plus digne que moi de devenir un novateur. J’empêcherai qu’il fasse jamais à une femme le mal que j’ai fait à sa mère. »

Àpartir de cet instant, la pensée de son fils adoptif devint prédominante dans l’esprit d’Horace. Le lendemain matin, ce fut lui qui voulut aller chercher le petit garçon chez la nourrice, à Fontanat.

Même pour cette mission, où le cœur le plus délicatement tendre ne pouvait prendre que des précautions de bourreau, M Giraudet eut plus de confiance en M. Fortier qu’en elle-même.

Si elle l’avait entendu, pendant le retour en voiture, envelopper de force morale en même temps que d’infinie sympathie le petit être impressionnable qu’il préparait au pire des malheurs, elle n’eût pas regretté sa décision.

Pourtant, elle-même crut défaillir de pitié, quand elle vit, devant la grille du jardin, descendre de fiacre cette petite silhouette gauche, trébuchante, secouée de sanglots, que les fermes bras d’Horace soutenaient, emportaient presque. Elle vint au-devant de René, tâcha d’écarter le mouchoir où se cachait le charmant visage défiguré, gonflé par les larmes.

— « Mon pauvre petit !… Mon mignon !… C'est moi… Écoute… Nous t'aimerons tous… »

Il la repoussa presque avec colère.

— « Maman !… maman !… Je veux la voir !…

— Il ne sait donc pas ?… » murmura la doctoresse, interrogeant Horace du regard.

Celui-ci serrait les dents et les lèvres, comme à bout d'énergie contre sa propre émotion.

— « Si… si… » fit-il d'une voix sifflante. « Pardon… Laissez-nous entrer… Je lui ai promis qu'il la verrait. »

Le jeune homme et l'enfant pénétrèrent dans la chambre, seuls.

Hélène, apaisée, presque sereine, était là, sur le lit. Ses beaux cheveux, ramenés sur ses tempes, voilaient la double blessure. Son fils ne verrait pas les affreux petits trous sanglants. Il ignorerait — pour le moment du moins — qu'elle l'avait quitté volontairement, qu'elle était morte de cette terrible mort.

René la regardait, ses larmes suspendues par l'admiration, l'étonnement de la voir si belle et si calme. Il ne pouvait plus croire qu'il l'avait perdue. Il voulut l'embrasser.

Oh ! le cri qu'il jeta de sentir sous sa lèvre le froid de cette joue, le froid indescriptible, auquel on ne l'avait pas préparé !…

Que dut éprouver Horace lorsqu'il l'entendit ? Il mit un bras autour des épaules de René.

— « Mon enfant, » lui dit-il, « retiens un instant tes pleurs. Je ferai de toi un homme. Laisse-moi le promettre à ta mère. Et toi, promets-lui de vivre avec son souvenir, de suivre toujours sa tendre inspiration, qu'elle a mise en toi par tant d'exemples et de douces paroles. Elle a beaucoup souffert. L'un et l'autre, nous penserons toute notre vie à cette souffrance, nous la ferons tourner à notre élévation morale, et au soulagement de tous les cœurs que les hommes et la société meurtrissent comme a été meurtri le sien. »

La voix de cet homme fort se brisa. L'enfant, saisi par la solennité de son accent, l'écoutait, attentif. Il y eut un silence. Puis Horace, étendant le bras, dit :

— « Je vous le promets, Hélène.

— Moi aussi, moi aussi, mère ! » cria René, dans une explosion de sanglots, son petit bras étendu, la main sur la main d'Horace.

2 · 01

e nom d'Édouard Vallery, qui, tout récemment encore, remplissait les journaux du monde entier, mit à peine quinze ans à conquérir son éclat prestigieux, parmi les succès et les scandales.

Aucune célébrité ne peut s'imposer à la foule, pénétrer les couches profondes, se populariser par les couplets et les proverbes, si elle est uniquement fondée sur des œuvres de génie ou des actes d'héroïsme. La pure beauté, intellectuelle ou morale, ne frappe guère l'imagination des masses. Les peuples ne s'enthou-

siasment pas davantage pour leurs bienfaiteurs. Mais les hommes qui les exploitent et les méprisent, pourvu qu'ils réussissent personnellement, ont leurs suffrages. La fortune la plus insolente est la plus entourée de respect. Et, comme les aventures scabreuses ont plus de retentissement que les actions honnêtes, rien ne vaut un bruyant scandale pour lancer une réputation.

Ce scandale, Édouard Vallery le rencontra d'abord dans son procès en divorce. Il y joua un rôle qui, suivant deux courants contradictoires d'opinion, fut jugé honteux ou sublime.

Sa femme, cette jolie poupée blonde, qui avait un instant charmé puis effrayé le petit René, au parc Monceau, était une de ces créatures factices, détraquées, si séduisantes et dangereuses, que produit, comme des fleurs malsaines et exquises, la serre chaude de notre civilisation. Clotilde Lafond, fille du banquier patron d'Édouard, s'était compromise avec le beau commis de son père, par curiosité de sens et d'imagination, dès qu'elle avait cessé de jouer à la poupée. Blasée dès l'adolescence sur toutes les jouissances du luxe, frôlée par tous les appétits et toutes les dépravations de la bourgeoisie manieuse d'argent, cette caste d'un matérialisme tellement bas et borné, la petite fille gâtée qu'elle était, à l'esprit mince, mais aigu, au système nerveux trop vibrant, avait vite souhaité des joujoux plus excitants que ceux de son âge. Depuis qu'elle savait parler, on ne lui avait jamais fait attendre ceux qui tentaient sa fantaisie. On lui donna Édouard comme on lui aurait accordé un coupé neuf ou un bijou à la mode, avec d'autant moins de difficulté que ce garçon plein de ressources et dépourvu de scrupules s'était déjà rendu indispensable dans la maison de banque.

Mais ce mari, qui l'amusa pendant quelques mois, eut bientôt, aux yeux de Clotilde, le tort de tous les jouets désirés, puis brisés par elle jusque-là : elle l'avait obtenu trop facilement. Et, dans la plate complaisance qu'il montrait à tous ses caprices, elle le sentait trop à sa discrétion. Comment ne pas se lasser jusqu'à l'écœurement de l'intimité avec ce brasseur d'affaires, qu'en son impertinence de jolie créature de luxe, elle trouvait d'une activité mercantile répugnante ! D'ailleurs, en sa finesse de femme et son scepticisme de Parisienne, elle jugea bien vite qu'Édouard caressait en elle moins sa personne que l'instrument pour lui d'une ambition féroce, et qu'il adressait les plus voluptueux baisers moins à sa chair grêle et rétive qu'au reflet de l'or dont cette chair s'embellissait et s'animait.

Pendant quelque temps, elle se donna la distraction de le tourmenter, de faire osciller sur la tête de son mari l'épée de Damoclès, qu'y suspendait la menace du divorce. Elle se déclara jalouse du passé d'Édouard. Et la rencontre, au parc Monceau, du petit René Marinval, fut l'occasion d'une scène si effroyable que vraiment Clotilde y reprit quelque goût à la vie conjugale. Cela cessait d'être banal, au moins. Des sensations neuves, amusantes, s'y mêlaient. Tout en ordonnant à son mari d'éloigner M Marinval, elle espérait une résistance de celle-ci. Cela tournerait au drame, deviendrait tout à fait intéressant. La prompte disparition d'Hélène laissa Clotilde désappointée.

Elle était mère depuis six ans à cette époque. Mais la maternité, pénible à son petit corps étriqué, chlorotique, n'avait donné à son esprit que la diversion de chiffonner des dentelles et des rubans nouveaux. Dès que la petite Huguette avait pu se tenir debout, il avait paru drôle à sa mère d'en faire la menue silhouette

la plus fastueusement excentrique qu'on pût rêver. On habillait alors les enfants très court, car il y a de cela une vingtaine d'années. M Vallery fut la première, à Paris, qui affubla sa fillette de longues robes d'infante et d'immenses capotes à la vieille. Dans l'ombre de ces entonnoirs de velours ou de mousseline de soie surchargés de plumes, on distinguait un petit visage d'une adorable finesse, encadré, en avant des oreilles, par deux lourdes boucles blondes. Des yeux bleu foncé, plus longs que la mignonne bouche rose, s'ouvraient avec une douceur étonnée. Les petites joues de satin offraient des tons délicats de fleurs idéales. Et, sous ce minois d'ange, le corps exigu s'allongeait comiquement, dans sa gaine de peluche et de dentelle, élargie aux épaules par le bouffant des manches, et vers le bord inférieur de laquelle trébuchaient deux pieds minuscules.

Tel était l'adorable joujou vivant que représentait, à dix-huit mois, M Huguette Vallery. Sa mère l'emmenait alors au Bois, dans sa voiture, et la faisait marcher, en la tenant par la main, le long de l'avenue des Acacias. On regardait beaucoup ces deux jolies créatures. Elles passaient, admirées et précieuses, parmi les sourires. Un valet de pied les suivait, tandis qu'au bord du trottoir, le cocher maintenait ses deux fougueuses bêtes à l'allure des petons trottinants de Huguette.

Attendrie par l'ivresse de sa vanité, Clotilde se sentait un cœur maternel.

Mais la fillette grandit. Ce n'était plus le bébé maniable et muet, aux grands yeux d'émail immobiles. Une petite personnalité s'affirmait, qui voulait voir et savoir, qui posait des questions gênantes. Puis, par ses réflexions spontanées et naïves, elle dérangea les mensonges de maman. Alors celle-ci ne l'emmena plus

à la promenade. Huguette fut envoyée au parc Monceau ou au Pré Catelan avec une gouvernante allemande. Souvent la gouvernante se chargeait aussi de la petite Germaine de Percenay, jeune personne de quatre ans, la plus intime amie de Huguette, et qui, elle, n'avait ni mère élégante ni institutrice pour la conduire dans les beaux jardins à la mode.

En effet, le père de cette enfant, Maurice de Percenay, était veuf, et de fortune plus que restreinte. Par l'âpreté de ses appétits seulement il se rapprochait d'Édouard Vallery, son ancien camarade de classe. Toutefois il posa de bonne heure le pied sur un des échelons qui, dans notre société actuelle, semblent offrir le plus de sûreté pour l'ascension vers les sommets privilégiés. Dès qu'il eut vingt-cinq ans, il posa sa candidature à la députation. Les relations nécessaires, il les possédait, ayant grandi dans un milieu politique. Quant aux frais de sa campagne électorale, Vallery les lui fit avancer par le banquier Lafond, qui déjà lui accordait toute sa confiance.

Maurice de Percenay, candidat républicain d'extrême gauche, garda sa particule sur les affiches, car il en connaissait le prestige aux yeux des farouches radicaux. Il fut élu. Dès lors, son ami Édouard et lui-même formèrent une sorte d'association tacite. Le premier prévoyait le besoin d'une amitié politique pour ses entreprises futures, et le second celui d'une alliance dans le monde financier. Ils se tinrent l'un l'autre par leurs passions et leurs intérêts dominants. Ils ne se quittèrent plus. Le mariage aurait pu les séparer par les rivalités de leurs femmes. Mais le député perdit la sienne après dix mois d'union, à la naissance de Germaine. M Vallery et M de Percenay n'eurent donc pas le temps de brouiller leurs maris. Plus tard, Maurice eut l'habileté de faire la

cour à Clotilde. Les qualités extérieures qui l'avaient fait réussir auprès des électeurs : une tête romantique et échevelée ; un enthousiasme à fleur d'âme cachant le scepticisme absolu, l'égoïsme sans scrupules ; du brio, de la faconde, des accents et des gestes de tribun, c'était ce qu'il fallait, à ce moment précis, pour secouer agréablement les nerfs inquiets et détendus de M Vallery.

M. de Percenay joua sa comédie d'amoureux vers l'instant où Clotilde avait épuisé celles de sa tendresse maternelle et de sa jalousie conjugale. Cette frivole petite âme de femme s'affalait pour de bon dans l'ennui, comme un pauvre cerf-volant qu'aucun souffle ne soutient plus. L'heure du premier amant sonnait au cadran de cette inconsciente destinée. Ce fut Maurice qui se présenta. Il était là depuis longtemps, mais il attendait le signal. Quand M Vallery fut mûre pour l'adultère, quelque chose d'inexplicable avertit de Percenay et elle-même simultanément. Ces deux êtres, qui, pendant des années, s'étaient rencontrés avec calme, s'aperçurent qu'ils se désiraient avec ardeur... Ils n'essayèrent pas de résister.

Vallery sut-il que son meilleur ami et sa femme le trompaient ensemble ? Des gens bien informés le certifièrent. C'était le moment où le banquier lançait sa fameuse affaire du Tunnel sous la Manche. Il avait plus besoin que jamais de Maurice, qui, ayant acquis une réelle influence à la Chambre, devait lui obtenir l'autorisation d'une émission de valeurs à lots et la garantie de l'État. D'autre part, si un éclat survenait entre lui et Clotilde, si la jeune femme provoquait le divorce, dont elle avait toujours la menace à la bouche, qu'adviendrait-il de la maison de banque ? Ils étaient mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquêts. Le

paiement immédiat de la dot et de la moitié des bénéfices réalisés depuis dix ans détruirait la situation financière de Vallery. Malgré l'audace de sa femme, qui s'affichait — contre le gré de Maurice — et qui poursuivait son amant jusque dans les couloirs du Palais-Bourbon, Édouard Vallery garda la physionomie sereine, et autour de Clotilde, en public, la grâce souriante, les empressements d'un mari heureux.

Il ne se départit pas de cette attitude, même lorsque les aventures de sa femme se compliquèrent. Clotilde, bientôt, trompa Maurice comme elle avait trompé Édouard. L'amant assuma le rôle de mari tragique, ce rôle que Vallery s'était gardé de prendre. Il menaça de tout massacrer. Une scène de cabinet particulier, où M Vallery fut prise au piège, et où des coups de revolver partirent sans atteindre personne, fut racontée par les journaux sous des initiales transparentes. M. de Percenay rompit avec sa maîtresse. Celle-ci, découvrant aussitôt qu'elle l'adorait, tenta de s'empoisonner. Huit jours après, elle se portait admirablement et considérait Maurice comme le plus haïssable des hommes. Ce fut surtout pour le fuir qu'elle résolut d'obtenir le divorce, car, plus que jamais liés par leurs intérêts, le député et le directeur du Tunnel sous la Manche restaient inséparables.

Quand il comprit que la résolution de sa femme était, cette fois, bien prise, Édouard Vallery fut consterné. Il sentit que son aveuglement volontaire deviendrait inutile devant les extrémités où se jetterait cette malheureuse, dont le détraquement s'aggravait avec les années. Il éprouva plus de rage que de surprise lorsque, un soir, en rentrant à l'hôtel de l'avenue de Messine, il trouva une lettre de Clotilde lui annonçant son départ avec un amant.

Ce fut alors que commença le fameux procès en divorce, intenté par la femme coupable contre le mari obstiné dans son indulgence. Édouard Vallery déclara qu'il aimait toujours celle qui le trompait et le repoussait. Il supplia les juges de ne pas couronner la faute en prononçant l'irrévocable séparation. M Vallery reviendrait un jour à de meilleurs sentiments ; il voulait garder le droit de lui ouvrir les bras. Il trouva d'éloquents avocats pour soutenir cette thèse, car n'avait-il pas l'or qui paie tous les talents et achète toutes les convictions ? Telles furent les phrases émues prodiguées dans cette honteuse affaire, que le public oscilla entre l'admiration et le mépris. Vallery, déjà populaire à cause du Tunnel sous la Manche, dont les actions haussaient, et que l'on considérait en France comme une victoire sur l'Angleterre, sut faire pencher l'opinion en sa faveur par un suprême argument. Il prétendait agir dans l'intérêt de sa fille, à laquelle il voulait conserver une mère… (Quelle mère…) Et les avocats tournèrent de nouvelles périodes attendries sur le sentiment maternel, qui demeure intact même au cœur des femmes égarées, et qui, finalement, au foyer, les ramène repentantes.

La demande en divorce fut repoussée par le tribunal.

M Vallery en appela de ce jugement.

La Cour d'appel, considérant le fond immoral de l'affaire plus que sa forme spécieuse, se prononça pour le divorce.

Mais, Édouard Vallery ayant pu faire valoir un vice de procédure, la Cour de cassation annula la sentence d'appel.

On plaida de nouveau.

Il y avait déjà trois ans que cet état de choses durait, et il aurait pu se prolonger encore, si la mort de Clotilde, emportée brusquement par une bronchite infectieuse, n'était venue y mettre un terme.

Huguette avait alors une douzaine d'années. Et depuis trois ans — c'est-à-dire depuis le début du procès — Hélène Marinval reposait dans le cimetière de Clermont.

La perte de sa femme, sans être pour M. Vallery le désastre financier qu'il redoutait dans le divorce, le paralysait pourtant au point de vue des affaires. La plus grosse partie de sa fortune, en effet, devenant celle de sa fille, se trouvait soustraite à la spéculation. Or la spéculation était la vie de cet homme, en qui l'on devait voir surtout un joueur, et un joueur singulièrement heureux.

Une éclipse dans ses succès et presque dans ses facultés parut être la conséquence de son deuil, et dura autant que le large crêpe à son chapeau. Son flair de financier parut défaillir. Certaines de ses opérations tournèrent mal. Et il ne manqua pas de mauvais plaisants pour faire observer que, la volage étant morte, le veuf devait voir s'éloigner la chance, fidèle jusque-là au mari malheureux.

Mais les velléités de raillerie se glacèrent. Un frisson d'anxiété secoua le public. Des bruits inquiétants à propos du Tunnel sous la Manche se mirent à circuler. On parlait d'un fond de sable, dans lequel, au fur et à mesure, les constructions se détruisaient. Le poids des eaux effondrait les parois trop peu résistantes. Même, affirma-t-on bientôt, des hommes avaient péri, toute une équipe dont on cachait autant que possible le sinistre engloutissement. Une partie du matériel était détruite. Les ingénieurs

commençaient à perdre la tête, et parlaient d'abandonner le Tunnel pour se rallier à un autre projet, celui d'un tube métallique posé à même le lit de la Manche.

Ce fut bien vite, en France, la préoccupation dominante. Toutes les économies des classes travailleuses étaient placées en obligations à lots du Tunnel. Des milliers d'humbles cœurs se serrèrent d'inquiétude. Il y eut une interpellation à la Chambre, et le Gouvernement ordonna une enquête. Aux bureaux de la Compagnie, malgré l'importunité des reporters, les administrateurs restaient invisibles ou muets.

Maurice de Percenay était alors sous-secrétaire d'État. Ce fut lui qui reçut le rapport des ingénieurs-experts et qui le communiqua à son chef. Malgré quelques expressions dubitatives, ce rapport était favorable. Il concluait à la continuation des travaux. De Percenay lui-même, remplaçant le ministre indisposé, — peut-être volontairement, — lut à la tribune les passages les plus rassurants. Des acclamations les accueillirent. Les députés se levaient, battaient des mains. Une majorité emballée vota l'autorisation d'une émission nouvelle de valeurs à lots. Dehors, sur le quai, la foule criait : « Vive le Tunnel ! Vive Vallery !… » Le soir, au siège de la Compagnie, on illumina. Et le lendemain les actions, qui devenaient lourdes, s'enlevèrent d'une hausse incroyable.

Comment se fit-il que, très peu de temps après cette journée de triomphe, un malaise se produisit à la Bourse, lorsqu'on vit, peu à peu, ce papier, d'une valeur toujours croissante, se multiplier sur le marché ? On avait beau en acheter, il en surgissait toujours. Que se passait-il donc ? Qui vendait ?… Naturellement la cote descendit. Quelques malins jouèrent à la baisse et réus-

sirent. Mais ceux-là mêmes restaient stupéfaits de leur victoire. Car pourquoi vendait-on après la reprise des travaux, après le rapport des ingénieurs officiels ?

Mais tout à coup ce fut la débâcle, le coup de tonnerre. Une nouvelle, d'abord démentie par la presse et par l'opinion, puis bientôt acceptée comme une vérité foudroyante, consterna les souscripteurs du Tunnel. Un nouvel accident avait eu lieu. L'expertise du Gouvernement avait été trop optimiste. L'entreprise était impossible. La Compagnie suspendait les travaux.

Le public se rua aux guichets. Mais à quoi bon ? Les coffres-forts étaient vides. Les millions gisaient au fond de la Manche, sous la forme d'un matériel disloqué ; ou plutôt ils se trouvaient dans des poches anonymes et profondes, celles de ces vendeurs inconnus, de ces joueurs à la baisse, dont la sûre prévision s'opposait trop aux données admises pour ne pas paraître criminelle.

On se souvient du procès qui suivit. Comment l'oublierait-on ? Il appartient à l'histoire comme celui du Romain Verrès, comme celui de l'Anglais Warren Hastings. Les péripéties en sont encore dans toutes les mémoires, et elles écraseraient par leur portée dramatique les épisodes intimes de cette étude psychologique s'il fallait leur y donner place.

Qui ne sait que l'accusation d'escroquerie portée contre le président et les principaux administrateurs du Tunnel, doublée d'une accusation de corruption de fonctionnaires, tomba faute de preuves, et que tous les accusés furent acquittés, malgré le scandale des révélations, vraies ou fausses ?

Ce fut le Gouvernement initiateur des poursuites qui subit les conséquences morales de la catastrophe. Le ministère dut donner

sa démission. Et, malgré les misères, les ruines et les suicides qui ravagèrent la foule des petits souscripteurs, peu s'en fallut que l'obstinée confiance populaire ne fît d'Édouard Vallery un martyr. « N'a-t-il pas perdu comme nous jusqu'à son dernier sou ? » disait-on, en voyant le capitaliste d'autrefois monter en omnibus et promener ostensiblement sur les boulevards un mince pardessus d'été en plein cœur de l'hiver. Quelques journaux proposèrent même une souscription nationale en faveur du grand homme infortuné, victime de son génie, de son patriotisme et de l'ingratitude des gouvernants. Mais cette proposition ne trouva pas d'écho.

L'opinion publique se contredit avec tant de facilité lorsqu'il s'agit d'établir une légende autour de ses favoris, que six mois d'omnibus et de vêtements fanés suffirent à Édouard pour fixer sa renommée de désintéressement. Il put ensuite revenir aux équipages confortables et aux grands tailleurs, certain que des interprétations favorables accueilleraient ce revirement. Il eut même le sens de comprendre que sa misère, théâtrale et attendrissante au début, le rangerait vite parmi les vaincus et les oubliés si elle se prolongeait. Quand on le verrait surgir de nouveau, comme général en chef, dans ces batailles financières où il se complaisait, on admirerait son génie, et on s'inclinerait devant son pouvoir.

Le nom de Vallery était intact au point de vue des affaires. L'acquittement dont il avait bénéficié lui rendait l'honneur sauf. Et la Compagnie du Tunnel n'était pas déclarée en faillite, mais soumise à des inventaires, expertises et liquidations qui menaçaient de durer plus longtemps que le troupeau minable de ses souscripteurs.

Au bout de quelques années, on ne parlait plus de cette affaire. Personne n'y songeait, pas même les malheureux en qui l'espérance d'une répartition ou d'un lot problématique s'était lentement usée, et dont la vie, peu à peu, s'était comme tassée dans la médiocrité ou le dénuement, oublieuse des rêves éteints et du bien-être disparu.

Et ces quelques années-là avaient fait d'Édouard Vallery ce qu'on appelle « un prince de la finance », et de Maurice de Percenay un ministre.

2 · 02

our correspondre à la colossale fortune qu'étalait Édouard Vallery vers 1890, l'hôtel du banquier Lafond, avenue de Messine, devenait trop mesquin.

Cet hôtel, propriété de sa fille Huguette, fut mis en location. Celle-ci, plus tard, après son mariage, se proposait de l'habiter.

M. et M Vallery s'installèrent alors avenue d'Antin, à l'angle des Champs-Élysées, dans une sorte de palais bourgeois, bâtisse énorme, toute neuve, éclatante de la blancheur de ses pierres de taille, du scintillement de sa marquise vitrée, de la dorure de ses grilles et de ses lampadaires. Le financier avait inspiré son architecte, et considérait cette construction comme le triomphe du goût et le sanctuaire de sa gloire.

Peut-être s'étonnait-il qu'en passant devant, les gens n'ôtassent pas leur chapeau.

Une lourde arcade séparait la cour du trottoir. La loge du concierge, les écuries, les remises monumentales, et dont on devinait le luxe intérieur, formaient, à droite et à gauche, deux pavillons symétriques. Au delà d'un vaste rectangle sablé, la maison d'habitation dressait sa façade trop régulière, trop surchargée, couverte de frises, de colonnes, de chapiteaux en demi-relief, et encore alourdie, devant les fenêtres du premier étage, par de massifs encorbellements. En haut d'un perron de douze marches, sous une marquise en forme de coquille, la grande porte s'ouvrait sur les somptuosités obscures du vestibule, parmi lesquelles brillaient toujours, au regard émerveillé du passant, les mollets blancs et les culottes cramoisies de quelques domestiques.

La seule chose noblement fastueuse de cette demeure était le jardin, de dimensions exceptionnelles pour Paris, qui s'étendait jusqu'aux maisons de la rue Montaigne, et qui, derrière la brutalité de la pierre de taille, la lourdeur des ornements architecturaux, l'insolence des dorures, élevait la rêveuse majesté de ses arbres, déployait le velours de ses pelouses, arrondissait des bosquets anciens, où, sur des bancs un peu verdis de mousse, des songes du passé flottaient.

Pour empêcher que, des fenêtres surplombant au fond ce jardin, on pût apercevoir les personnes qui s'y promenaient, M. Vallery avait fait surélever le mur par un immense treillage contre lequel du lierre se déployait comme un rideau. En été, d'ailleurs, les feuillages formaient presque partout des obstacles impénétrables aux regards des voisins. Mais, dans l'après-midi de mars 1892, où commence la seconde partie de cette histoire, c'est à peine si, vers l'extrémité des branches noires, se gonflaient de frileux bourgeons ; le lierre amaigri du treillage se déchiquetait par

places comme une tenture en lambeaux. Si bien qu'un jeune homme, assis à une croisée, dans un appartement de la rue Montaigne, voyait distinctement deux jeunes filles se promener à pas lents et les bras enlacés dans les allées du petit parc.

La chambre où se trouvait ce jeune homme était celle d'un étudiant qui travaille dans sa famille. La masse de livres, de journaux, de papiers, qu'on remarquait sur des rayons, sur la table-bureau et jusque sur les chaises et le parquet, témoignait de l'avidité cérébrale d'une tête de vingt-quatre ans dont l'élasticité ne s'effraie d'aucune indigestion intellectuelle. En même temps, certaines coquetteries et certaines intimités de l'ameublement : des bibelots dispersés sur la cheminée et accrochés partout aux murs, — bibelots dont quelques-uns devaient remonter à l'enfance du locataire, — de jolies portières orientales fermant l'alcôve où se cachait le lit, et surtout l'absence de poussière, ôtaient à cette pièce très simple la banalité vulgaire d'un garni.

Pour observer ce qui se passait dans le jardin de l'hôtel Vallery, le jeune homme avait laissé sur la table un livre ouvert et des notes commencées. Ce livre était Le Capital, de Karl Marx. Tout à l'heure peut-être, l'esprit curieux et hardi qui sondait ces pages se passionnait pour ou contre les théories du célèbre socialiste. Mais, en ce moment, ce n'était plus le chimérique bonheur des peuples qui le préoccupait. Accoudé sur l'appui de la croisée, le jeune homme appuyait sur sa main une belle tête aux cheveux foncés, aux traits délicats et fiers ; ses yeux, d'un brun lumineux sablé d'or, s'adoucissaient jusqu'à l'attendrissement, tandis que sa bouche, d'un modelé finement sensuel sous une moustache retroussée, frémissait parfois vers les coins comme dans un sourire un peu tremblant, mouillé d'une larme intérieure.

Il distinguait parfaitement les deux jeunes filles, tandis qu'elles-mêmes, si elles avaient pensé à lever les yeux de son côté, n'auraient pu le voir que d'une façon confuse. Cela tenait au treillage et au lierre, qui le masquaient de loin, mais, de près, laissaient son regard passer par leurs interstices.

Un détour d'allée cachait les deux promeneuses ; elles reparaissaient de face, suivaient le circuit d'une pelouse, passaient, de profil, à peu de distance de l'observateur, s'éloignaient en lui tournant le dos, disparaissaient un instant, puis revenaient encore.

Chaque fois que leurs silhouettes s'effaçaient, une petite pointe d'angoisse piquait le cœur du jeune homme ; il craignait qu'elles n'eussent regagné la maison. Mais, brusquement, elles surgissaient, et un tressaillement le secouait tout entier.

Les deux jeunes filles ne se doutaient guère de l'intérêt qu'elles excitaient. C'était Huguette Vallery, la fille du financier, et Germaine de Percenay, la fille du ministre. Jolies toutes les deux. L'une très blonde et très blanche, aux yeux fleur de lin, — des yeux de pureté, d'enfance, les mêmes grands yeux transparents et étonnés qu'elle ouvrait, toute petite, sous ses immenses capotes, quand sa maman l'emmenait au Bois ; l'autre, brune, d'une maigreur élégante, plus femme quoique plus jeune, avec plus de science instinctive de la toilette et des attitudes, les prunelles sombres, volontaires et câlines, le nez correct et délicat, les lèvres fortes au milieu, s'affinant vers les coins en une ligne sinueuse, retroussée d'une façon bizarre, et lui donnant comme un petit air d'idole cruelle, air que soulignait le dessin un peu dur de la mâchoire inférieure.

Lentement, leurs deux têtes penchées l'une vers l'autre, les bras unis, elles circulaient, absorbées par une de ces causeries, la plupart du temps signifiantes, auxquelles les voix chuchotantes et les façons mystérieuses des jeunes filles donnent toujours un aspect si profondément confidentiel.

Leur couple gracieux offrait, certes, un tableau capable de captiver un spectateur moins jeune et moins ardent que celui qui les regardait, du haut de sa croisée, rue Montaigne. Ce jeune homme était si perdu dans sa contemplation qu'il n'entendit pas ouvrir la porte de sa chambre.

— « Eh bien, René, » dit une voix, « pourquoi n'es-tu pas venu ? Je t'ai attendu, tout à l'heure, au journal. »

Le jeune homme se retourna, saisi, dans un sursaut qui agita visiblement ses épaules. Et sa charmante figure se couvrit de rougeur.

Celui qui venait d'entrer s'avança vers la fenêtre ouverte, jeta un coup d'œil dans le jardin, vit les jeunes filles, et fronça les sourcils.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, aux cheveux argentés, à la barbe noire, aux yeux d'aigle. Un intellectuel et un dominateur. Un homme qui, depuis dix ans, s'était créé dans le monde, par ses écrits et sa parole, un peuple de sujets fanatiques, un empire sans frontières et sans forteresses, invincible cependant, et une armée toujours en marche vers la conquête. C'était le grand chef socialiste, celui à qui le petit nombre des satisfaits montrait le poing et qu'acclamaient les multitudes souffrantes. C'était Horace Fortier, l'auteur de L'État pour le Peuple ou le Peuple pour l'État, le directeur de L'Avenir social.

— « Mon cher enfant, » dit-il d'une voix mordante, « si les riches poupées et les amusettes te font oublier nos travaux, laisse-moi poursuivre mon œuvre tout seul. Mais alors, quitte-moi. N'ajoute pas, à mes luttes, certaines préoccupations, certaines amertumes… Tu es un homme, tu as une carrière, puisque tu es docteur en droit, et je suis prêt à te rembourser la somme que tu as consacrée aux intérêts de notre parti. »

René Marinval se leva, devenu maintenant très pâle.

— « Mon cher maître, je n'ai pas mérité que vous me parliez ainsi.

— Si !… » reprit durement Horace. « Car je ne juge pas au hasard, et il ne s'agit pas d'aujourd'hui. Regarde en toi-même. Quels rêves, quels espoirs poursuivais-tu près de cette fenêtre ? Vers quelles faiblesses allais-tu glisser ? C'est ma faute, je le sais bien, puisque c'est moi qui t'ai amené ici, qui ai choisi cet appartement. J'ai pensé que ceci » (et son bras tendu désignait le lourd et superbe hôtel, tout blanc parmi les arbres noirs) « serait un enseignement pour toi, un perpétuel scandale qui nourrirait ton âme d'indignation… Malheureux enfant ! ce qu'il a fait naître dans ton cœur, ce sont, au contraire, de lâches attendrissements, de vils désirs !…

— Maître, maître… encore une fois ne parlez pas ainsi !… »

Ce grand garçon, admirable de force physique, d'expression intelligente et fière, avait, dans sa voix suppliante, comme un frémissement de désolation enfantine. On sentait dans cette voix — touchante par le contraste avec cette jeune virilité ombrageuse — un amour et un respect extraordinaires pour l'homme qui le traitait si rudement, une douleur d'être mal compris par lui, et aussi

une certaine anxiété de sentir quelques fibres secrètes de son âme se convulser, saignantes, sous ce doigt brutal. Horace touchait donc vraiment à un point malade, à une plaie de la sensibilité chez ce disciple cher, auquel il avait voulu donner une énergie si robuste, une fierté si haute, un si large esprit de sacrifice ?... Lui-même, qui n'avait peut-être pas cru tout ce qu'il reprochait à René, se troubla de constater le silence confus où maintenant s'enfermait celui-ci.

— « Mon enfant, » lui dit-il avec plus de douceur, « parle-moi franchement. Quelle est la séduction que tu subis, qui te rend moins ferme dans ta foi socialiste, plus indulgent envers la pourriture de l'or ?... Oui, oui... » ajouta-t-il en étendant la main pour arrêter une protestation de René, « ne t'ai-je pas entendu l'autre jour, dans les bureaux du journal, accorder un rôle civilisateur aux richesses capitalisées, qui, disais-tu, se transforment en travail par leur placement en actions ou obligations de chemins de fer, de mines, de compagnies transatlantiques et autres ? Comme si tu ignorais le mécanisme des fonds d'État, transformant les citoyens qui possèdent en créanciers perpétuels et impitoyables de ceux qui ne possèdent pas ! Et comme si tu ignorais encore le jeu de la spéculation, qui inutilise, dans un va-et-vient stérile, des trésors incalculables, sans jamais les laisser descendre jusqu'aux régions industrielles qu'ils sont censés féconder !

— Pardon, » s'écria René, « vous n'aviez pas suivi la discussion, maître. Mes théories n'ont pas changé. Seulement...

— Il ne s'agit pas de tes théories, » interrompit Horace, « mais de tes sentiments. Réponds-moi, René. Qu'est-ce qui t'attire et te retient là ?... » (Encore une fois il désigna la fenêtre.) « Est-ce la

fascination de cette monstrueuse fortune ?… ou la fascination… de… cette jeune fille ?

— Cette jeune fille ?… Elle est ma sœur !… »

Horace eut le retrait de corps et la crispation de visage d'un homme physiquement blessé.

— « Je ne te parle pas de celle-là, mais… de l'autre ?

— L'autre, je ne la connais pas… Je ne lui ai jamais parlé… »

Il se reprit avec un sourire un peu amer et peut-être un peu attendri :

— « Excepté au parc Monceau, quand elle avait quatre ans et que j'en avais huit.

— C'est donc elle ?… » dit Horace presque à voix basse.

Il semblait répondre plus à sa propre pensée et à celle du jeune homme qu'aux vaines paroles prononcées par celui-ci.

Le regard profond qu'il posa sur son élève amena une nouvelle rougeur sur les joues de René.

— « Tu me diras, » reprit-il avec une grande tristesse et un calme presque solennel, « que c'était inévitable. Elle est la sœur, par l'affection, l'éducation commune, de celle qui est ta sœur par le sang. Elle vit de sa vie, elle l'embrasse et la tutoie. Tu les vois ensemble, et le bruit de leur babil et de leurs rires monte parfois jusqu'à tes oreilles. Tu as transporté sur Germaine de Percenay le trop-plein passionné de cette fraternelle affection romanesque, dont ton cœur, dès ton enfance, a débordé pour Huguette Vallery. Peu t'importe que ces jeunes filles ignorent ton existence, et

que tu sois moins pour elles qu'un de leurs chevaux ou un de leurs chiens. Elles sont tout, pour toi, n'est-ce pas ?

— Tout, mon cher maître ?... Oh ! non... Je vous appartiens trop pour me donner entièrement à quelque autre créature humaine. N'avez-vous pas formé ma pensée, dirigé mon esprit, fortifié mon caractère ? Ne m'avez-vous pas donné le bien le plus précieux : un idéal ? N'ai-je pas voué toutes mes facultés à la noble tâche que vous vous êtes proposée à vous-même : améliorer le sort des malheureux, c'est-à-dire des faibles, sans paralyser les énergies sociales que représentent les forts ? Combattre seulement les parasites et les inutiles, c'est-à-dire les intermédiaires, les spéculateurs et les fonctionnaires. Alléger la société de ses non-valeurs, et trouver un mode équitable pour répartir les richesses communes proportionnellement au travail individuel. Substituer à la morale des convenances et de l'intérêt la morale du cœur, de la pitié, de la bonté... Ne sont-ce pas là les grandes lignes de votre œuvre ? N'est-ce pas vers ce but sublime que je marche avec vous ? Et croyez-vous que je m'en laisserai détourner par... par... quelques rêveries ?... »

Le dernier mot s'échappa sourdement, comme si la franchise du jeune homme avait honte de se payer et de payer le maître avec la fausse monnaie de cette expression.

— « Ah ! » dit Horace, « tu as déjà besoin de te soutenir par tes protestations, et de recourir à des paroles pour te donner l'illusion de la volonté. Tu es bien malade, mon garçon !... C'est-à-dire : tu es bien amoureux !

— Soit !... C'est vrai !... » s'écria René avec un geste violent... « Mais qu'est-ce que cela prouve ? Oui, maître, j'aime cette jeune

fille… Ou plutôt, vous l'avez dit, j'aime une autre en elle, avec elle. Toutes deux, elles me charment et m'attirent. J'ai rêvé d'elles durant toute mon adolescence. Je les adorais petites, comme je les avais connues, et grandissantes, comme je les devinais. Ce qu'il y avait dans mon cœur à leur égard, c'était du souvenir et du pressentiment… du rêve. Quand je les ai revues, l'une si gracieuse, l'autre si belle, toute ma tendresse, toute ma passion, tout ce que la femme éveille en nous, comme sœur et comme fiancée, est allé vers elles. Oh ! les nommer de ces deux noms !… Mais songez donc, maître, que c'est la réalité, que je ne suis pas fou… que l'une au moins est la chair de ma chair, que je lui dois l'affection, la protection…

— L'affection et la protection, » ricana Horace. « Si tu te présentais chez votre commun père, elle te ferait éconduire par ses domestiques. Et lui, le financier archi-millionnaire, s'est-il seulement informé de ce que tu es devenu depuis que ta pauvre mère est morte ? D'ailleurs, oublies-tu le serment qu'elle t'a fait prêter, et que tu m'as répété, de ne jamais donner à cet homme le nom de « père » ?

— Non, » dit René. « Et ce serment, je n'y faillirai pas. Quelles raisons graves devait avoir ma mère, elle si bonne, si prompte à l'indulgence, pour me le dicter… Et ces raisons, je les devine, car je vois ce qu'est l'homme. Pourtant je n'ai pas juré autre chose à ma mère.

— Que veux-tu dire ? »

René regarda longuement son maître et ne répondit pas.

— « Parle, » insista Horace, qui paraissait se troubler à son tour.

— « Je n'ai pas juré de me faire le justicier de celui auquel, après tout, je dois la vie ; je n'ai pas juré d'embrasser contre lui votre haine inexplicable. »

Le socialiste fit un mouvement.

— « Ah ! pardonnez-moi, maître. Si vous craignez que l'amour ne me détourne, moi j'ai déjà craint que la haine ne vous entraînât. Vous, dont la propagande, si pacifique et si haute, se refuse à exploiter les basses rancunes populaires, à surexciter l'animosité, l'envie, vous semblez pourtant parfois désigner à mots couverts certains otages que vous livreriez volontiers aux bêtes, c'est-à-dire aux passions féroces que votre influence contient à grand'-peine. Et n'ai-je pas remarqué avec quel acharnement vous vous efforcez de retrouver les causes de certaines mystérieuses catastrophes financières… celle du Tunnel sous la Manche, par exemple ?

— Ces catastrophes, si souvent voulues, ne comptent-elles pas parmi les pires crimes sociaux de notre époque ? Ne font-elles pas partie des malheurs dont nous voulons rendre impossible le retour ?

— Sans doute, maître. Mais, si scandaleuse que soit une fortune comme celle d'Édouard Vallery, si dépourvu de moralité que soit cet homme, laissez-moi espérer que je n'ai pas le sang d'un bandit dans les veines. Et permettez-moi de vous adresser une respectueuse prière : N'abusez pas de votre immense pouvoir moral pour déchaîner contre lui des soupçons et des haines, qui retomberaient ensuite sur une pauvre enfant innocente. À cause d'elle, je vous implore pour lui… Et, à cause d'elle, je le défendrai… Oui, maître, même contre vous. »

Il y eut un silence entre les deux hommes.

Puis Horace eut un ricanement.

— « Voilà le commencement de la défection, » murmura-t-il. « Et je l'ai élevé pour cela !...

— Défection !... » répéta René.

Il devint tout blanc, tandis que ses yeux s'assombrissaient d'un large cerne bistré. Une fureur le souleva hors de sa chaise. Mais il retomba aussitôt, vaincu par tout un passé de respect, d'affection, d'admiration.

— « Ah ! maître, retirez ce mot ! Vous êtes le seul homme de qui je puisse l'entendre sans... » (Il leva son poing crispé.) « Mais cela ne vous donne pas le droit de me le dire. »

Le philosophe sourit légèrement, devenu soudain paternel en retrouvant l'enfant tant aimé dans ce grand garçon tout vibrant d'indignation masculine.

— « Je le retire, » dit-il. Puis, reprenant sa sévérité soucieuse : — « Mais qu'espères-tu, mon enfant ?

— Rien. J'aime, voilà tout. Que puis-je espérer ? M Germaine de Percenay est la fille d'un de nos pires adversaires. En outre, elle est riche, et je suis pauvre. Bien plus, j'ai, comme certains moines autrefois, fait vœu de pauvreté. Ce que je posséderai jamais sera consacré à la propagande de la cause. Quant à Huguette Vallery, elle ne saura jamais qu'elle a un frère. Qui le lui dirait ? Ce n'est pas moi, et je vous en donne, maître, ma parole d'honneur. »

Horace Fortier se taisait, sentant le jeune homme sincère. Mais quel souvenir monta du passé dans cette âme secrète et puissante ? Quelle blessure cachée s'entr'ouvrit ? Il avança une main, qu'il posa sur l'épaule de René.

— « Alors, » dit-il avec un éclair d'émotion, « tu souffriras beaucoup ! »

René eut un sourire confiant. Il secoua la tête.

— « Mais non !… C'est bon d'aimer, même sans espoir. Vous devez le savoir, maître… Vous qui marchez seul à travers la vie, vous que j'ai toujours connu seul, sans autre affection que mon affection d'enfant, vous avez dû jadis concevoir quelque grand amour impossible, trop beau pour se réaliser. »

La forte main qui pesait sur l'épaule du jeune homme se crispa jusqu'à lui faire mal.

— « Tais-toi, » murmura le chef socialiste. « Tu ne sais pas ce que tu dis. »

2 · 03

es bourgeons gonflèrent et s'ouvrirent. Les feuilles poussèrent. Le petit parc de l'hôtel Vallery se couronna de feuillages lourds. Entre ses labyrinthes du dix-huitième siècle et les maisons de la rue Montaigne, la verdure neuve et lustrée du lierre se déploya comme un écran.

Dans l'après-midi de mai où l'on y célébra par un garden-party les vingt-deux ans de Huguette, René Marinval n'y put aperce-

voir que les taches blanches, bleues et roses des toilettes, glissant, claires, derrière le rideau sombre, telles que des ombres chinoises à rebours.

Des bouffées de musique montaient à ses oreilles. Au-dessus du pupitre où il essayait de travailler, involontairement sa tête oscillait au rythme des valses. Le retour de certaines fusées de notes lui donnait une impression déchirante et nostalgique. René sentit qu'il ne ferait rien ce jour-là. Il prit son chapeau et sortit.

Pourtant le manuscrit qu'il laissait derrière lui tout épars, dans le désordre des feuilles volantes, était sa création passionnément aimée, l'œuvre suprême de sa jeunesse. Il y avait mis toutes les fortes convictions, toutes les démesurées espérances de son âge. Il y sentait avec ivresse palpiter son âme fougueuse.

C'était un drame, un drame socialiste, dont la censure avait interdit la représentation, mais qui allait être joué au Théâtre-Indépendant. Cela s'appelait La Force inconnue. Et cette « force inconnue », qui circulait dans toute la pièce, qui la soulevait bien haut, comme sans effort, avec une incroyable simplicité de moyens, qui, animant les principaux personnages, leur rendait le travail facile, l'amour tolérant et prêt au pardon, le bonheur presque accessible, c'était la Bonté. Mais cette Bonté tenait des propos subversifs contre l'égoïsme et la dureté du système social, tel que le conçoit et l'applique la classe dirigeante la plus fermée à toute conception généreuse qui se soit rencontrée depuis le début de la civilisation. Voilà pourquoi le veto de l'autorité s'inscrivait en marge. Comme toujours, ce veto n'avait fait que surexciter la curiosité, et assurer d'avance à la pièce au moins un succès de tapage. On parlait déjà beaucoup à Paris de La Force inconnue. Les journaux commettaient des indiscrétions, d'ailleurs rarement

authentiques. La personnalité du jeune auteur, fils adoptif du célèbre écrivain socialiste Horace Fortier, promettait des nouveautés de théories et des audaces d'idées, dont s'effrayait et s'affriandait à la fois le public. Cependant, avec son indifférence pour tout ce qui n'est pas la jouissance du moment et son ordinaire scepticisme, ce public se souciait beaucoup moins des tendances de l'œuvre et de sa portée possible que du chic impliqué dans cet événement parisien : la représentation unique, exceptionnelle, d'une pièce qui faisait peur au Gouvernement.

C'était aux dernières retouches de son drame que René procédait, lorsque le frémissement de fête montant des pelouses où dansaient Huguette et Germaine le chassa de sa table de travail.

Il descendit ses trois étages et tourna à droite, vers les Champs-Élysées.

Le flot immobilisé des équipages qui ne pouvaient stationner devant l'hôtel Vallery refluait sur le Rond-Point. C'était tout un luxe impressionnant d'attelages nerveusement campés, de laquais raidis sous les chapeaux à cocarde et les lévites à galons, de voitures serrées roue à roue perpendiculairement au trottoir, et dont luisaient les vernis, les satins, les cuivres et les nickels.

Dans l'avenue d'Antin, le jeune homme passa devant la grille large ouverte. Mais il dut fendre le groupe des badauds attroupés, et, comme il s'approchait un peu trop, des agents l'écartèrent. L'attention absorbée avec laquelle il regardait vers l'intérieur, sans même paraître sentir sur son épaule la main gantée de blanc d'un sergent de ville qui le repoussait, fit courir un ricanement dans la haie des valets de pied alignés jusqu'au perron.

René entendit une voix qui lui disait :

— « Allons, décidez-vous. Décampez ou montrez votre invitation. »

Il s'éloigna. D'un pas rapide, il marcha dans la direction du faubourg Saint-Honoré, vers les bureaux de l'Avenir social. Il était sûr, à cette heure-là, d'y retrouver Horace, et il éprouvait le besoin de le voir. Le malaise qui lui alourdissait le cœur, lui brouillait le regard, lui rendait les lèvres sèches et amères, se dissiperait certainement au contact de la puissance morale qu'était cet homme. Rien qu'à se le représenter tel qu'il allait le retrouver, assis dans l'étroit cabinet directorial, dépouillant une correspondance venue de tous les coins du monde, la pensée tendue vers les plus lointaines et les plus humbles misères ; rien qu'à pressentir le regard de père et de maître qu'il rencontrerait chargé de confiance, René sentait son âme bondir dans des régions plus sereines, loin des mesquines douleurs personnelles.

Sur le gazon soyeux ou sur le gravier fin, dans le jardin de l'hôtel Vallery, des robes glissaient, légères, aux nuances délicieuses. C'étaient, presque toutes, des robes de jeunes filles, pâles de ton, vaporeuses de tissu, que les petits pieds vifs rendaient tournoyantes et rapides. Car les brochés lourds et les failles cassantes des douairières s'étalaient plutôt à l'intérieur, sur les divans du hall ou les fauteuils de la serre.

D'ailleurs il n'y avait de mamans que ce qu'il en fallait tout juste pour chaperonner cette jeunesse féminine, entre quinze et vingt-cinq ans, à qui la fête était offerte. Huguette, comme toujours, pour son anniversaire de naissance, avait elle-même lancé ses invitations, arrêté son programme. Elle avait choisi suivant ses sympathies particulières, dans la liste immense de leurs relations, sûre de n'essuyer aucun refus parmi ceux qu'elle inviterait,

et sûre aussi de ne pas refroidir l'empressement de ceux qu'elle n'inviterait pas, — car tient-on jamais rigueur à un capitaliste comme Édouard Vallery, président des conseils d'administration de plusieurs grandes sociétés financières, ou à une héritière comme M Huguette, dont la dot s'évaluait par millions ?

Elle rayonnait, aujourd'hui, la jolie héritière, — non de l'orgueil qui eût grisé toute autre, mais du plaisir qu'elle donnait. M Vallery voulait qu'on s'amusât chez elle, et n'épargnait rien pour cela. Il ne lui suffisait pas d'avoir merveilleusement organisé sa fête, elle s'activait encore pour que chacune de ses invitées y prît sa part et s'y sentit parfaitement à l'aise.

Ce qu'elle avait imaginé pour cette année-là, c'étaient des baraques foraines, où l'on trouvait des divertissements comiques, en même temps que des surprises gracieuses. Des tourniquets et des loteries truqués faisaient gagner à chacun le bibelot qui lui convenait. De fausses somnambules annonçaient de chimériques bonnes fortunes au milieu des éclats de rire. Des tirs et des jeux d'adresse occupaient les plus remuants. D'excellentes photographies devaient reproduire les groupes sympathiques. Les rafraîchissements du premier glacier de Paris étaient servis par le classique marchand de nougat en fez rouge des fêtes de banlieue. Et, pour terminer, il y avait bal sur la grande pelouse, cotillon avec accessoires merveilleux, et farandole finale dans les allées tournantes de ce joli parc maniéré qu'avait dessiné jadis un contemporain de Watteau.

— « Eh bien, t'amuses-tu, ma chérie ? » dit tout à coup Huguette, en quittant le bras de son cavalier du moment pour courir vers Germaine.

Mde Percenay semblait chercher quelqu'un.

— « Oui, certainement, je m'amuse beaucoup, » dit-elle.

Mais sa mince figure brune aux longs yeux, aux lèvres rouges et retroussées d'idole, gardait une gravité qui démentait son assertion.

— « Est-ce que tu as perdu ton flirt ? » demanda en riant son amie, qui suivit son regard préoccupé.

— « Non, mais je voudrais savoir où est M Bjorklund.

— Là !... » s'écria Huguette en riant plus fort. « J'aurais dû le deviner. Comment !... même aujourd'hui tu ne peux pas te passer d'elle ? Tu sais que je vais être jalouse. »

Des jeunes gens, qui avaient entendu, s'approchèrent, saisissant l'occasion d'aborder ces deux jeunes filles, belles, riches, influentes et fêtées, vers qui s'aimantaient, ouvertement ou dans l'ombre, tant de désirs masculins.

— « Jalouse de quelqu'un, vous, mademoiselle Vallery ?... » dit l'un d'eux, exagérant l'étonnement d'une galanterie fade.

Ce fut Germaine qui répondit. Elle le fit avec une vivacité un peu brusque, d'un ton cassant :

— « Il y a de quoi. On peut s'avouer jaloux de M Bjorklund, car elle est supérieure à bien des gens.

— Oh ! oh ! quelle est cette merveille dont on ne peut prononcer le nom sans éternuer ? »

Germaine dévisagea, de son air sérieux et hautain, celui qui voulait faire de l'esprit aux dépens d'une de ses admirations.

Mais la rieuse Huguette partit aussitôt d'un de ses frais éclats de gaieté.

— « C'est un nom suédois, » fit-elle. « Voyons, il faut bien vous y habituer, puisque la littérature suédoise est à la mode. »

Elle se mit à répéter, avec des clignements d'yeux et des mouvements de tête espiègles :

— « Bjorklund !... Bjornson !... C'est vrai... On dirait d'un chat qui jure...

— Tais-toi donc !... » dit Germaine. « La voici. »

Une personne qui donnait l'idée d'un homme habillé en femme parut au détour de l'allée. Une taille haute, des épaules larges et anguleuses, des membres trop longs aux mouvements sans grâce, se dessinaient sous une robe très simple en mousseline claire semée de fleurettes. La coupe de cette robe, toute droite, sans lignes cintrées ni froufrous avantageux, aussi bien que la carrure de celle qui la portait, dénotait l'étrangère, la femme du Nord, au corps et à l'esprit masculinisés, ignorante en l'art de séduire. L'origine s'accentuait encore dans les plats et lourds cheveux couleur de paille et dans les yeux d'un gris d'eau boréale. Les traits du visage étaient forts avec une expression très douce. Ils s'éclairèrent d'un sourire tout à fait tendre à la vue de Huguette et de son amie.

— « Votre père vient d'arriver, » dit-elle à Germaine. « M. le ministre sort du Palais Bourbon, où le Cabinet, paraît-il, a remporté une victoire. Il m'a priée de vous envoyer à lui, parce qu'il veut voir comme vous êtes belle et si vous ne prenez pas trop chaud. Vous le trouverez dans le hall avec M. Vallery.

— J'y cours, » dit Germaine vivement.

— « Mademoiselle, » prononça l'un des jeunes gens en arrondissant le bras, « voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

— Non, merci, monsieur. M Bjorklund sera mon cavalier. »

Elle glissa la main sous le bras de la Suédoise et le serra contre elle d'un geste câlin. Toutes deux s'éloignèrent avec un air d'entente. Alors Huguette, prise peut-être d'un léger remords pour son innocente moquerie de tout à l'heure ou d'une enfantine jalousie, bondit après elles d'un mouvement d'écolière, prit M Bjorklund par le cou, l'embrassa, puis revint avec légèreté vers le groupe de ses admirateurs.

L'un de ceux-ci s'écria bêtement :

— « Elle n'est pas à plaindre, cette demoiselle aux bandeaux filasse ! Je consentirais à être aussi mal tourné pour recevoir le même traitement.

— Si vous saviez comme elle est bonne !... et savante !... » dit Huguette avec un petit air pénétré. « Vous ne la connaissez pas ?... Cela m'étonne... Elle est chez nous depuis dix ans, depuis la mort de ma pauvre mère. Elle m'a élevée... Germaine aussi... Car Germaine, voyez-vous, n'écoute personne d'autre qu'elle. Toutes les gouvernantes que M. de Percenay a données à sa fille n'ont servi qu'à la chaperonner chaque jour jusqu'ici. Nos leçons, nous les prenons ensemble...

-Qu'est-ce qu'elle vous enseigne, cette demoiselle, outre la prononciation de son nom — qui doit être une étude laborieuse ?

— Ce qu'elle nous enseigne ?... Tout. Oh ! c'est-à-dire... pas tout ce qu'elle sait... Nous serions trop sottes pour en apprendre aussi long.

— Diable !... c'est donc un puits, un abîme de science ?

— Elle sait cinq ou six langues, avec toutes leurs littératures... Et l'histoire !... C'est extraordinaire ! Les livres ne parlent pas aussi bien qu'elle, parce qu'ils racontent les événements sans les expliquer. Mais M Bjorklund nous montre comment les peuples font leur destinée, en dehors même des circonstances, par leurs qualités, leurs défauts, leurs passions, tout comme les individus... Puis elle nous dit un tas de choses admirables sur nous, sur le temps où nous vivons, sur la façon dont nous devons comprendre le bonheur et essayer de le donner aux autres... Car elle assure que nous... oui, même des petites jeunes filles comme nous deux Germaine, nous avons des responsabilités parce que nous avons des privilèges... »

Huguette s'arrêta, énervée de ce qu'on l'écoutât sans s'intéresser, sans lui suggérer des mots. Devant l'indifférence des cinq ou six jeunes mondains qui l'admiraient des yeux, mais souriaient ironiquement à ses paroles, son enthousiasme se dissimulait, gêné. Les grandes idées, qui lui semblaient si lumineuses dans la bouche de sa chère institutrice, s'embrumaient, s'effaçaient en passant par son petit cerveau, et arrivaient balbutiantes, puériles, au bord de ses lèvres.

Elle insista encore un peu cependant. Mais elle sentit bien que cette femme du Nord, animée du grand souffle humanitaire qui soulève sa race, éprise des spéculations généreuses de ses poètes, oublieuse d'elle-même, avide de science, de progrès, d'œuvres

utiles, n'était, pour ces fils de bourgeois français, qu'une vieille fille pauvre et laide.

— « Quel âge a-t-elle ? » demanda l'un d'eux.

— « Trente-six ans, » répondit Huguette.

Un silence ennuyé tomba. L'orchestre, qui préludait aux premières danses, donna au petit groupe un prétexte pour se disperser.

Àce moment, Germaine, au bras de M Bjorklund, ralentissait le pas pour achever ce qu'elle disait avant de pénétrer dans le hall.

— « Je vous en prie, n'est-ce pas, mademoiselle, vous insisterez auprès de nos papas pour qu'ils vous permettent de nous conduire à cette représentation !...

— Mais, » disait la gouvernante, « sera-ce convenable pour des jeunes filles ? Les Français confondent souvent la hardiesse dans les idées avec le cynisme dans les mœurs. Une pièce interdite par la censure comme celle de ce jeune socialiste...

— Oh ! elle n'est interdite que pour des raisons politiques.

— Si ces messieurs vous autorisent à y assister, ils vous y mèneront eux-mêmes.

— Non. Papa prétend que ce sont des élucubrations de détraqués ; que, lorsqu'il va au théâtre, c'est pour se distraire, pas pour subir des tartines philosophiques. Quant à M. Vallery, vous savez bien qu'il ne veut pas entendre parler de l'auteur. Je pense que ce M. René Marinval l'aura attaqué dans les journaux. Il déclare que c'est un galopin, bon à enfermer dans une maison de correction.

— Oh ! d'ailleurs, » fit observer la Suédoise, « le Théâtre-Indépendant n'intéresse guère M. Vallery. Je ne sais pas pourquoi il garde la location d'une des premières loges. »

Germaine sourit.

— « Et le chic ?… » dit-elle.

L'institutrice répéta le mot avec une gaucherie exotique de prononciation, qui le dépouillait de sa leste allure, de son claquement de pétard.

— « Le chic ?… Et vous, ma petite Germaine, est-ce aussi pour le chic que vous voulez entendre cette pièce dont tout Paris s'occupe d'avance ? »

Mde Percenay leva deux beaux yeux noirs, d'un sérieux profond :

— « Vous ne le croiriez pas si je vous le disais, » fit-elle. « Je désire l'entendre pour les mêmes raisons que vous, et je sais que vous en mourez d'envie. Vous avez la curiosité de tous les efforts des artistes et des penseurs vers un idéal nouveau. Vous prétendez que la société moderne, comme le vieux monde sous Auguste, attend son Messie, et vous courez à tous les précurseurs. Horace Fortier en est un, suivant vous, et l'auteur de La Force inconnue est son élève. Quel beau titre : La Force inconnue !…

— Ah ! taisez-vous, petite folle !… » dit la Suédoise avec un ton et un sourire qui démentaient son injonction. « Que dirait votre père, monsieur le ministre, s'il vous entendait ? Il croirait que je vous entretiens de politique, et vous savez bien que je ne me le permettrais pas. »

Un léger rire accusa le retroussis hautain des lèvres de Germaine.

— « Vous n'avez pas besoin, mademoiselle, de me dire vos idées pour que je les devine.

— Mes idées ?… » répéta l'institutrice. « Dites mes sentiments et mes tendances. Des idées… c'est rare, allez, ma chérie. Je ne possède qu'un modeste cerveau de femme, capable de s'en assimiler quelques-unes, mais non d'en concevoir. J'ai — comme vous avez très bien dit tout à l'heure — surtout des curiosités. J'ai aussi des espérances, des pitiés, des sympathies pour tout ce qui lutte et qui souffre. Je sens bien que, volontairement ou non, je vous les fais partager. Et cela m'effraie quelquefois. Vous êtes une nature si ardente, Germaine, et en même temps si réfléchie ! Ma responsabilité à votre égard est immense. Bien plus que pour Huguette.

— Huguette vous aime et vous comprend bien aussi, mademoiselle.

— Certes, la chère mignonne ! mais elle est plus insouciante. Son âme est toute en surface. L'impression qu'on y a mise, on l'y retrouve telle quelle, et ensuite on peut la modifier, l'effacer. Tandis que chez vous, Germaine, tout s'enfonce en profondeur, disparaît, puis travaille intérieurement. On ne sait pas l'énorme chemin que peut faire un mot dans le secret de votre nature.

— Qu'importe, chère mademoiselle ! » dit la jeune fille, « puisque tous les mots que vous prononcez partent de votre pensée si haute et de votre cœur si généreux. Moi, je suis bien tranquille auprès de vous. »

Les couples joyeux qui dansaient sur la grande pelouse ne se doutaient guère que la belle Germaine de Percenay pût délaisser le bal pour une telle conversation. Pourtant le fait n'était pas si extraordinaire qu'il eût semblé à toute cette jeunesse préoccupée de chiffons et de flirt. Cela paraissait tout simple à M Bjorklund. L'attraction passionnée vers les idées hardies et généreuses est naturelle à vingt ans. Dans les classes de garçons et de filles qu'elle avait traversées à Stockholm, l'institutrice avait pu compter nombre de petites têtes aussi engouées de manifestations artistiques, philosophiques ou sociales que celle de Germaine. Seulement il faut que le milieu, l'éducation, mettent de telles aspirations en éveil : ce n'est pas le cas pour les jeunes Parisiennes.

L'influence de M Bjorklund haussait ses deux élèves jusqu'à des conceptions plus nobles que celles de la vanité. Mais tandis que, près d'elle, le cœur de Huguette s'élargissait, transformait son instinctive bonté naturelle en une compréhension de toutes les misères, en une sympathie prête à l'activité, ce qui se développait chez Germaine, c'était le caractère et l'intelligence. De ces deux enfants, la plus jeune seulement avait une personnalité, un cerveau, la faculté de vouloir et de réfléchir. Plus intéressante que l'autre, mais moins aimable et plus dangereuse, elle n'était pas faite pour éprouver ou inspirer des sentiments ordinaires. On pouvait le pressentir rien qu'à la voir traverser les salons remplis de monde pour aller rejoindre son père. Tous les yeux la suivaient, l'admiraient. Elle devait certainement s'en apercevoir. Pourtant, elle n'avait, sur son joli visage étrange, ni l'assurance de la coquetterie, ni l'embarras de la timidité ; c'était plutôt, dans ses yeux et toute sa personne, quelque chose de replié, d'un peu farouche, une sensation d'être différente de tous ceux qui l'entouraient.

Elle trouva son père et M. Vallery dans un cercle de dames assises, autour duquel se pressaient des hommes debout. On commentait la séance de la Chambre, le vote qui affermissait le Cabinet.

— « Moi, » disait M. de Percenay, « l'issue du débat m'était indifférente. Mon ministère est un ministère de travail. Je n'y fais pas de politique. Et je serais rentré, je crois, dans toute autre combinaison.

— Heureusement ! » prononça Vallery. « Ah ! tu m'avoueras, mon cher Maurice, que cette instabilité des ministres est la pire entrave à tout progrès. À peine l'un de vous s'est-il mis au courant de son affaire qu'il doit céder la place à un successeur qui n'y connaît rien. Je ne comprends même pas comment cela marche.

— Peuh ! » fit M. de Percenay, qui haussa les épaules, « cela marche grâce à la routine des bureaux… cette fameuse routine, et ces fameux bureaux, dont on dit tant de mal !

— Dans nos sociétés financières, » reprit le maître de la maison, « nous avons aussi des bureaux, mais du diable s'ils feraient la besogne sans directeur ! Le chef, la tête, l'esprit qui donne l'impulsion, la volonté qui prend l'initiative, voilà ce qui assure le succès de toute œuvre faite en commun. »

Un murmure approbateur souligna ces paroles, et quelques exclamations en indiquèrent une preuve flatteuse dans les établissements de crédit que dirigeait le célèbre financier.

Celui-ci carrait les épaules, rejetait la tête en arrière, contenant mal l'expansion de son orgueil par la barrière d'un sourire obligeant.

Édouard Vallery avait quelque peu changé depuis le soir où, seize ans auparavant, il s'était présenté boulevard de Courcelles, dans le rez-de-chaussée d'Hélène Marinval. La cinquantaine approchante faisait grisonner ses cheveux encore abondants et sa barbe courte. Le corps s'était épaissi ; le visage s'empâtait. Mais les yeux bruns restaient lumineux et caressants sous les paupières devenues lourdes ; et le front semblait moins banal derrière la double barre de deux rides qui y mettaient comme une pensée. C'était encore un bel homme, et il pouvait, sans fatuité ridicule, attribuer ses succès de femmes à autre chose qu'à sa légendaire fortune. On ne lui connaissait pas de maîtresses dans le monde galant. Mais on prétendait que sa faiblesse pour les beautés armoriées lui coûtait annuellement quelques centaines de mille francs de plus qu'il n'en eût laissé entre les pots de fard des actrices ou dans le baguier des grandes cocottes.

Justement, autour de lui, on sourit un peu quand une duchesse très authentique, mais déjà sur le retour, appuya vivement l'opinion qu'il venait d'émettre, avec un éloge à bout portant de ses talents directoriaux :

— « Vous êtes la démonstration vivante de votre argument, mon cher monsieur Vallery, » s'écria-t-elle. « Le génie est exceptionnel. Et la seule façon de l'exploiter est de lui obéir. Vous êtes la source de l'aisance pour les centaines d'employés qu'utilisent les quatre ou cinq sociétés dont vous êtes directeur, et de la fortune pour leurs actionnaires. Tous ces gens-là réunis concevraient-ils une seule des opérations par lesquelles vous les enrichissez ?…

— Cependant, » intervint le ministre, « la théorie socialiste déclare que Vallery s'enrichit à leurs dépens, et que ses propres bé-

néfices devraient être répartis entre tous ces braves garçons qui usent leurs manches de lustrine contre le bois de ses bureaux.

— Qu'ils se les partagent donc ! » dit le financier avec ironie. « J'ai calculé qu'en me dépouillant de tout, ils auraient chacun cinquante centimes de plus à dépenser par jour.

— Ah ! bravo… C'est la vraie réponse à faire aux adversaires du capital… »

Des rires et des applaudissements manifestèrent la joie de ces gens riches et leur empressement à flatter le plus riche d'entre eux tous. L'ombre que les mots de socialisme et de partage avaient répandue se dissipait. Le dernier raisonnement ramenait la sécurité. Et du même coup l'aiguillon des consciences cessait d'appuyer sa pointe. Pourquoi mêlerait-on des remords aux délices de l'oisiveté, aux raffinements du luxe, à l'effréné déploiement des vaniteuses apparences, puisque la privation de tout cela ne supprimerait pas la misère, et mettrait seulement dix sous de plus par jour dans la poche de quelques personnes ? Le côté paradoxal du raisonnement amusa pendant quelques minutes les invités de M. Vallery. On fit des calculs. On rappela l'anecdote de Rothschild disant aux délégués du peuple, dans une heure de révolution : « Vous voulez le partage, mes amis… Soit. Combien êtes-vous de prolétaires en Europe ? Deux cents millions peut-être. C'est à peu près le chiffre de ma fortune. Tenez, voilà chacun vingt sous. Et maintenant, allez-vous-en, vous avez votre part. »

Ce récit — combien de fois répété dans les salons tièdes en hiver ou les parcs ombreux en été ! — eut le succès qu'il rencontre toujours dans de semblables milieux. On riait, on se pâmait

d'aise. Mais tout à coup une voix s'éleva, une jeune voix claire, rendue profonde par une intentionnelle gravité.

— « Papa, » disait tout haut Germaine à M. de Percenay, « tu me laisseras voir, au Théâtre-Indépendant, cette pièce dont on parle tant d'avance : La Force inconnue ? … »

Malicieusement elle fit tomber ce mot sur le groupe en gaieté comme on jetterait un filet d'eau froide dans un liquide en ébullition. Les fusées de joie se glacèrent. Un silence se fit. Et, dans le visage sérieux de la jeune fille, l'aigu retroussis des lèvres s'accentua, tandis que les paupières, s'abaissant légèrement, voilaient le dédain du regard.

Mais, déjà, les messieurs et les dames se remettaient de leur petit sursaut de saisissement. Ah ! c'est vrai, La Force inconnue !… On entendrait là de jolies élucubrations… Ça devait être quelque machine à tirades, où l'on écouterait des ouvriers faisant la morale aux patrons… Des acteurs aux mains tout exprès salies allaient pérorer dans un décor fumeux d'usine… On appelait ça du théâtre… Enfin, comme c'était interdit, ça valait la peine de s'y ennuyer deux heures. Heureusement ces théories dangereuses ne seraient pas débitées devant le peuple, car rien n'était moins populaire que les représentations du Théâtre-Indépendant.

— « Oui, mais la pièce sera reproduite en feuilleton dans l'Avenir social.

— Le journal d'Horace Fortier ?…

— Bah ! est-ce que les ouvriers lisent l'Avenir social ? C'est beaucoup trop littéraire pour eux.

— Ils aiment mieux les injures du Père Peinard.

— Cet Horace Fortier, qu'est-ce que c'est au juste ? Un illuminé ou un roublard ?

— On assure qu'il est sincère. C'est un apôtre, une espèce de saint laïque.

— Tant pis ! Ces gens-là sont d'autant plus dangereux qu'ils sont honnêtes.

— Est-ce lui, l'auteur de La Force inconnue ?

— Non, c'est son disciple, le petit Marinval.

— Un garçon de talent. Est-ce que vous lisez ses articles, dites donc, Vallery ? »

Le financier, depuis qu'on parlait de la pièce du Théâtre-Indépendant, demeurait silencieux, très pâle. Nul, parmi ses invités, ne se doutait que l'auteur était son fils. Et que n'aurait-il pas donné pour croire que le jeune socialiste lui même ignorait ce fait ! Il se rappelait le petit garçon de huit ans, à qui M Marinval avait dit, d'une voix dont l'intonation, après tant d'années, vibrait encore à ses oreilles : « Regarde cet homme. Il s'appelle Édouard Vallery. C'est ton père. » Cette révélation avait-elle été renouvelée par la suite ? Qu'en restait-il dans la mémoire de René ? Édouard Vallery savait son ancienne maîtresse morte depuis longtemps. Durant des années il avait perdu la trace de l'enfant né de leurs amours. Et, tout à coup, ce fils oublié surgissait, dans un camp ennemi, à côté du pire adversaire de ses idées et de sa caste, à lui, l'homme d'argent et d'autorité, le capitaliste et le jouisseur. Qu'est-ce que cela signifiait ? Et que n'avait-il pas à craindre ?…

Tandis qu'il frémissait intérieurement, tout en traitant d'inepties sans conséquence l'œuvre dont s'entretenaient ses hôtes, sa fille Huguette, au fond du jardin en fête, avait le cœur étreint par des angoisses plus immédiates et plus précises que les siennes.

Lorsque Germaine l'avait quittée, M Vallery avait ouvert le bal sur la pelouse. Déjà presque toutes ses danses étaient promises, et elle avait fort à faire pour donner une place sur son carnet aux cavaliers retardataires, lorsqu'elle vit s'avancer vers elle un jeune homme d'assez jolie tournure, dont l'aspect la troubla. Elle devint toute rose, et resta interdite, à le regarder venir, tandis que lui la dévisageait hardiment, tout heureux de l'effet produit.

Il pouvait avoir une trentaine d'années. Sa haute cravate et sa redingote à jupe, suivant la mode ressuscitée de Louis-Philippe, lui donnaient cette physionomie agaçante des hommes qui ont l'air d'avoir songé à leur toilette. Toute excentricité masculine de vêtement est ridicule par la puérilité de préoccupations qu'elle dénote. Un homme ne porte avec élégance que les costumes auxquels on ne peut le soupçonner d'avoir pensé. Une combinaison visible lui fait perdre en grâce virile ce qu'il croit gagner en beauté.

C'était l'avis de Huguette, et, n'eût-elle rien eu d'autre à lui reprocher, que cette figure poupine, guindée sur un faux col, lui eût inspiré la répulsion d'un mannequin de tailleur ou d'une enseigne de perruquier.

Mais ce qui lui était plus odieux encore, c'était la cour audacieuse et assurée que lui faisait ce jeune homme. Son nom était Ludovic Chanceuil. Autrefois secrétaire de M. Vallery, maintenant chef de cabinet sous M. de Percenay, il se trouvait, dans les

deux maisons, sur un pied de grande intimité. Il en abusait par ses assiduités auprès de Huguette. Une espèce de crainte mal définie, éveillée par certains sous-entendus dans les propos de cet homme, empêchait la jeune fille de se plaindre à son père.

Ce qui avait rendu la fête de son anniversaire plus joyeuse pour M Vallery, c'est que cette fête tombait précisément un jour d'interpellation à la Chambre et que Ludovic Chanceuil avait dû se faire excuser avenue d'Antin. Mais, quand elle apprit par son institutrice l'arrivée du ministre, Huguette s'attendit, non sans anxiété, à voir paraître le chef de cabinet. Il n'avait pris que le temps d'aller changer de vêtements, et il se présenta, en effet, presque aussitôt.

— « Mademoiselle, » dit-il, « est-ce vous qui conduisez le cotillon ?

— Non, j'en fais les honneurs à Germaine de Percenay, qui le conduit avec le vicomte de Frécourt.

— Voulez-vous m'accorder la faveur de le danser avec moi ?

— C'est impossible, monsieur, je suis engagée. »

Il dit rageusement :

— « Je m'en doutais.

— Mais, monsieur, je ne vous avais rien promis. Vous ne pensiez même pas rentrer de la Chambre à temps.

— Puisque me voilà, mademoiselle Huguette, désengagez-vous d'avec votre danseur. Vous direz que j'avais votre parole au cas où je me trouverais libre assez tôt.

— Non, monsieur. J'ai conduit deux cotillons avec vous cet hiver. Si je faisais aujourd'hui une pareille impolitesse pour vous, qu'est-ce qu'on penserait ?

— La vérité.

— Que voulez-vous dire ?

— On penserait que je vous fais la cour et que vous m'agréez.

— Vous savez bien que cela n'est pas ? » dit M Vallery.

Elle ne mit pas dans cette réponse la hauteur et la fureur qui eussent éclaté sur les lèvres et dans les yeux de Germaine. Sa bienveillance et sa timidité faisaient plutôt trembler sa voix. On eût dit qu'elle implorait au lieu de s'indigner.

— « Mademoiselle, » reprit Chanceuil, « cette fête est la dernière de la saison, et je désire précisément qu'on me voie aujourd'hui, de votre part, l'objet d'une faveur toute spéciale. Vous m'avez trop longtemps fait souffrir, et je vous aime avec trop de violence, pour que je puisse patienter davantage. Il faut que Paris, ce soir, nous considère comme des fiancés.

— Nous ne le serons jamais. Je ne me marierai pas. »

Il haussa doucement les épaules et la regarda profondément dans les yeux. Un frisson la secoua. Cet homme l'effrayait. Elle le considérait comme un aventurier, épris seulement de sa fabuleuse dot ; mais elle l'imaginait sans scrupule, et distinguait dans son regard comme une menace mystérieuse.

— « Nous avons déjà trop causé ensemble, » dit-elle. « Le jeune homme à qui j'ai promis cette valse m'attend, nous regarde

et s'étonne. Que dirait mon père, monsieur, si je lui répétais les propos que vous me tenez ?

— Votre père… » s'écria le chef de cabinet avec un méchant rire… « Mais, quand je voudrai, c'est lui qui me suppliera de vous accepter pour femme. »

Huguette s'enfuit, le cœur crispé, les larmes pointant sous ses paupières. Toute la joie de ce jour s'était évanouie. La jeune fille se sentait comme saisie par une fatalité obscure. Oh ! si elle avait pu considérer Ludovic Chanceuil comme un simple ambitieux payant d'audace et d'insolence ! Elle eût été tout droit vers M. Vallery et l'eût prié de fermer leur porte à ce vilain personnage. Mais certaines inflexions dans la voix de cet homme, certains reflets dans ses prunelles, insinuaient en elle une peur insurmontable et secrète. Elle craignait de provoquer un éclat entre lui et son père. Quelque chose surgirait, qu'elle ne pouvait prévoir, et qui serait fatal à celui-ci.

Tout en valsant, Huguette se sentait suivie par le regard de Ludovic. Et, lorsqu'elle s'arrêta, vite oppressée, instinctivement elle chercha ce regard.

Le jeune homme se détacha de l'arbre contre lequel il s'appuyait. Huguette eut beau détourner la tête, elle eut la conscience presque douloureuse de son approche. Dans sa nervosité, elle crut percevoir, sur le velours du gazon, la pression des pas. Elle dit précipitamment à son valseur :

— « Permettez-moi de partager cette danse entre vous et M. Chanceuil. Il est arrivé trop tard pour que je lui en donne une tout entière. »

Un instant encore et son bras était sous celui de Ludovic. Mais, au lieu de valser, tous deux quittèrent la pelouse. Une charmille s'assombrissait, déserte, derrière les baraques de la fête. Ils la parcoururent une fois en silence, puis revinrent sur leurs pas. Huguette se disait : « Maintenant il va m'avouer le fond de sa pensée. Je vais entendre quelque chose de terrible. » Et elle souhaitait, comme un soulagement, qu'il prît la parole, car son appréhension, brusquement, était devenue intolérable.

— « Mademoiselle Huguette, » prononça le chef de cabinet d'un ton moins arrogant que de coutume et presque avec humilité, « je vous en supplie, ne me jugez pas mal ! Je vous aime… Je possède un moyen sûr d'obtenir votre main… J'en userai si vous m'y forcez. Tout homme aussi épris que moi en ferait autant à ma place.

— Quel est ce moyen ? » demanda Huguette.

— « Je préférerais ne pas vous le dire. Mais je vous donne ma parole d'honneur qu'il est infaillible.

— Dites-le-moi.

— Vous me l'ordonnez ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez, mademoiselle, que j'ai été longtemps le secrétaire particulier de monsieur votre père ?… »

La jeune fille inclina la tête. Ludovic hésita. Ce qu'il avait à dire n'était pas d'une exposition commode.

Il reprit :

— « J'ai été à même de voir… de savoir… Bref, je possède un document qui, publié dans un journal quelconque, l'Avenir social, par exemple, ruinerait du jour au lendemain la situation de M. Vallery. »

Huguette leva des yeux stupéfaits. Elle ne comprenait pas.

— « Je suis certain, » ajouta le jeune homme, « que votre père me donnera votre main plutôt que de me laisser porter ce document à ses ennemis.

— Mais pourquoi ? » interrogea Huguette, dont les lèvres devenaient blanches.

Chanceuil la regarda sans répondre.

Elle répéta sa question, si bas que le mot ne sortit pas, mais s'ébaucha vaguement dans la bouche convulsive.

L'ancien secrétaire baissa les yeux vers le sol et murmura :

— « Parce que M. Vallery serait déshonoré. »

La jeune fille lui arracha son bras, s'éloigna de lui.

— « Ce n'est pas vrai !… cria-t-elle.

— « Chut ! » fit-il d'un air inquiet, avec un rapide coup d'œil vers le rideau de feuillage.

— « Ah ! vous craignez qu'on n'entende ? » dit-elle à haute voix. « Mais, moi, ça m'est égal. Au contraire !… Je vais appeler tous ceux qui sont ici, et vous chasser de l'hôtel devant eux ! »

Ludovic s'étonna de sa violence, de l'éclat de ses yeux, de sa résolution toute prête à se transformer en acte.

Il avait cru terroriser tout de suite cette jeune fille timide, lui faire joindre les mains pour supplier, l'amener à s'offrir pour sauver son père. Il ne savait point quelles énergies la moindre attaque à leurs affections soulève chez les femmes les plus douces.

Il demeura quelques secondes interdit. Car il se sentait désarmé du moment que Huguette ne le croyait pas.

Elle le toisa d'un regard où l'indignation se changeait en dégoût. Puis, d'un ton quelque peu assourdi :

— « Je ne veux pas d'esclandre aujourd'hui chez nous, » reprit-elle. « Car j'ai réuni mes amis pour leur faire plaisir, non pour leur imposer une impression pénible. Mais partez immédiatement, monsieur !... ou j'appelle mon père et je déclare que vous m'avez manqué de respect. »

L'extrémité où elle le réduisait mit dans l'attitude et les paroles de Chanceuil une intensité persuasive.

— « Mademoiselle, » dit-il, « dans l'intérêt de votre père, ne faites rien de pareil... Je vous jure qu'un mot de moi peut le foudroyer, lui faire courber le front devant tous. Et, s'il s'oubliait jusqu'à m'insulter, demain ce serait un homme perdu !... »

Des yeux tout grands, une figure toute pâle, des doigts qui se tordaient en tremblant... C'était une image d'incertitude et d'angoisse, cette pauvre enfant, si jolie tout à l'heure et triomphante, maintenant pitoyable dans sa légère toilette couleur de ciel, sa toilette de petite fée.

Chanceuil osa se rapprocher d'elle, et tout bas :

— « Votre père a jadis commis un crime… presque un crime de haute trahison… J'en ai la preuve. »

Huguette répondit :

— « Je ne vous crois pas. »

Mais combien faible et glacée était cette protestation ! Le brusque écrasement du doute broyait cette âme jeune, ignorante, y maîtrisait l'élan de révolte. Un crime de haute trahison ?… Qu'est-ce que c'était ?… Elle ne savait pas. Mais les mots sombres volaient à travers son cerveau comme un souffle d'épouvante. Tout au fond d'elle-même sa confiance dans son père tant aimé, tant admiré, demeurait intacte. Mais une fatalité pouvait se tourner contre lui. Vaguement elle entrevoyait dans sa mémoire d'écolière des injustices historiques. Les innocents ne succombaient-ils pas quelquefois sous d'incompréhensibles évidences ? Chanceuil la voulait, et il avait imaginé, pour l'obtenir, quelque atroce machination. En même temps que de la répulsion, il lui inspirait de l'effroi. Elle perdit l'assurance qui, tout d'abord, l'avait poussée à le braver.

— « Chère Huguette… » murmurait-il, enhardi, « je vous aime tant ! Pardonnez-moi de vous faire de la peine !… Le soir où vous serez ma femme, je vous remettrai les papiers compromettants pour votre père… Nous les brûlerons… »

Elle défaillait, troublée surtout par une incertitude bouleversante. Sa pensée s'enfonçait dans des ombres où elle ne distinguait rien. Et sa solitude morale s'élargissait, lugubre. Oh ! si seulement elle avait pu se promettre de consulter Germaine, ou M Bjorklund !… Mais comment leur dire qu'on accusait son père, sans paraître croire elle-même à cette accusation ? C'était un se-

cret trop dangereux. En le divulguant, elle susciterait le soupçon, et même — elle commençait à le craindre — le ferait germer dans son propre cœur.

Involontairement, dans sa détresse, elle songeait à Germaine, comme à la compagne supérieure dont elle subissait l'ascendant. Elle avait envie de courir la rejoindre, n'écoutant plus ce que lui disait Ludovic, ayant hâte d'échapper au cauchemar de ce tête-à-tête, et toutefois n'osant pas s'enfuir. Aussi faillit-elle jeter un cri de délivrance quand elle aperçut son amie qui pénétrait sous la charmille.

Mde Percenay était au bras de son danseur. Elle fronça les sourcils, contrariée d'amener un témoin en face de cet entretien solitaire, où l'émotion des deux interlocuteurs n'était pas douteuse. Le regard dont elle enveloppa Chanceuil fut rapide et cinglant comme un coup de lanière. Elle détestait le chef de cabinet de son père, et le soupçonna tout de suite d'avoir tendu quelque piège à l'innocente Huguette. Prenant la main de celle ci, elle essaya de l'entraîner.

— « Viens, » dit-elle. « Tout le monde t'attend pour commencer le cotillon. Ton cavalier s'impatiente. »

Huguette résista, tournant la tête vers Ludovic et balbutiant :

— « Le cotillon… mais… je le danse avec M. Chanceuil. »

Le jeune homme eut un regard de triomphe. Il s'approcha, le bras en avant. Huguette allait prendre ce bras. Mais la pensée que par cette concession elle trahissait son père, qu'elle agissait comme s'il était coupable à ses propres yeux, lui fit perdre le peu de sang-froid qu'elle conservait encore.

Elle se jeta contre l'épaule de Germaine.

— « Ma chérie… Je ne sais ce que j'ai… Je me sens malade… Je ne peux plus danser… Va dire qu'on m'excuse… »

En même temps — ce fut plus fort qu'elle — des larmes jaillirent de ses yeux.

Germaine lui glissa dans l'oreille :

— « Tiens-toi, pour l'amour de Dieu !… Quoi qu'il se passe, tu ne dois ni pleurer ni t'évanouir. Il faut que tu danses le cotillon… Mais ne le danse pas avec Chanceuil. »

La fermeté de son accent domina Huguette. Pendant la minute qu'elle mit à se reprendre, M de Percenay s'avança vers les deux jeunes gens, qui, d'un mouvement discret, se retiraient un peu, et elle dit à Ludovic, d'une voix si naturelle qu'elle donna le change à l'autre :

— « Vous avez eu tort, monsieur, d'insister pour ce cotillon, puisque mon amie l'avait promis avant votre arrivée. Voyez dans quelle situation gênante vous la mettez. C'est au point qu'elle préfère y renoncer tout à fait et se dire malade. »

Comme Chanceuil, très pâle et le regard noir, se taisait, Germaine reprit, toujours avec ce petit ton de hauteur auquel on ne résistait guère :

— « Si vous voulez que je vous tienne pour un galant homme, rendez à M Vallery la parole qu'elle a pu vous donner et qui l'embarrasse. »

Ludovic fit un pas en avant, comme pour obéir. Puis, brusquement, il eut un geste de résolution et de colère :

— « Soit ! » dit-il. « Mais alors je m'en irai. Je quitterai cette maison. Et M Vallery sait à quel prix elle achète le plaisir de me congédier. »

Son regard s'enfonça dans celui de Huguette, si chargé de menace que, de nouveau, la pauvre enfant se sentit faiblir. Ses yeux, ses mains tremblantes, suppliaient ; ses lèvres s'ouvraient pour des paroles de conciliation vague. Elle cherchait quelque moyen terme, quelque dénouement moins irrévocable.

Mais Germaine se plaça devant elle :

— « Monsieur, » dit la fière jeune fille, « vous menacez une femme. Savez-vous comment cela se qualifie, cette action-là ? Il y a longtemps que vous poursuivez M Vallery, et aujourd'hui vous essayez de la compromettre. L'amitié qui me lie à elle m'autorise à la défendre. Je vous ordonne de vous retirer. Si cela vous déplaît, demandez-en raison à mon père, et, si vous avez quelque chose à dire à M Vallery, adressez-vous au sien. Ce sera plus correct.

— Ce sera plus sûr aussi… Et je compte bien le faire, » dit Chanceuil.

Il tourna sur ses talons, marcha vers l'extrémité de la charmille, et disparut derrière les arbres.

Le silence tomba dans ce coin retiré, où flottait une ombre verdoyante. Des échos de musique et de rires venaient s'y éteindre contre un mur du siècle dernier tout velouté de mousse. Les jeunes filles s'étaient pris la main sans rien dire. Toutes deux, même Germaine, étaient secouées d'un frémissement. Quant au danseur de celle-ci, involontaire témoin de cette étrange scène, il

poussait un caillou avec la pointe de son soulier verni, et souhaitait intérieurement se trouver loin de là.

Ce jeune homme si mal à l'aise fut tiré de son embarras par la voix de Germaine, qui lui disait :

— « Voulez-vous, monsieur, être assez aimable pour offrir le bras à mon amie jusqu'à ce que nous ayons rejoint son cavalier ? Vous aurez l'obligeance de dire que nous l'avons trouvée un peu souffrante. »

Les beaux yeux expressifs de M de Percenay soulignaient cette demande pour intimer une consigne de discrétion. Ils furent compris, et rencontrèrent, pour réponse, l'inclination la plus respectueuse.

Un instant après, la robe bleu pâle de Huguette et la robe ivoire de Germaine voltigeaient parmi les évolutions savantes du cotillon. Et les ambitions ou les désirs des hommes, et les jalousies des femmes, suivaient ces jolis froufrous, parant deux des jeunes filles les plus belles, les plus riches et les plus fêtées de Paris.

unique représentation de La Force inconnue exerça d'avance un attrait d'autant plus vif qu'elle devait être précédée par une conférence de l'auteur.

Quand le rideau se leva, ce soir-là, sur l'étroite scène du Théâtre-Indépendant, les spectateurs, qui occupaient jusqu'au

moindre strapontin, et dont quelques-uns même se tenaient debout près des portes, aperçurent, assis devant le tapis vert et le verre d'eau traditionnels, un jeune homme à la tête énergique et charmante, que l'émotion pâlissait un peu.

Tout de suite les femmes le trouvèrent sympathique ; et, dès qu'il eut ouvert la bouche, sa voix profonde, nuancée, d'une gravité saisissante, alla troubler, comme une caresse, les nerfs excitables de toutes ces curieuses de sensations, qui tendaient vers lui leurs têtes savamment ondulées, où papillonnaient des aigrettes.

Parmi tous ces visages de Parisiennes, d'une grâce un peu artificielle et uniforme, deux jeunes physionomies attiraient les yeux par le contraste et l'imprévu de leur beauté.

Huguette et Germaine — qui se trouvaient, avec M Bjorklund, dans la loge de M. Vallery — possédaient en effet, l'une et l'autre, un charme bien personnel, échappant à l'art du coiffeur et de la modiste. À voir la suavité de la tête blonde et la grâce passionnée de la tête brune, on eût dit d'une Vierge de Botticelli fraternisant avec une Salomé de Gustave Moreau. Le cadre rouge de la loge réunissait en un seul tableau ces deux types de jeunes filles, dont l'un rappelait la candeur des Primitifs et l'autre l'inquiétante ardeur de certains artistes espagnols.

On ne s'étonna guère, dans la salle, d'observer qu'à de fréquentes reprises les yeux du conférencier se levèrent de ce côté-là. Quel aimant qu'une pareille vision pour les regards d'un homme de cet âge, dont la jeunesse se manifestait fougueuse en une parole vibrante et des idées hardies !

Mais nul ne supposa qu'il parlait seulement pour ces deux jeunes filles, et que les applaudissements dont on fut prodigue ne valaient pour lui que parce qu'elles en étaient témoins.

Le succès qu'obtint René Marinval fut plutôt un succès d'artiste qu'un succès de novateur et de philosophe. Il charmait trop les yeux, les oreilles et la sentimentalité, pour étreindre bien fortement les esprits. La thèse qu'il soutenait était une thèse de poète, — celle d'ailleurs dont son drame allait montrer l'application, — l'apologie de cette « force inconnue » qui devait transformer le monde. Cette force était la Bonté. Il démontrait que le bonheur social ne serait possible que lorsque tous les efforts des hommes tendraient à établir le règne de cette Bonté, qui, jusqu'à présent, fut plutôt considérée comme un signe de faiblesse et une source de défaite dans la bataille de la vie.

Dès le début, d'ailleurs, René établissait la différence entre son système et celui de Tolstoï, qui prêche le retour à la morale du Christ. L'Évangile et le tolstoïsme préconisent le renoncement, la mortification de la chair et de l'orgueil, c'est-à-dire qu'ils brisent les ressorts de l'effort humain. Le jeune socialiste prétendait concilier l'activité du progrès et les ambitions de l'esprit avec les conceptions les plus généreuses du cœur. Dans la lutte pour la vie, — loi inéluctable de la nature, — il voulait que les adversaires en présence ne fussent pas des hommes s'acharnant contre des hommes, mais l'humanité tout entière d'un côté, et, de l'autre, les forces insensibles et aveugles, desquelles on peut triompher sans provoquer le cri abominable de la souffrance. Il fallait supprimer toute joie qui cause une douleur, et marcher à la seule conquête des biens auxquels tous les êtres peuvent, directement ou indirectement, prendre leur part.

Toutefois cette part — il le reconnaissait — doit être inégale. L'inégalité des facultés, correspondant à l'inégalité du travail, a pour conséquence nécessaire l'inégalité des satisfactions. C'est là le grand ressort de l'activité, la bienfaisante et toute-puissante émulation, que le communisme ne supprimerait qu'en supprimant du même coup la civilisation elle-même.

C'est pour corriger ce que comporte d'amertume, de vanité, d'injustice, d'arbitraire, cette inégalité, que la Bonté doit intervenir. Elle seule rétablira tant soit peu l'équilibre. La dure fatalité n'a qu'elle pour contrepoids. Mais, pour qu'elle soit efficace, il faut l'ériger en devoir social, en vertu consacrée, obligatoire, lui décerner toutes les couronnes que l'on décerne à l'honneur, au patriotisme, au génie ; ne pas laisser plus longtemps cette « force inconnue » s'engourdir sous le dédain de l'égoïsme triomphant et de la brutalité victorieuse. C'est le suprême levier qui soulèvera le vieux monde vers un avenir nouveau. Si la société n'y a pas sincèrement recours, le jour de l'écroulement est proche.

Tel était le thème que développa le jeune orateur.

Tout le temps qu'il parla, Germaine de Percenay demeura les yeux fixés sur lui, la bouche grave, dans une attitude de profonde attention, qu'elle ne modifia pas un instant. À côté d'elle, Huguette et M Bjorklund échangèrent des réflexions approbatives, des éloges. Elle ne s'y mêla pas. Toutes deux successivement lui adressèrent la parole. Elle ne tourna pas la tête.

— « Voilà Germaine emballée ! » dit Huguette, en riant, à leur institutrice.

La Suédoise prit l'air sérieux. Elle connaissait trop Germaine pour ne pas se préoccuper de pareils symptômes. Évidemment la

jeune fille était en proie à une crise d'enthousiasme. Mais quel en était l'objet ? La « force inconnue » ?… ou l'homme jeune, éloquent et beau, dans la bouche de qui cette force paraissait irrésistible ?

René se leva dans un tonnerre d'applaudissements. Il rassembla ses papiers, s'inclina devant le public. On applaudit plus fort. Il se retira sans gaucherie, et ne reparut pas, malgré les acclamations qui lui faisaient un rappel, comme à un acteur. Les femmes mêmes battaient des mains, Huguette et M Bjorklund comme les autres. Et Germaine fut peut-être la seule qui garda sa position impassible, les bras inertes, son regard de velours sombre toujours tendu vers la scène vide.

Quand le silence se rétablit, ses deux compagnes la taquinèrent. Ses jolies lèvres retroussées accentuèrent le mystère de leur sourire, mais ne trahirent pas ses impressions.

Au moment où le rideau allait se relever pour le premier acte du drame, la porte de la loge s'ouvrit. M. de Percenay parut. Le ministre avait eu la curiosité un peu inquiète de cette philosophie et de cet art nouveaux.

— « Vous ne savez pas, » dit-il, « avec qui je viens de causer dans les coulisses ?

— Avec l'auteur ? » devina Huguette.

— « Tout juste. Je me le suis fais présenter, ce petit René Marinval. Il n'a pas du tout l'air d'un ogre socialiste. »

Maurice de Percenay, tout en se rappelant vaguement l'histoire d'un enfant naturel qu'aurait eu son ami Édouard, n'établissait aucun rapport entre cet enfant, disparu depuis des années, et

le jeune homme avec lequel il venait d'échanger quelques mots derrière un châssis de décor. Aussi sa proposition lui parut-elle des plus simples quand il dit aux jeunes filles :

— « Si cela vous amuse, je vous l'amènerai au prochain entr'acte.

— Oh ! oui, » s'écria Huguette,

M Bjorklund jeta un regard à Germaine, et vit qu'elle rougissait.

— « Est-ce bien à propos, monsieur, » fit observer l'institutrice, « de présenter cet écrivain socialiste à des jeunes filles d'une caste qu'il attaque ouvertement ? »

Le ministre se mit à rire.

— « Si on le présentait plus souvent à de pareils échantillons de cette caste, comme vous dites, ma chère demoiselle, le farouche novateur désarmerait peut-être un peu.

— Mais, » dit Huguette, « il ne prêche ni le bouleversement des choses établies ni les moyens violents. Il n'est pas farouche, il est charmant, n'est-ce pas, Germaine ?

— Chut ! » fit M de Percenay, en désignant la scène, que le rideau découvrait lentement.

Le drame n'eut pas le succès de la conférence. Peut-être lui manquait-il d'être joué par l'auteur. Certaines scènes firent impression. Mais le sentiment du nouveau ne s'éveilla pas aussi fortement que l'on s'y attendait. C'était l'éternel sujet de la grève, les rapports entre patrons et ouvriers. Tout se dénouait d'une façon heureuse, mais peut-être pas très philosophique, grâce à la

« force inconnue », à la Bonté, qui désarmait les ouvriers devant une grande douleur de leur patron, et donnait pour but au patron le bonheur de ses ouvriers.

Cette Bonté, le Deus ex machina de la pièce, s'incarnait en une figure délicieuse, la fille unique du chef d'usine. Tout enfant, elle avait joué le rôle de petite fée bienfaisante dans les taudis des journaliers. La dévotion de ces pauvres gens pour la petite créature qui les aimait, qui embrassait leurs enfants, qui intercédait pour eux auprès du maître, avait préservé celui-ci des haines et des revendications qui parfois bouleversaient l'industrie de ses concurrents. Quand la petite Germaine (car l'héroïne du drame s'appelait Germaine) avait fait sa première communion, elle avait habillé les fillettes des ouvriers qui la faisaient en même temps qu'elle d'une robe, d'un voile, d'une ceinture et de souliers blancs tout semblables à ceux qu'elle portait. Des traits de ce genre, gravés aux cœurs de ces humbles, les avaient rendus sourds aux propagandes anarchistes. Dans leur nombre on n'aurait compté ni un braillard ni un mécontent.

Et c'était là le premier miracle de la « force inconnue ».

Cependant, Germaine (la Germaine du drame) grandissait. Un changement survenait dans sa manière d'être. Les ouvriers la voyaient de moins en moins parmi eux. Et les spectateurs devinaient que l'amour était la cause de cette réserve inattendue. Germaine s'était éprise d'un fils du peuple, d'un jeune contremaître, que son intelligence élevait au-dessus de cette population ouvrière dont il était sorti. Mais la « force inconnue » n'allait pas encore jusqu'à aplanir de telles barrières sociales. Jamais le chef d'usine ne donnerait sa fille unique en mariage à ce garçon. Celui-ci en obtenait la certitude ; et alors, pour devenir un person-

nage politique et conquérir celle qu'il aimait autant qu'il en était aimé, il se faisait le meneur d'une grève générale, dans laquelle il entraînait même les ouvriers de son patron ; il se posait en défenseur des intérêts populaires, et sollicitait un siège de député. Loin de céder, le père de Germaine s'exaspérait, déclarant à sa fille qu'il aimerait mieux fermer son usine que de capituler devant les grévistes, et la tuer elle-même de sa main que de la donner à l'homme qu'elle avait choisi.

Telle était la situation quand le rideau tomba à la fin du deuxième acte.

Cinq minutes après, M. de Percenay, qui était sorti de la loge, y amena René Marinval.

— « Mesdemoiselles, » dit le ministre en rentrant, « voilà l'homme qui veut la réforme de la société par l'amour des belles jeunes filles riches pour les fils du peuple qui parlent bien et qui ont de jolies moustaches. Tenez-vous sur vos gardes ! »

L'aisance avec laquelle il fit cette plaisanterie rendit plus saisissantes, aux yeux observateurs de M Bjorklund, la pâleur de René et l'intensité presque tragique du regard de Germaine. Dans ce beau regard de jeune fille, il y avait l'évidente anxiété du vertige intérieur qui emportait toute son âme. Elle n'osait, sans une sorte d'épouvante, considérer l'être qui, depuis deux heures, l'avait plongée dans un torrent de sensations tellement puissantes et nouvelles. L'attraction qui l'entraînait vers lui, vers sa personne, vers sa pensée, vers son héroïne — portant, chose extraordinaire, le même nom qu'elle-même, — luttait chez M de Percenay avec l'instinct farouche de la fierté, avec la confusion d'une défaite si complète et si délicieuse de tout son être, défaite

que, le matin même, elle eût sincèrement considérée comme impossible.

Ce fut par la plus légère inclination de tête qu'elle répondit au salut troublé de M. Marinval. Pourtant, quand il releva le front et que leurs yeux se rencontrèrent, la commotion fut si profonde qu'elle en crut percevoir l'ébranlement en lui-même aussi bien qu'en elle. Et elle demeura stupéfaite. Se pouvait-il qu'elle fût quelque chose pour ce jeune homme, qui, depuis un moment, était tant pour elle ? Et comment se fit-il qu'en entendant Huguette demander à l'auteur pourquoi il avait nommé son héroïne « Germaine », M de Percenay se sentit rougir ?

— « C'est le nom de femme que je préfère, » répondit René à celle qu'il savait sa sœur. « Quand je me représente une créature parfaitement belle et séduisante, c'est toujours « Germaine » que je la nomme inconsciemment.

— Tu entends ? » dit M Vallery à son amie.

Comme René prit un air voulu d'étonnement, le ministre expliqua :

— « C'est le nom de ma fille. »

Et le jeune auteur s'inclina sans se résoudre à la banalité d'aucune parole.

Les deux hommes échangèrent alors quelques mots sur les théories socialistes qui faisaient le fond de la pièce. La courtoisie rendit leur conversation tout à fait indifférente. Ils se dédaignaient trop mutuellement pour être sincères l'un avec l'autre. René n'avait serré la main de ce parvenu de la politique et n'était entré dans cette loge que par l'irrésistible désir d'approcher les

deux créatures de mystère et de beauté qu'étaient pour lui sa sœur et l'amie de celle-ci. Quant à M. de Percenay, il avait attiré le jeune socialiste dans l'intention inconsciente d'exercer sur lui la corruption légère d'un contact avec le luxe et la puissance. Dix minutes de cette atmosphère suffiraient peut-être à troubler d'une vapeur de doute le cerveau de vingt-cinq ans qui avait conçu La Force inconnue.

Sans doute le ministre aurait cru à quelque défaillance de ce genre, s'il avait vu René Marinval s'arrêter dans l'escalier, au sortir de la loge, et s'appuyer à la rampe comme s'il chancelait. Mais il ne vit pas ce mouvement. Et il ne distingua pas davantage ce qu'il avait pourtant sous les yeux : l'émotion qui pâlissait le visage de sa fille et lui faisait tourner vers la scène des prunelles de songe et d'extase.

Le troisième acte du drame était le plus romanesque et le moins philosophique. Après différentes péripéties, la jeune héroïne mourait de tristesse, réconciliant par son agonie son père et son fiancé. Devant le deuil affreux du patron, les grévistes renonçaient à la lutte. Silencieusement, ils retournaient au travail, ils rallumaient les fourneaux éteints. La scène ne manquait pas de grandeur. Quant au malheureux père, il faisait don de l'usine à ses ouvriers, ne gardant que les fonctions d'administrateur, et le droit de répartir annuellement les bénéfices. Le rideau baissait définitivement sur un tableau d'existence idéale, où chacun rencontrait le bonheur en cherchant celui des autres. C'était le triomphe de la « force inconnue ».

urant les jours qui suivirent cette représentation, Huguette et Germaine furent moins expansives l'une avec l'autre. Leur intimité de fillettes, absolue jusque-là, subit une modification. Certains sentiments nouveaux les rendaient femmes, et, par conséquent, mystérieuses. Lorsque, maintenant, elles suivaient, enlacées, le circuit des pelouses, des silences coupaient leur babillage ; et ces silences, elles ne les rompaient ensuite qu'avec une sorte d'effort.

Depuis la soirée au Théâtre-Indépendant, Germaine vivait dans un songe. Elle revoyait René, non seulement dans la beauté de sa mâle et superbe jeunesse, dans la magie de sa chaude éloquence, mais surtout dans la grandeur de son rôle d'apôtre social. Les côtés faibles du système développé par l'orateur, les naïvetés de la pièce qui en montrait l'application, n'existaient pas pour M de Percenay. Tout lui paraissait admirable. Il lui semblait avoir vu vivre pendant trois heures les rêves les plus enflammés de son cœur généreux. Le succès aussi se démesurait dans son imagination de vingt ans. Parmi les bravos du public, elle n'avait pas fait la part de la nervosité, de l'emballement fugace, de la contagion, et aussi de la fascination produite par le charme personnel du jeune auteur. Elle regardait celui-ci comme un dominateur des foules, un bienfaiteur des peuples, un réformateur, un héros. Cette petite tête adorablement chimérique ne pouvait être tournée par une réalité sans illusions, si fascinante que fût cette réalité. Mais ici tout s'enchaînait, se confondait : la séduction immédiate et l'enchantement du rêve. Puis aussi l'aiguillon délicieux de l'obstacle. Quel abîme entre la fille du ministre et le rédacteur de l'Avenir social !... N'importe ! La jeune fille savait déjà

qu'elle aimait René. Et elle savait aussi que, contrairement à la Germaine du drame, elle ne se laisserait pas mourir.

Le secret de tels sentiments était trop exquis pour qu'elle les divulguât, même à Huguette.

Et celle-ci, de son côté, — mais pour des raisons tout autres, — n'osait, la pauvre enfant, lui laisser voir ce qui se passait en elle.

— « Je ne sais pas ce qu'il veut dire, » avait-elle expliqué à son amie après la scène avec Chanceuil. « Il prétend que, si je ne veux pas l'épouser, il peut faire du tort à papa. »

La vaillante Germaine avait haussé les épaules.

— « Le lâche ! » s'était-elle écriée. « Même si c'était vrai, voyons, n'aimerais-tu pas mieux qu'il mît ton père et toi sur la paille que de donner ta main à un misérable capable de pareilles vilenies ? »

Huguette n'avait osé dire, pas plus qu'elle n'osait croire, qu'il s'agissait de l'honneur de son père.

Cependant elle sut que Chanceuil avait eu un entretien avec M. Vallery. Elle s'épouvanta de voir celui-ci devenir soucieux. L'entretien se renouvela, et le nuage s'épaissit au lieu de se dissiper sur le front du père de Huguette. Puis le financier eut une conversation très longue, et certainement très grave, avec le ministre. M. de Percenay en sortit avec un visage plus sombre encore que celui de son ami.

Huguette seule remarqua ces détails. Une inquiétude sans nom grandissait en elle. Serait-il possible que son père eût dans

le passé quelque secret redoutable ?… Mais alors, elle ?… Quel serait son devoir ?… Elle en frissonnait de terreur et de dégoût.

Une fin d'après-midi, comme elle revenait d'une course avec M Bjorklund, un domestique lui dit que Monsieur l'avait fait demander à plusieurs reprises et l'attendait dans son cabinet.

L'appréhension la fit presque défaillir. Cependant, sans même ôter ses gants ni son chapeau, les jambes tremblantes, elle y alla.

Rarement elle pénétrait dans ce grand cabinet somptueux, auquel l'ébène des meubles, le bronze des objets d'art, la nuance foncée des tentures, donnaient un caractère de gravité un peu théâtral. Parmi toutes ces notes sombres, la face décolorée de son père se détachait, toute blanche. Jamais elle ne l'avait vu si pâle.

Il la fit asseoir, tout près de lui… plus près encore… et lui prit la main d'un geste de caresse. Puis, à brûle-pourpoint, coup sur coup, il lui demanda si elle avait songé au mariage, et si elle épouserait volontiers Ludovic Chanceuil.

Huguette arracha sa main. Une pensée d'horreur la traversait, foudroyante. « C'était donc vrai ! Son père avait commis un crime… »

Mais aussitôt, comme il l'attirait vers lui, elle le laissa faire, se repentant déjà de son mouvement de répulsion, préférant tout à ce qu'il devinât qu'elle savait.

Pourtant, comme il l'interrogeait d'une voix tendre, le sentiment de tout ce qui s'écroulait en elle la remplit d'une si intense angoisse qu'elle éclata en sanglots.

— « Mais, ma chérie, » dit le père, « ce n'était qu'une question. Je ne t'influencerai pas… »

Il fit cette déclaration d'une voix molle. Toutefois, comme elle ne répondait pas, toute convulsive, et le visage caché dans ses mains, il s'effraya.

— « Regarde-moi… Parle-moi… » s'écria-t-il. « Je te jure que tu n'épouseras pas Chanceuil, si ce mariage te déplaît. »

Elle releva la tête, étonnée de ce serment. Serait-il possible que son père fût encore libre ? Alors c'est que la chose affreuse du passé n'était pas irrémédiable.

Il ajouta :

— « Non… Je ne veux pas ton malheur… J'ai bien réfléchi… Il y a un autre moyen. »

Machinalement, Huguette demanda :

— « Un autre moyen… de quoi ?…

— De me sauver… Parce que… vois-tu… je dois te dire… » (sa voix s'embarrassa), « Chanceuil me tient… Oh ! en partie seulement… jusqu'à un certain point… D'ailleurs tu ne comprendrais pas… Ce sont les affaires. »

La jeune fille se calmait, essuyait ses yeux, mettait toute la force de sa volonté à distinguer quel était son devoir. Mais, en écoutant les phrases décousues de M. Vallery, elle trembla que, pour la décider, il ne se résolût à tout lui dire. Entendre son père s'accuser de quelque infamie, et être ensuite vis-à-vis de lui celle qui savait, voilà ce qui lui causait la plus immédiate terreur. Tout

plutôt que cela !… même la ruine, même la mort, même le mariage avec Chanceuil.

— « Non, papa, non, je t'en prie ! » dit-elle en joignant les mains, « ne me parle pas d'affaires. Cela me fait peur… Je n'y comprends rien. Dis-moi simplement une chose… une seule chose, mon cher papa. As-tu un intérêt capital à ce que j'épouse… ce monsieur ?

— Si tu l'avais accepté sans répugnance, cela tranchait bien des difficultés.

— Réponds-moi plus catégoriquement, cher père, » dit-elle avec douceur. « Veux-tu que je l'épouse, à tout prix ? Si tu le veux, je le ferai. »

Le père hésita.

— « Qu'as-tu, en somme, fillette, contre lui ?

— Ce que j'ai ?… » s'exclama-t-elle avec un haut-le-corps… « Tout… Je le méprise… Je le déteste ! Autrefois, il me déplaisait simplement… mais maintenant, il me fait horreur ! »

Il y eut un silence. Puis M. Vallery prononça :

— « Eh bien ! tu ne l'épouseras pas. Je ne veux pas que tu l'épouses. »

Il ne fut pas dit autre chose ce jour-là. Mais toute l'existence de ce père et de cette fille se trouva transformée. Entre eux une gêne s'établit. Quelque chose d'inexprimé les sépara. Dans le somptueux hôtel de l'avenue d'Antin, la tristesse sous sa plus sombre forme, la tristesse faite de doute, de défiance et d'anxiété, flotta parmi les chambres aux meubles soyeux et bas, sous les al-

légories voluptueuses des plafonds, à travers l'immensité du hall, et le long des escaliers magnifiques. Les domestiques voyaient avec étonnement cette tristesse se peindre sur le visage des maîtres. M Bjorklund en sentit l'oppression. Elle ne questionna pas son élève, mais elle n'éprouva nulle surprise lorsqu'un soir Huguette se jeta dans ses bras, les larmes aux yeux, en lui disant :

— « Oh ! mademoiselle, emmenez-moi dans votre pays, dans votre petite maison de Stockholm, près de vos vieux parents, qui ont eu dix enfants, et qui les ont élevés dans le respect du devoir, dans la simplicité, dans l'esprit de dévouement, dans l'honneur. Dieu ! qu'on doit être bien auprès d'eux ! »

Au moment où elle trahissait sa détresse par une telle exclamation, M. de Percenay, le ministre, enfermé avec M. Vallery dans le cabinet du financier, disait à celui-ci :

— « Mais puisque tu es sûr que ce René Marinval est ton fils, et puisque tu crois qu'il le sait, nous n'avons rien à craindre. Voyons, il n'y a que l'Avenir social capable de publier un pareil document, parce que c'est un organe de conviction et de haine. Tout autre journal nous l'apportera pour nous le vendre. Car on sait que nous y mettrons le prix. Eh bien, si Marinval est ton fils, tu obtiendras de lui les papiers de Chanceuil.

— Ah ! » ricana Vallery, « tu crois qu'il m'aime et qu'il m'est dévoué, ce garçon que j'ai écarté de ma vie, dont peut-être j'ai fait mourir la mère… Car elle s'est tuée, à ce qu'on m'a dit… Oses-tu penser qu'il ne me hait pas ? »

Le ministre haussa les épaules.

— « Tu divagues, mon cher. Que viennent faire ici la haine et l'amour ? Sont-ce les leviers avec lesquels on dévie la volonté des hommes ? Y en a-t-il d'autres que l'intérêt ?

— Ce garçon est très fier, paraît-il, » prononça Vallery

— « Raison de plus. Oui, il est fier, et, de plus, voluptueux et ambitieux. Tu aurais dû le voir, quand je l'ai amené dans cette loge !... Il était pâle d'émotion ; ses yeux étincelaient devant l'élégance et la beauté de nos filles. Ce qui l'a lancé dans le socialisme, c'est, comme tant d'autres, la disproportion de ses besoins sans bornes avec la médiocrité de sa vie... Mais d'un mot nous pouvons l'amener à nous, plus plat et plus docile que ce misérable Chanceuil ne l'était lui-même jadis, et dévoué... même jusqu'à voler pour nous les documents dans le coffre-fort de son patron Horace Fortier, — à supposer que ce soit à Fortier qu'on les porte tout d'abord.

— Et de quel prix acheter une conversion pareille ? » dit Vallery. « Des millions n'y suffiraient peut-être pas.

— Non, l'argent tout seul échouerait.

— Cependant ?... »

Le capitaliste hésita... Il commençait à entrevoir vaguement le plan que de Percenay allait lui proposer. Mais il s'effarait devant la nouveauté de l'idée, devant les conséquences. Il perdait, pour l'instant, cette faculté de décision prompte, cette hardiesse à brûler ses vaisseaux, qui, plus d'une fois, l'avait fait triompher dans la bataille financière. Trop de craintes, de réflexions, de souvenirs, le poids de tout un passé, le troublaient. Dégagé de telles entraves, son ami courait droit au dénouement de la situation.

— « Tu n'as qu'une chose à faire, » prononça le ministre. « Chanceuil balance encore… Tu as eu l'esprit de ne pas le décourager complètement. D'ailleurs sois certain qu'il ne lâchera le document qu'à la dernière minute… Il le suspendra d'abord sur ta tête — et, sans qu'il s'en doute, sur la mienne — par une campagne de presse destinée à te terroriser. À ce moment-là, mon cher, crois-moi… les larmes de ta fille auront perdu leur effet sur toi… Tu mesureras le gouffre, et tu donneras Huguette à Chanceuil avec la dot qu'il exigera.

— Ah ! » dit Vallery, « tais-toi !… Quel est l'autre moyen ?

— Ouvre les bras au petit Marinval… Des bras de père, » ajouta de Percenay avec le ricanement d'un scepticisme atroce. « Mais n'attends pas qu'il connaisse ta petite histoire du Tunnel. Va au-devant. Déclare-lui que la voix du sang a crié en toi, que tes entrailles ont parlé. Propose-lui de le reconnaître. On ne renie jamais un père soixante fois millionnaire. Quant à lui, c'est un gaillard qui ne te fera pas honte… Beau garçon, bardé d'énergie, pourri de talent… Sacrebleu, si tu le dotes convenablement, je lui donne ma fille ! »

Vallery ne répondit pas tout de suite. Il regardait fixement son ami. À la fin, il dit d'une voix lente :

— « Ma foi, c'est une solution.

— Parbleu !

— Mais, » reprit le financier, « René n'est pas le maître à l'Avenir social. Si Fortier veut agir quand même contre nous ?

— Bah ! c'est le petit qui s'occupe de toute la cuisine du journal. Fortier vit dans les nuages. Si Marinval veut s'emparer du

document et nous le rendre, il le pourra toujours.

— Et si Chanceuil porte ce sacré papier à un autre journal ?

— Voyons !… » dit le ministre, qui haussa les épaules.

— « C'est vrai, » murmura Vallery, « il commencera certainement par l'Avenir, et une fois que le document y sera…

— Il est très fort, ce Chanceuil, » déclara de Percenay avec une admiration qui n'avait rien d'ironique.

— « Ah ! le satané… ! » cria le financier, qui lança une injure en frappant du poing sur son bureau.

— « Mais non, mais non… » fit l'autre avec calme. « Seulement, comment diable ne t'es-tu pas méfié de lui ? Après certains services particuliers qu'il t'avait rendus, tu devais le croire capable de tout.

— Pas d'ouvrir une enveloppe scellée, de soustraire la lettre chiffrée qu'elle contenait, d'y substituer une copie, de remettre les cachets en état, et d'oser porter ce message contrefait au destinataire.

— On n'écrit pas des lettres de cette importance, mon cher. On va parler soi-même.

— Oui, » ricana Vallery. « Et le lendemain l'Europe entière aurait su que j'étais en négociations avec le Gouvernement anglais. D'ailleurs, ça ne se serait pas passé entre la Reine et moi, n'est-ce pas ? On ne peut conclure des marchés pareils que par intermédiaires. C'est la sauvegarde de notre dignité. »

Le ministre eut un sourire que le financier ne voulut pas voir. Vallery avait, dans le caractère, un côté romanesque et phraseur que gênait le cynisme de son ami. Ce qui rend les plus viles actions possibles à certaines natures, c'est la complaisance infinie de leur imagination. Quel art subtil que l'art des prétextes ! Et quelle casuistique que celle de la conscience ! Cette voix intérieure, que les religions nous montrent comme une accusatrice, est, au contraire, l'entremetteuse dont l'ingéniosité scélérate réconcilie notre âme avec les pires turpitudes. À peine avons-nous commis la faute, que la conscience apporte à nos instincts débridés des explications et des excuses. Jamais l'homme ne s'accuse ou ne se méprise avec sincérité. Le remords, que les théologies ont placé en nous-mêmes, vient du dehors. Le remords n'est que le frisson de la peur.

2 · 06

n matin, René, en dépouillant son courrier, à l'Avenir social, trouva un billet ainsi conçu :

« Monsieur Édouard Vallery serait heureux de recevoir la visite de Monsieur René Marinval, pour une communication de la plus haute importance. »

Le jeune homme fut profondément troublé par cette avance inattendue. Plusieurs conjectures surgirent dans son esprit. Celle qui l'ébranla le plus rapprochait la démarche faite par M. Vallery des quelques minutes passées dans la loge entre le ministre et les deux jeunes filles. Huguette et Germaine savaient peut-être ?... Elles l'avaient vu, elles lui avaient parlé... Quels sentiments

s'étaient éveillés dans leurs cœurs ? Ne serait-ce pas leur intervention qui lui ramenait son père ?

Son père ?... Mais il ne l'était pas ! Il ne l'avait jamais été !... D'ailleurs il ne pouvait plus l'être, puisqu'un serment prévalait contre le lien du sang, et que la volonté d'une morte anéantissait l'œuvre de la chair. Le vrai père de René, n'était-ce pas cet Horace, qui lui avait donné plus que la vie : la sollicitude, l'affection forte et profonde, l'éducation virile, et la conviction créatrice ?

Le moindre rapprochement avec Édouard Vallery constituait un commencement de trahison envers la mère qui s'était dévouée à son enfance et le maître qui l'avait fait homme.

René ne montra pas le billet à Horace.

Il n'y fit aucune réponse.

Deux jours après, — car la situation devenait pressante pour le financier, — le jeune rédacteur de l'Avenir social reçut un message plus étendu.

« Si vous me considériez comme un étranger, vous auriez répondu, fût-ce par une défaite, à mon invitation d'avant-hier.

« Votre silence me prouve que vous savez ce que nous sommes l'un pour l'autre, mais que vous ne découvrez dans votre cœur que de la rancune à mon égard.

« Je suis si certain d'effacer un tel sentiment par l'explication de ma conduite et par la transformation complète de cette conduite à l'avenir, que j'insiste pour avoir avec vous un entretien.

« Ne faites pas de moi plus longtemps un coupable involontaire et le plus malheureux des hommes, en refusant de m'écouter.

« N'osant encore vous appeler du nom qui est dans mon cœur et sur mes lèvres, je suis, et pour toujours,

« Votre absolument et sincèrement dévoué,

« Édouard Vallery. »

Un éblouissement passa dans les yeux de René lorsqu'il lut cette lettre. Il s'aperçut donnant à Huguette un baiser de frère, et s'asseyant entre elle et Germaine, au fond du noble jardin, sous quelque séculaire bosquet, qui jamais n'aurait vu vivre un pareil rêve.

Il était seul. Il jeta son front dans ses mains, s'accouda sur son bureau. Mais il ne demeura pas immobile. Sa tête oscillait, son corps était secoué d'un frémissement, une sorte de sanglot sourd montait par instants de sa poitrine. Un délire de pensées, une frénésie d'espoirs, de tentations, de regrets, se déchaînaient à travers son être. Jamais il n'aurait imaginé que la chair et l'esprit d'un homme pussent être le théâtre d'une lutte aussi douloureuse.

Cela dura quelque temps. Puis un calme survint. Une sorte de calme glacé qui eût effrayé le spectateur. Le jeune homme leva son visage ravagé, marbré par l'enfoncement de ses doigts crispés dans les joues et les tempes. D'un regard fixe, il sembla contempler une idée nette parmi le chaos de ses incertitudes. Cette idée se définit, s'imposa. Alors, de toute sa volonté, le pauvre garçon la saisit. Il s'y cramponna comme le nageur qui va sombrer se

cramponne à la planche de salut. Puis, comme s'il craignait qu'elle ne lui manquât, qu'il ne se retrouvât sans force pour agir, vivement il prit une plume, il écrivit :

« La conclusion que vous avez tirée de mon silence n'est pas exacte. Nous sommes et nous ne devons être l'un pour l'autre que des étrangers.

« René Marinval. »

Ce soir-là, quand il se retrouva dans la petite salle à manger de la rue Montaigne, devant le simple et fraternel repas, face à face avec Horace Fortier, René se sentit vraiment digne de rompre le pain avec cet homme de dévouement et de devoir, qui avait tué dans son cœur toutes les passions, sauf l'amour de l'humanité.

La semaine suivante, ouvrant un numéro de l'Avenir social dont pourtant il avait surveillé la composition, René eut la surprise de lire cet entrefilet, ajouté sans doute après coup :

L'AFFAIRE DU TUNNEL SOUS LA MANCHE.

Nos lecteurs seront étonnés de revoir cette rubrique. Il semble qu'elle ne doive rien annoncer de bien intéressant. Tout n'est-il pas fini ? Les administrateurs n'ont-ils pas été acquittés ? N'ont-ils pas fait honnêtement de colossales fortunes ? Et, parmi les souscripteurs, la liste des ruines et des suicides n'est-elle pas close ?

Tout ce que nous dirons pour aujourd'hui, c'est qu'elle apparaîtra, cette rubrique, aux yeux de certains puissants du jour, comme le « MANÉ, THÉCEL, PHARÈS », qui les secouera d'épouvante au sein de leur sécurité.

Depuis des années, nous promettons justice aux victimes de cette catastrophe sociale, qui fut — nous le savions — un crime social. Justice sera faite, plus tôt et plus terriblement que nous n'aurions osé l'espérer.

H. F.

René se précipita dans le cabinet du directeur.

— « Mon cher maître, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Quoi donc ? » dit tranquillement Horace.

Dans la seule intonation de ces deux mots, et dans le regard que le socialiste posa sur son élève, René sentit une résolution qui l'effraya.

— « Cet entrefilet sur l'affaire du Tunnel ?…

— Mais… cela ne veut rien dire pour toi de plus que pour le public.

— Cependant…

— Mon ami, je suis le directeur du journal. Tu n'es qu'un de mes rédacteurs. Si je trouve convenable de te laisser en dehors de la campagne que j'entreprends, comment pourrais-tu te juger responsable ?

— Cette campagne, maître, vous la dirigez contre mon père.

— Oh ! il l'est si peu !

— Il l'est peut-être plus que vous ne croyez ?

— Qu'entends-tu par là ?

— Il m'a fait des avances. Il m'a écrit comme à son fils. »

Horace eut un sourire de férocité satisfaite.

— « Une preuve de plus, » murmura-t-il.

— « Oh ! » dit René, « comme vous détestez ce malheureux ! Qu'est-ce qu'il vous a fait ? »

Le socialiste ne répondit pas à cette question. Il reprit, sans emphase, mais avec une gravité simple qui impressionna fortement le jeune Marinval :

— « La résurrection des sentiments paternels chez Édouard Vallery coïncide avec ce fait qu'on propose de nous livrer les documents les plus compromettants pour lui.

— Méfiez-vous, maître, c'est si facile à fabriquer, des documents !

— Oh ! ceux-ci sont trop énormes. On n'invente pas ça. L'imagination de l'homme est décidément inférieure à sa capacité criminelle. »

René devint d'une pâleur de cendre. Ses yeux assombris se dilatèrent.

— « Il s'agit donc d'un crime ? »

Horace inclina la tête.

— « Oui, et du pire de tous. »

L'interrogation muette qui s'exprima sur le visage de René fut terrible d'angoisse.

— « Mon pauvre garçon, » reprit Horace, « tu veux absolument savoir ?…

— Parlez… » fit le jeune homme entre ses dents, que rapprochait une contraction nerveuse.

— « Eh bien, Vallery a été payé par l'Angleterre pour faire avorter l'entreprise du Tunnel et sombrer la Société dont il était directeur. Tu sais la catastrophe qui en résulta pour l'épargne française.

— Ce n'est pas possible ! » cria René. « Il ne l'aurait pas pu. Le Gouvernement français avait envoyé des experts. On avait lu à la Chambre un rapport favorable…

— Oui, un rapport, un seul !… Y en eut-il jamais un autre ? À ce moment-là, les administrateurs avaient besoin d'une hausse des valeurs, d'une émission d'obligations à lots. Plus tard, le silence se fit. Il y eut des complicités ministérielles. Et le pot-de-vin anglais se doubla par le jeu à la baisse, que le directeur lui-même et son ami de Percenay exécutèrent par des prête-nom.

— Mais les ingénieurs ?

— Les ingénieurs… C'est comme les médecins : il y a toujours l'ingénieur Tant-Pis à côté de l'ingénieur Tant-Mieux. On n'a laissé la parole qu'à celui-là. D'ailleurs… »

Fortier s'interrompit, avec un geste énigmatique.

— « Quoi encore ? » insista René. « Allez donc !… Vous voyez que je puis tout entendre.

— Il y aurait quelque chose de pire… Mais, cela… je n'en ai pas vu les preuves… Je n'y veux pas croire. L'accident qui a détermi-

né la suspension des travaux, et qui a coûté la vie à plusieurs hommes, aurait été provoqué…

— Assez !… » cria René.

Mot jailli d'une telle souffrance morale que l'intonation impérative ne choqua pas son maître. Fortier se tut, et regarda le jeune homme enfouir sa tête dans ses mains. Les yeux du chef socialiste s'adoucirent, s'embrumèrent presque d'attendrissement, à voir cette attitude d'un si naïf et sincère désespoir. La première rencontre de cet enfant avec la bassesse et la vilenie humaines était rendue doublement tragique par ce fait qu'il sentait couler dans ses veines le sang abominable. Dans ce moment, en effet, l'horreur et la honte l'emportaient même sur la sollicitude ombrageuse dont son cœur, de loin, enveloppait sa sœur, et l'amie, trop chère, de cette sœur. Son anxiété fraternelle et son amour même se taisaient. Tout son être était bouleversé jusqu'à l'affolement par l'indignation et le dégoût.

— « Mon pauvre enfant ! » dit enfin Horace. « Toi qui veux la régénération du monde par la bonté, tu n'avais pas mesuré encore la sombre férocité de l'égoïsme humain. Ta « force inconnue » enlèvera-t-elle les dents et les griffes à ce monstre ? Ah ! nous autres réformateurs, qui rêvons des sociétés idéales, nous oublions tous que nous ne devons pas organiser des paradis, mais des bagnes… Car ce ne sont pas des anges qui peupleront nos cités futures, mais des forçats… les éternels forçats traînant le boulet de leurs appétits, de leurs maladies et de leurs vices.

— Oui… et de leur hérédité, » murmura René, avec un ricanement plein d'amertume.

— « Eh ! » s'écria Horace, qui le comprit, « pourquoi t'acharnes-tu à ne voir en toi-même que le fils de cet homme-là ? »

Marinval ne répondit pas. Mais, après un instant où ni l'un ni l'autre ne parlèrent, le jeune homme fut secoué comme d'un sursaut par le choc d'une pensée soudaine. Il leva son visage, où redoublait la pâleur, et, d'une voix qui semblait avoir peur d'elle-même, il demanda :

— « Ma mère ?... Pourquoi ma mère m'a-t-elle fait renier ?... Elle se doutait donc ?... Avait-elle été dans quelque secret aussi épouvantable ? ... »

La physionomie d'Horace changea. Une sorte de voile sombre se posa sur ses traits. Il répondit :

— « Non.

— C'était l'avant-veille de sa mort, » ajouta René avec cette voix rêveuse qu'on prend inconsciemment pour évoquer des souvenirs. « On eût dit qu'elle avait le pressentiment de sa fin prochaine. Pourtant elle est bien morte, comme vous me l'avez répété souvent, mon cher maître, de la rupture d'un anévrisme ? »

L'inattendu de cette question, et le doute, plus inattendu encore, dont René la souligna, troublèrent Horace. Dans ce moment presque solennel, ne devait-il pas dire la vérité au jeune homme ? Maintiendrait-il le pieux mensonge par lequel il avait abusé le petit garçon d'autrefois ? Mais, d'autre part, pourquoi déchirer davantage ce cœur qui saignait si visiblement devant lui ?

L'impulsion de pitié surgit une seconde trop tard. Quand le socialiste voulut répondre, son élève avait surpris la presque imperceptible hésitation.

René se leva, saisit sa chaise et la rapprocha d'Horace. Puis il étreignit une main de son maître, comme pour l'assurer de sa fermeté par une mâle pression, et, les yeux dans ses yeux, la voix résolument affermie, il prononça :

— « Dites-moi comment ma mère est morte.

— Viens, » fit Horace, « quittons ce bureau de journal. Rentrons chez nous. Je te le dirai. »

Tous deux sortirent ensemble. Durant le court trajet, ils n'échangèrent pas une parole.

Et ce fut ce soir-là, dans la chambre de René, en face des verdures sombres et des éclairs de façade blanche étalés en décor par l'hôtel Vallery, qu'Horace Fortier, pour la première fois, débrida la blessure dont il n'avait jamais cessé de souffrir. Lui-même s'étonna de trouver encore la plaie si pantelante, et de ne pouvoir plus contenir l'épanchement fiévreux et irrité qui en sortit.

Il dit à ce fils l'amour qu'il avait eu pour sa mère, et les tourments indescriptibles de cet amour, et l'adorable grâce physique et morale de la femme qui l'inspirait. Il dit aussi, en termes effroyables, sa haine pour l'homme qui l'avait séparé d'elle, et la tragique apparition de cet homme, au moment où lui, Horace, croyait pouvoir oublier enfin son exécrable existence.

Des images s'évoquèrent dans l'esprit de René. Il revit le jardinet de Clermont, et, à la grille, cette silhouette dans le crépus-

cule… C'était lui qui avait insisté pour faire entrer celui qu'il savait son père… Il se rappela le brusque départ d'Horace, et son cœur se crispa, comme toujours, lorsqu'il évoquait la scène inexplicable et angoissante qui suivit : ses parents debout l'un en face de l'autre, échangeant des regards et des paroles que lui-même ne comprenait pas, et qui pourtant le faisaient pleurer.

Une lumière lugubre éclata dans son cerveau. Des mots résonnaient à son oreille : « Mon enfant, tu viens de tuer ta mère. »

Il interrompit son maître par un grand cri :

— « Elle est morte volontairement… et c'est moi qui en étais cause !…

— Non, » dit Horace, « non, ce n'est pas toi… »

La voix du socialiste se brisa dans un rauque sanglot. Il n'ajouta rien tout d'abord. Pouvait-il s'accuser devant ce fils du coup mortel porté à la mère ?… coup involontaire et si atrocement expié ! Ne s'était-il pas frappé lui-même avec elle dans un excès d'aveugle souffrance ? N'était-il pas assez puni par son deuil éternel ? Était-ce vraiment son devoir d'éloigner de lui cet enfant en lui dévoilant, tout enflammées, sur son propre cœur, les traces horribles et dévorantes, les éclaboussures du sang maternel ?…

Horace ne le pensa pas.

Il reprit, sourdement, par phrases hachées :

— « Nous allions être heureux, mon petit René… Je l'épousais dans quelques jours… Nous partions… Nous allions dans un pays nouveau… Toi, avec nous, comme notre fils… C'est à ce moment-là que l'autre est venu… Pourquoi ?… Que lui voulait-il ?… N'é-

tait-il pas marié, séparé d'elle pour toujours ?... Oh ! quand j'ai quitté sa maison, la laissant avec lui... sachant quels souvenirs, quels liens, il pouvait évoquer pour la reconquérir... te sachant entre eux, toi, René, qui, devant moi, l'avais appelé ton père !... Dieu du ciel ! c'était à en devenir fou... et je l'ai été, je crois, durant quelques heures.

— Et... quand vous l'avez revue ?... » demanda le jeune homme d'une voix tremblante.

— « Quand je l'ai revue... mon pauvre enfant !... elle était morte.

— Morte !... ma pauvre adorée mère... Mais elle était si belle et si calme dans son dernier sommeil ! Oh ! je la vois encore ... Quel poison avait-elle donc pris pour s'endormir si doucement ?

— Pas un poison, » murmura Horace ... « un coup de revolver ... dans la tempe ...

— Le revolver !... »

Ce fut une nouvelle image surgissant dans les régions obscurcies du souvenir. Il avait vu cette arme. Il l'apercevait encore, petite et sinistrement brillante, sur la table du salon, cette chose de bois et d'acier qui allait lui enlever sa mère.

Les deux hommes se turent. Ils pleuraient.

Que de choses ils se dirent encore au cours de la longue soirée ! Très tard, dans la nuit profonde, ils étaient encore assis devant la fenêtre ouverte. La bonne qui les servait, et qui vint leur annoncer le dîner, les trouva si graves qu'elle n'osa les avertir une seconde fois, mais laissa les plats se refroidir sur la table.

En face d'eux, les arbres, peu à peu, devinrent noirs sur le ciel verdi. Puis toute lueur s'éteignit, les étoiles se montrèrent. Et, tout à coup, au delà des massifs, un rayonnement de lumière électrique dessina comme un château de féerie dans l'épaisseur de l'obscurité. C'était l'hôtel Vallery qui s'éclairait, lourd d'orgueil et de luxe. On devinait, devant ses perrons fleuris, le gravier luisant sous les globes de clarté, les portes de ses salons ouvertes sur la fraîcheur du soir, et le va-et-vient des valets, attentifs à ce que le maître n'eût même pas la peine de formuler des ordres.

René tendit son poing fermé dans la direction de la fastueuse demeure.

— « Il est là, celui qui a tué ma mère.

— M'empêcheras-tu encore de le châtier ? » demanda Horace.

Le jeune homme répondit :

— « Non. »

entrefilet de l'Avenir social mit la presse en rumeur. Suivant les rancunes, les crédulités, ou les intérêts, des articles se succédèrent. Les uns défiaient Horace de justifier sa menaçante assertion ; les organes officiels l'accablèrent d'injures. Certains journaux, au contraire, criaient contre l'ancien directeur de la Compagnie et le Gouvernement responsable de son acquittement, d'autant plus haut qu'ils voulaient se faire payer plus cher leur silence. D'autres, exploitant la curiosité publique au profit de leur

tirage, se prétendaient dans le secret des révélations annoncées, et servaient aux lecteurs les romans les plus fantaisistes sur cette fameuse affaire du Tunnel. L'opinion une fois émue, il allait être difficile de ne pas lui donner satisfaction.

René, qui, ne voulant pas agir dans cette campagne, en laissait la direction à Fortier, s'étonna pourtant de voir se passer quelques jours sans que l'Avenir social agitât le grelot qu'il avait attaché. Malgré sa répugnance à questionner son maître sur certains détails, il ne put s'empêcher de lui dire :

— « N'avez-vous pas déjà en votre possession les documents dont vous m'avez parlé ?

— Non, » répondit Horace.

— « Êtes-vous sûr qu'ils existent ?

— Je les ai vus.

— Que ferez-vous si, au dernier moment, on ne vous les livre pas ? Notre journal aurait servi les intérêts d'un maître chanteur, et nous passerions pour ses complices. »

Fortier sourit.

— « Le maître chanteur existe, et dans toute la beauté du type. Mais j'ai déjà bien entravé son petit commerce. Il n'a pas été le plus fort de nous deux, et je l'ai mené beaucoup plus loin qu'il n'aurait voulu.

— Cependant, s'il vend les papiers aux intéressés et nous donne ensuite un démenti ?

— L'important, » dit Horace, « n'est pas d'avoir les preuves de la vérité : c'est de la connaître. Je la possède, et je trouverai toujours moyen d'en établir l'évidence.

— Pouvez-vous, » demanda encore Marinval, « me nommer l'homme qui fait marché d'un pareil secret ?

— Non, mon cher ami, je n'en ai pas le droit.

— Que veut-il ?… De l'argent ? »

Fortier fit un geste d'ignorance et d'indifférence.

René réfléchit un instant, puis ajouta :

— « Cela m'étonnerait beaucoup qu'il ne voulût que de l'argent. On lui en aurait donné. De quel prix ne paierait-on pas — puisqu'on le peut — l'arme terrible qu'il détient ?… Ne serait ce pas plutôt une vengeance ?

— « Non, » dit Horace. « Il m'aurait livré le papier tout de suite.

— Quel autre drame se cache encore sous cette démarche abominable ? » murmura le jeune homme.

Il allait bientôt le savoir.

Le lendemain matin, comme il travaillait dans sa chambre de la rue Montaigne, — Horace étant au journal, — la bonne vint lui dire qu'une dame demandait à lui parler.

— « Une dame ? » répéta René tout surpris.

Dans sa vie de labeur intellectuel et de passion sans espoir, la femme réelle et charnelle tenait si peu de place que l'annonce

d'une visiteuse le laissa stupéfait.

— « Où est-elle, cette dame ?

— Dans la bibliothèque.

René se dirigea vers cette pièce, la seule de l'appartement qui jouât le rôle de salon ; elle servait aussi de cabinet à Horace, quand celui-ci ne travaillait pas dans sa chambre à coucher.

La porte ouverte, il ne distingua d'abord, à contre-jour, qu'une silhouette élégante et jeune. Puis la mousse blonde d'une chevelure légère, flambant autour des tempes, lui fit battre le cœur… Avant qu'il pût s'accuser d'une illusion absurde, il reconnut Huguette Vallery.

Elle était seule… Donc elle se savait sa sœur.

Les deux jeunes gens restèrent debout l'un devant l'autre. L'émotion, la timidité, les écrasaient. Mais, en même temps, une douceur immense flottait en eux. Le charme de ce singulier sentiment fraternel, aiguisé par la différence des sexes et par leur beauté, leur mettait au cœur une sensation presque surhumaine. Sans qu'ils sussent comment ni pourquoi, leurs yeux, tout à coup, se mouillèrent.

Huguette, comme femme, devait avoir, la première, la finesse et la force de dire ce qu'il fallait dire.

Elle eut un mot incomparable, non préparé, jailli spontanément de son âme instinctive.

Elle dit simplement :

— « C'est notre père qui m'envoie. »

Nul discours, nulle prière, nulle supplication n'aurait produit un effet pareil. Brusquement, sous le souffle tendre de cette parole, tout ce que l'esprit de justice et de vengeance avait endormi chez René se réveilla. Il se sentit solidaire de cette créature charmante et de celui à qui elle, comme lui-même, devait la vie. Une sorte de douloureux remords le saisit à l'idée du péril affreux qu'il laissait planer sur cet homme et sur cette enfant. Ses doutes le reprirent. Il se sentit atrocement malheureux.

— « Votre père ne peut pas être le mien, » murmura-t-il.

Mais la lutte devenait trop cruelle. Il se laissa tomber sur un siège, et cacha son visage, sur lequel des larmes coulaient.

Huguette s'approcha. D'un geste où la réserve de la jeune fille se mêlait à la toute nouvelle tendresse de la sœur, elle lui effleura l'épaule.

— « Oh ! ne dites pas cela ! » s'écria-t-elle. « Mon père est le vôtre. Il me l'a dit. Il vous aime… Il m'envoie pour que je vous ramène dans ses bras. »

Le jeune homme releva la tête, cette tête belle et triste à saisir un cœur moins impressionnable encore que celui de Huguette.

— « Vous ne pouvez pas me comprendre, » dit-il. « Je ne peux pas vous expliquer… »

Mais la vue du gracieux visage, penché si anxieusement vers le sien, ouvrit en lui toutes les sources d'affection si longtemps comprimées.

Il prit les mains de la jeune fille.

— « Ô ma sœur ! » s'écria-t-il, « ma bien-aimée sœur !... Je puis donc vous appeler de ce nom sans manquer à mon devoir et à mes serments. J'ai su ce que vous êtes pour moi depuis le jour où l'on nous a séparés, au parc Monceau... Vous rappelez-vous ?

— Au parc Monceau ?... »

Elle ouvrit ses grands yeux bleus pleins d'inquiétude, comme si elle le croyait devenu subitement un peu fou.

— « Mais oui... Souvenez-vous... Ce petit garçon qui vous construisait des jardins dans le sable, auprès de la Rotonde... Vous veniez avec une Fräùlein aux cheveux roux, qui lisait toujours...

— C'était vous ?... » cria Huguette.

Une gaieté maintenant les animait, à l'éveil de leurs souvenirs. Assis l'un à côté de l'autre, ils se rappelaient mutuellement mille détails.

Àla fin, René prononça d'une voix moins assurée :

— « Il y avait aussi votre amie, la petite Germaine... »

Àce nom, Huguette rougit légèrement.

— « C'est elle que vous avez vue dans notre loge, le jour de La Force inconnue.

— Vraiment ? » dit hypocritement René. « Comme elle est devenue belle !...

— N'est-ce pas ? » approuva la jeune fille toute joyeuse. « Oh ! comme vous l'aimeriez si vous la connaissiez ! »

Ce fut au tour de René de rougir. Alors Huguette, avec son intuition aiguë de femme, sentit qu'elle découvrait là, peut-être, un moyen de le conquérir. La teinte rosée de ses joues s'accentua, dans la confusion de ce qu'elle pensait et de ce qu'elle osait dire.

Toutefois elle prononça bravement :

— « Elle vous admire tant !... Oh ! elle ne le dit pas... Mais, depuis votre conférence et votre pièce, elle n'est occupée que de vos idées. Si vous saviez le rêve que j'avais fait !... »

Sournoisement, la charmante fille s'arrêta, regardant de côté l'effet de son indiscrétion.

— « Quel rêve ?... » balbutia René.

— « Quand papa m'a révélé que vous êtes mon frère, je me suis dit que Germaine vous plairait peut-être comme vous lui plaisez, et alors... elle deviendrait ma sœur... Nous serions bien heureux tous les trois. »

René, pâle à présent, essaya de rire.

— « Je serais un joli parti pour M de Percenay !

— Bien sûr ! » dit vivement Huguette. « René Vallery serait un parti superbe. Et je sais très bien que le ministre ne s'y opposerait pas. »

Le nom qu'elle jeta — ce nom bientôt déshonoré, dont il n'accepterait pas la souillure — fit trouver au jeune homme la force de repousser la suprême tentation.

— « Je m'appelle René Marinval, » dit-il durement. « Je ne serai jamais René Vallery ! »

Dans sa tête, bourdonnante d'idées, son orgueil maintenant criait :

« Je conquerrai Germaine tout en gardant le nom de ma mère. Elle pense à moi… Elle m'aime déjà peut-être… Elle m'aimerait… grands dieux !… »

Dans son exaltation, il ne s'était pas rendu compte de la hauteur presque brutale qu'il avait mise à déclarer :

— « Je ne serai jamais René Vallery ! »

Il fut donc stupéfait lorsque sa sœur se leva, le sourire éteint, et dit avec des lèvres convulsives :

— « Alors je suis perdue… »

Les yeux pleins de larmes, elle se détournait comme pour sortir.

Il s'élança vers elle, il la supplia d'expliquer cette parole, prononcée si profondément, d'un accent si désespéré. Elle, perdue ?… Que voulait-elle dire ? Si elle s'était inquiétée pour son père, René aurait trop bien compris, et, rendu de nouveau attentif au but intéressé de la démarche, il se fût raidi et glacé. Mais cette touchante Huguette gémissait sur elle-même… Serait-elle donc la première victime ?… l'otage et la rançon peut-être ?… Saisi d'une anxiété imprévue, le jeune homme la pressait maintenant de parler, d'avoir confiance en lui… Il lui disait son long et silencieux amour fraternel, son désir de la protéger, de se dévouer pour elle, même sans qu'elle le sût, jadis, alors qu'il n'avait pas l'espoir de lui parler jamais.

Elle l'écoutait, singulièrement émue d'entendre un homme lui dire ces choses, un homme qu'elle voyait pour la seconde fois, et de qui pourtant elle pouvait les entendre. Elle oubliait presque sa détresse dans l'extraordinaire de cette sensation.

Àla fin elle lui dit :

— « Je ne puis pas vous expliquer ce que je ne comprends guère moi-même. Je sais seulement que notre père mettait beaucoup d'espoir dans vos bons sentiments pour nous. Il paraît que vous seul et moi pourrions écarter un danger qui menace notre honneur et notre fortune. Puisque vous refusez notre nom, comment pourriez-vous le défendre ? Il faudra donc que je me sacrifie, et le sacrifice est, je vous l'assure, épouvantable.

— Quel sacrifice ? » demanda René.

— « J'épouserai un misérable, que je méprise, que je déteste, qui agit, en ce moment, comme le dernier des hommes…

— Ah ! c'est donc cela ! » s'écria Marinval. « Dites-moi son nom. »

La jeune fille hésita.

— « Dites-moi son nom, et je vous jure qu'en ce qui dépendra de moi vous ne l'épouserez pas.

— Il s'appelle Ludovic Chanceuil. »

René chercha un instant.

— « Chanceuil, le chef de cabinet de M. de Percenay ? »

Elle inclina la tête.

— « Voyez-vous, » murmura-t-elle, « j'aimerais mieux mourir que de devenir sa femme. »

Elle ajouta tristement :

— « J'ai peut-être tort de vous dire toutes ces choses… À quoi bon, puisque vous haïssez mon père autant que ses pires ennemis ? »

Le jeune homme eut un mouvement.

— « Oh ! je le sens bien, allez, » reprit-elle… « Et je ne puis pas vous en empêcher, puisque je n'en sais pas la raison. Je ne comprends guère davantage pourquoi je dois épouser un homme abominable… C'est affreux d'être une jeune fille !… On va dans la vie sans savoir… À présent j'ai peur de tout… Je me réveille, la nuit, avec des sursauts d'angoisse… Ah ! vous ne savez pas comme je suis malheureuse depuis quelques semaines !…

— Pauvre chère enfant ! Écoutez… Avez-vous un peu confiance en moi ?

— Beaucoup. Ah ! René, » s'écria-t-elle, prononçant pour la première fois ce petit nom fraternel, « vous avez si bien parlé de la bonté, cette force inconnue !… Exercez-la, je vous en supplie, envers notre malheureux père !

— Retournez auprès de lui, et rassurez-vous, chère Huguette. C'est vous que je veux sauver. Je suis presque certain d'y parvenir.

— Lui dirai-je donc que vous voulez bien être mon frère, et que vous ne voulez pas être son fils ?… Comment sera-ce possible ? »

René ne répondit pas.

— « Adieu, cher frère, » prononça doucement la jeune fille.

— « Au revoir, ma jolie petite sœur, » dit-il avec un sourire d'admiration attendrie.

Ils se tenaient la main. Ils n'osaient pas s'embrasser. Pourtant tous deux rêvaient à la saveur chaste et bizarre qu'aurait ce baiser permis, audacieux comme une caresse défendue.

L'idée les fit rougir. Et, comme l'embarras de leur hésitation devenait plus grand que celui de l'action elle-même, spontanément leurs visages se rapprochèrent. Huguette tendit sa joue, que René effleura de ses lèvres.

Et, lorsqu'ils se furent quittés, tous deux restèrent délicieusement envahis par la tendresse et le mystère.

2 · 08

ené pensait :

« Je n'ai qu'une chose à faire. Provoquer Ludovic Chanceuil, et le tuer, si je peux. Mais comment m'y prendre ? C'est très difficile d'obtenir un duel sérieux avec un monsieur qu'on n'a jamais vu. Et je n'ai pas de temps à perdre. »

Ce n'était pas seulement par suite d'un raisonnement fait de sang-froid que le jeune homme souhaitait le combat à mort avec un adversaire inconnu même de visage. Une vraie fureur physique le soulevait quand il songeait au désir que ce misérable

pouvait avoir de Huguette. Certes, il pensait bien que, dans une âme pareille, la fortune de la jeune fille et la situation politique à laquelle pourrait aspirer celui qu'elle épouserait, constituaient les appâts les plus capables d'inspirer une ténacité si féroce. Mais, après tout, l'abominable prétendant avait des sens. Huguette, par sa grâce délicieuse, en eût éveillé chez l'homme le plus froid. Et, dans ses rêves d'avenir, nul doute que ce Ludovic Chanceuil n'escomptât, par l'imagination, ses droits de futur mari. À cette idée, René bondissait comme un amant jaloux. Non pas qu'il éprouvât, pour celle en qui toujours il avait vu sa sœur, autre chose que la plus pure affection fraternelle, mais les circonstances mêlaient à cette affection quelque vivacité romanesque ; et, depuis son entretien avec cette sœur, la suavité découverte en elle affinait son sentiment, l'imprégnait de respect, d'ombrageuse délicatesse.

D'ailleurs, une haine montait en lui contre l'homme auquel il devait la révélation tragique des crimes de son père, et qui l'acculait au rôle, sinon de justicier, du moins d'assesseur consentant et presque d'aide-bourreau. Oui, ce serait un soulagement et une solution de tuer Chanceuil. Si cette mort ne sauvait pas Vallery, elle délivrerait Huguette. Elle empêcherait le sacrifice volontaire de la jeune fille.

Et pourquoi cette juste exécution d'un misérable ne suspendrait-elle pas le drame dont, à l'avance, Marinval frissonnait d'appréhension ? Fortier avait beau dire, la campagne entreprise par l'Avenir social s'embarrasserait dans les tergiversations et les lenteurs, peut-être même n'aboutirait pas, sans le document que détenait Chanceuil. Celui-ci disparaissant, le fameux papier, trop bien caché par lui, devenait peut-être introuvable, ou tombait dans les mains de gens qui seraient heureux de le vendre au prix

que Vallery pouvait y mettre. Ainsi, de nouveau, le silence se ferait autour des hontes irréparables. La vengeance n'éclaterait pas. La sensation de cauchemar dans laquelle vivait René disparaîtrait, avec l'invincible remords dont il était vaguement troublé. (Car, de temps à autre, s'éveillait en lui la voix disant : « Je suis son fils… son fils !… ») Et les beaux yeux de Huguette continueraient à s'ouvrir dans l'innocence et l'ignorance, — les beaux yeux, destinés, sans son fraternel secours, à des larmes si affreuses !

« Mais Chanceuil peut me tuer, » se dit une fois le jeune homme.

Cette réflexion n'amena sur ses lèvres qu'un sourire de fatalisme et de mélancolie.

Sa résolution était donc bien prise. Restaient les difficultés de l'exécution. Où, comment, à quel propos, insulterait-il Chanceuil assez gravement pour que des témoins acceptassent les conditions d'un duel à mort ? S'il laissait soupçonner au chef de cabinet qu'il connaissait sa conduite de Judas, il compromettrait Horace. Celui-ci, en effet, avait dû engager sa parole de sauvegarder l'incognito du dénonciateur. Et lui, René, rédacteur de l'Avenir social, était implicitement solidaire de la discrétion de son maître. Ce n'était pas par Fortier qu'il connaissait le nom de Chanceuil ; mais pouvait-il faire intervenir Huguette ?… Ce sujet d'attaque, le seul plausible et grave, lui était donc interdit.

Il y songea vainement toute une nuit, déconcerté par l'extravagance des plans qui lui venaient en tête.

« Je pourrais payer une femme pour l'aborder quand il sortira du ministère, » pensait-il, « et pour jouer ensuite le rôle de ma

maîtresse, dans la scène de jalousie que je provoquerai immédiatement… »

Toutefois ce moyen le dégoûtait. D'ailleurs comment désignerait-il son adversaire à la complaisante créature ? Il ne le connaissait même pas de vue.

Le matin, de très bonne heure, il se rendit au journal. Dans l'antichambre, un monsieur insistait auprès du garçon pour faire passer sa carte au directeur.

— « M. Fortier n'est pas arrivé, monsieur, je vous assure, » répétait l'homme.

— « C'est bien contrariant. Où demeure-t-il ? Croyez-vous que je le rencontrerais chez lui ?

— Ah ! » dit le garçon, qui leva les yeux au bruit de la porte, « voici M. Marinval, à qui vous pouvez parler comme à M. Fortier lui-même. »

Le monsieur se retourna. René vit un jeune homme à la physionomie arrogante et nulle, assez joli garçon malgré sa pâleur fripée de noctambule parisien et la prétention de son costume : son menton guindé sur une haute cravate, et ses hanches enjuponnées dans une ample et longue redingote, qui efféminait sa silhouette. Machinalement le garçon de bureau tendait au rédacteur la carte de ce visiteur pressé. Mais Marinval eut à peine besoin d'y jeter les yeux pour savoir qu'il était en face de Ludovic Chanceuil. La lecture du nom sur le carré de bristol ne fit que confirmer une instinctive certitude.

— « Que voulez-vous ?… » prononça-t-il d'un ton si agressif et dédaigneux que le garçon de bureau en sursauta d'étonnement.

— « Mais… vous apprendre à être poli, d'abord, monsieur ! » riposta Chanceuil, avec un mouvement nerveux de la main qui tenait sa canne et un redressement rageur des épaules.

René n'écouta pas sa réponse. Il le regardait, sentant d'abord la nécessité de fixer ce visage dans sa tête, pour le retrouver tout à l'heure autre part, — dans un café, au théâtre, n'importe où, mais ailleurs que dans cette antichambre de journal. Car il n'avait ici ni le lieu ni le sujet d'une provocation sérieuse. Cependant l'envie de lever la main et de frapper cet homme au visage grandissait en lui, menaçait de l'emporter sur sa raison et sur sa volonté. Chanceuil vit une telle menace dans son silence et dans ses regards, que, malgré une dose suffisante de bravoure, il en fut secrètement impressionné.

— « On dirait que vous me cherchez querelle, monsieur ? » reprit-il.

Et il ajouta, avec un petit ricanement qui sonna faux :

— « Est-ce bien à moi que vous en voulez ? Nous ne nous sommes jamais vus… Et vous m'avez l'air assez égaré par la colère… ou autre chose… pour ne pas trop savoir à qui vous vous adressez.

— Si, » dit Marinval avec une froideur apparente plus redoutable que la violence, « je sais à qui je m'adresse. Vous vous appelez Ludovic Chanceuil. Vous avez été longtemps le secrétaire particulier » (il appuya sur le mot) « d'Édouard Vallery. Vous êtes maintenant le chef de cabinet du ministre de Percenay. Et de plus vous êtes… » (Il hésita, déterminé encore à se contenir. Mais, dans un éclair, il entrevit une interprétation possible à son at-

taque, et il ouvrit l'écluse à son furieux mépris) : « Vous êtes un misérable !...

— Insolent !... » cria Chanceuil, qui en même temps leva sa canne.

René saisit le jonc et le rabattit.

— « Oui... » poursuivit-il avec la hâte de s'expliquer sans laisser s'égarer les soupçons de l'autre. « Je ne sais pas ce que vous venez faire ici. Mais le seul fait que vous mettez les pieds dans ce journal est une lâcheté de votre part. Vous appartenez au parti que nous attaquons. Votre patron actuel et celui que vous avez servi ont été récemment menacés par nous de révélations foudroyantes. Que venez-vous donc faire chez nous, si vous n'êtes pas envoyé par eux pour acheter notre silence ? Donc votre démarche me déplaît, et je vous chasse !... »

Chanceuil fut tellement abasourdi par cette accusation, toute contraire à celle qu'il attendait, que, sans relever les expressions offensantes de son agresseur, il tenta de remettre la situation dans son vrai jour :

— « Monsieur, » dit-il, « si vous n'êtes pas absolument fou, dans un instant vous me ferez des excuses. Je ne connais qu'un directeur à ce journal, et ce directeur, c'est M. Fortier. Lui seul aurait le droit de m'interdire ses bureaux, et il y songe si peu qu'il est en négociation avec moi pour une affaire qu'il considère comme du plus haut intérêt. Je ne l'autorise pas à vous la confier. Mais il vous dira du moins qu'elle est absolument en opposition avec les intentions que vous me supposez.

— Vous mentez, » dit René tranquillement.

Une seconde fois la canne de Chanceuil se leva, et une seconde fois Marinval la saisit. Mais il ne la lâcha plus, malgré les efforts de l'autre pour la lui arracher. Ce fut une courte lutte, dont le bruit attira deux autres témoins : un reporter et un compositeur d'imprimerie qui se trouvaient dans la salle de rédaction. Et ils constatèrent la confusion de Chanceuil, car, tout à coup, par une rotation brusque de la canne, René lui tordit le poignet d'une manière si soudaine et si douloureuse, que, malgré son orgueil et sa rage, le chef de cabinet ne put réprimer un cri.

René resta maître de la canne, qu'il jeta à terre, vers la porte, de la plus méprisante manière.

Blême et suffoqué d'humiliation, Chanceuil resta quelques secondes immobile. On crut qu'il allait se jeter sur Marinval. Le fait est qu'il avait la tête si perdue de fureur que, eût-il tenu un revolver, il aurait certainement tiré. Mais, outre la répugnance, due à son éducation, pour la lutte à coups de poings, le sentiment de sa vigueur moins grande et la douleur de son poignet le rendirent circonspect. Il fit signe au garçon de bureau de lui ramasser sa canne, et, comme ses doigts se fermèrent dessus assez péniblement, il comprit que cette arme elle-même ne pouvait le servir. Il prit donc le parti de recourir à la dignité. Il dit au garçon :

— « Voulez-vous m'écrire le nom de ce monsieur — car je ne le connais même pas — et son adresse personnelle, pour que je lui envoie mes témoins ? »

Sans mot dire, l'homme griffonna les quelques mots sur une feuille marquée en tête du titre : L'Avenir social, et la tendit à Ludovic Chanceuil. Celui-ci tourna sur ses talons, d'un mouvement

vif, qui fit onduler la jupe de sa longue redingote, puis il disparut, et la porte battit derrière lui.

— « Ah !... » fit René, qui respira très fort, avec une évidente allégresse.

Il regarda les trois témoins de la scène, comme s'il s'apercevait pour la première fois de leur existence, puis il ouvrit la bouche pour les prier de ne pas raconter l'affaire à M. Fortier jusqu'à ce que le duel ait eu lieu. Mais le côté enfantin de cette précaution le frappa avant qu'il eût prononcé une syllabe. Il ne voulut pas avoir l'air d'un enfant qui craint d'être grondé. Il se tut donc et rentra dans son cabinet.

La querelle entre Marinval et Chanceuil ayant eu trois témoins, trois versions en circulèrent. Celles du garçon de bureau et du compositeur d'imprimerie défrayèrent les conversations des sous-sols. Mais le récit du reporter parut en « écho » dans les journaux du soir. Des rédacteurs bien informés annoncèrent que M. Ludovic Chanceuil, ancien secrétaire de M. Vallery, et jadis étroitement mêlé à l'affaire du Tunnel, était allé demander raison à M. Fortier, au sujet de l'article tant remarqué dans l'Avenir social. Reçu par M. Marinval, en l'absence du rédacteur en chef, il s'était pris de querelle avec l'auteur de La Force inconnue, et la scène s'était terminée par une provocation.

Par extraordinaire, aucun bavardage n'était parvenu aux oreilles d'Horace, et ce fut par les journaux qu'il apprit ce qui se passait.

Il les lisait, vers dix heures du soir, dans son cabinet de directeur. Il sonna le garçon, et lui demanda si M. Marinval se trouvait dans les bureaux.

— « Non, monsieur, » répondit l'homme.

— « Allez voir s'il est rue Montaigne, et priez-le de venir me parler immédiatement. »

Dix minutes après, le garçon de bureau apportait les excuses de M. Marinval. Impossible à celui-ci de quitter l'appartement, où il attendait deux de ses amis.

« Ainsi c'est exact, » pensa Fortier, « L'enfant va se battre avec Chanceuil. C'était fatal s'il apprenait son nom. Mais comment l'a-t-il découvert ? »

Malgré la fermeté de son caractère, — fermeté voulue autant que naturelle, et systématiquement cultivée, — le socialiste fléchit sous une anxiété voisine d'une défaillance. Une idée à demi superstitieuse fit palpiter en sursauts convulsifs son cœur presque inébranlable :

« Vais-je causer la mort du fils comme j'ai causé celle de la mère ?... »

Une image rapide lui représenta ce beau René, si ardent, si jeune, étendu, tout pâle, avec du sang sur ses habits. Aussitôt elle se confondit, cette image, avec une autre : celle d'Hélène, la tête renversée, un filet rouge sur la blancheur de sa joue. Horace eut un gémissement qui se transforma tout de suite en une exclamation exaspérée :

— « Damnation !... Comment Chanceuil et lui se sont-ils trouvés face à face ? L'histoire des journaux est absurde. Mais qu'y a-t-il au juste là-dessous ? »

Le directeur de l'Avenir social prit son chapeau et sortit.

— « Qu'on apporte les épreuves chez moi, rue Montaigne, et qu'on m'attende pour le tirage. »

Àl'appartement, le bruit de sa clef dans la serrure fit sortir René de la bibliothèque.

— « Je vous demande pardon, mon cher maître… J'ai deux amis…

— Tes témoins, n'est-ce pas ?

— Oui, mes témoins. »

Il y eut un reproche attristé dans les yeux du maître, une apologie respectueuse mais fière dans ceux du jeune homme.

— « Va les retrouver, » dit Horace. « Puis tu viendras dans ma chambre, quand ils seront partis. »

Le conciliabule entre les trois hommes dura longtemps. Les témoins de René, surpris des conditions sévères proposées par ceux de Chanceuil, voulaient obtenir de leur client l'autorisation de les refuser. Mais ils trouvaient celui-ci plus acharné encore. Par son ironie, Marinval tâchait d'envenimer l'affaire, et décourageait toute tentative de conciliation.

— « M. Chanceuil a raison de se tenir pour gravement insulté. Mes griefs envers lui importent peu. Ils étaient suffisants pour motiver la correction que je lui ai infligée en le faisant crier de douleur. À moins de lui casser sa canne sur le dos, je ne sais pas de quelle façon j'aurais pu l'humilier davantage. »

Malgré les atténuations que les témoins pouvaient apporter au report de pareils discours, c'était de l'huile sur le feu, et ils le sen-

taient. Vainement essayaient-ils de surprendre quelque parole moins agressive.

— « Avouez que la colère vous a emporté plus loin que vous ne vouliez, cher ami. Savez-vous que vous avez mis dans un tel état le poignet de ce pauvre Chanceuil, qu'il ne pourra se mesurer avec vous avant trois jours au moins.

— Laissez-lui le temps nécessaire pour qu'il reprenne possession de tous ses moyens. Il en aura besoin, je vous assure, » dit René avec un ton plein de sous-entendus redoutables.

— « Mais enfin, qu'avez-vous l'un contre l'autre ? Qu'il soit exaspéré, qu'il demande une réparation féroce, nous le comprenons, après la façon dont vous l'avez traité. Mais vous, l'offenseur, vous devriez vous tenir pour satisfait, et nous mettre à même de régler plus modérément le combat.

— Je voudrais ce combat plus sévère encore. N'oubliez pas que vous parlez en mon nom, mes amis. Récusez-vous plutôt que de me trahir en ne fixant pas les conditions les plus rigoureuses qu'il soit possible. »

Il n'y avait pas à insister. Les deux témoins promirent de se conformer à ses intentions et le quittèrent.

En passant dans la chambre d'Horace, René se sentait plus troublé qu'il ne devait l'être sur le terrain.

— « Réponds-moi franchement, » dit le socialiste. « Ce n'est pas Chanceuil qui t'a provoqué ? C'est toi qui as cherché ce duel ?

— En effet. C'est moi.

— Comment as-tu su que le possesseur du document, c'est lui ?

— Je l'ai su par une femme.

— Soit, » dit Horace, « garde ton secret. Mais alors pourquoi t'étais-tu engagé à me laisser agir sans me susciter d'obstacles ?

— Mon cher maître, » répondit doucement René, « je n'ai pas de secrets pour vous. Les obstacles que je vous suscite sont venus se mettre d'eux-mêmes dans notre chemin. Vous allez me juger. Je vais tout vous dire. »

Il lui raconta la visite de Huguette.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas confié cela tout de suite ? » demanda le directeur. « Si j'avais su qu'une jeune fille était l'enjeu de la partie, aurais-je consenti à relever les cartes ?

— Vous les teniez déjà dans la main. Vous ne pouviez plus vous retirer. »

Fortier se tut, le front irrité, la lèvre plissée de dégoût.

— « D'ailleurs, » reprit René, « comment arrêter Chanceuil si on ne le tue pas ? Il porterait ses documents à d'autres.

— Mais si c'est lui qui te tue, mon pauvre enfant ?

— Alors, » dit le jeune homme, « je vous supplierai d'avoir pitié de ma sœur innocente.

— Je te le promets, » fit Horace avec une émotion contenue.

Après un instant de silence, René reprit :

— « Vous ne me blâmez donc pas, mon cher maître ? Votre désapprobation m'eût ôté ma force et mon sang-froid.

Non, » dit Fortier. « Je t'approuve. Tu fais ton devoir. »

2 · 09

e lendemain, comme René arrivait au journal, il fut prévenu que M. Fortier l'avait fait demander deux fois et qu'une lettre pressée, apportée par un commissionnaire, l'attendait sur son bureau.

Avant d'aller prendre connaissance de cette lettre, il entra chez le directeur.

Horace lui montra une correspondance étrangère, lui parla de choses et d'autres. Mais une préoccupation toute différente dominait le chef socialiste. À la fin, il dit négligemment :

— « Tu viens de la salle d'armes ?

— Non, mon cher maître.

— Tu iras ce soir ?

— Non.

— Mais à quoi penses-tu ?

— Ce serait déloyal à moi de m'exercer, » dit Marinval. « Mon adversaire a le poignet abîmé, et ne prend que le temps de se guérir.

— Tu crois ça ?… Et d'un Chanceuil ?… Allons donc ! » s'écria Horace.

René fut touché de l'inquiétude qui faisait passer, à travers le calme habituel de cet homme, des mouvements de nervosité bizarres.

Il eut un petit rire attendri.

— « Mon cher maître, je vous assure qu'il doit avoir le poignet en marmelade. Je le lui ai tordu de façon peu tendre. Je ne le crois pas physiquement lâche, et il a crié comme une femme. D'ailleurs, mes témoins ont vu son médecin. On le surveille. »

Fortier haussa les épaules.

— « Quelle arme a-t-il choisie, ton loyal adversaire ?

— L'épée. »

Horace eut un soupir de soulagement.

— « Alors ce n'est pas sérieux.

— Mettons que ça ne le soit pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Quelles sont les conditions ?

— Mon cher maître, je vous en prie !…

— Ne me cache rien, René. À quoi me servirait d'avoir trempé mon cœur dans toutes les luttes et dans toutes les souffrances, si je ne pouvais pas entendre ce que tu vas affronter ? Allons, parle, mon garçon.

— Eh bien, nous aurons le gant de combat pour ne pas être arrêtés par des blessures à la main. Les témoins n'interviendront

qu'en cas d'irrégularité, mais non pas si le sang coule. Les reprises seront de deux minutes, avec intervalles de repos de même durée. Et il y aura autant de reprises qu'il faudra pour que l'un de nous deux se déclare hors d'état de continuer.

Les traits de Fortier se contractèrent. Mais il ne fit que cette réflexion :

— « Heureusement, tu es de première force à l'épée. »

René pensa :

« Chanceuil aussi, puisqu'il a choisi cette arme avec de telles conditions. »

Cependant il ne le dit pas.

— « Crois-moi, » reprit son maître, « va tirer un peu tous les jours… »

Et, comme le jeune homme secouait la tête :

— « Au moins tous les deux jours, que diable ! puisque c'est ton habitude. »

René eut un petit sourire têtu, et sortit de la chambre.

Il avait oublié la lettre pressée qui l'attendait. À son entrée dans son propre bureau, il aperçut une longue enveloppe mauve en évidence sur son sous-main.

L'écriture élégante de l'adresse le fit tressaillir, bien qu'il n'eût jamais vu ces caractères élancés, d'une netteté fière.

Il ouvrit et lut :

« Vous allez vous battre pour moi. Je l'ai compris, à travers les interprétations inexactes des journaux. Mon cœur est frémissant de reconnaissance et d'inquiétude. Je voudrais vous voir avant le grand danger que vous allez courir. Et il y a quelqu'un d'autre qui veut vous voir aussi. C'est Germaine. Elle est ma sœur par l'affection, et je lui ai tout dit. Je n'ai pas le droit de vous révéler quels sentiments votre noble caractère lui inspire. Mais si de tels sentiments peuvent être pour vous une source de force et de consolation dans le péril ou la souffrance, elle vous les laissera deviner elle-même.

« Dans la maison voisine de la vôtre, rue Montaigne, il y a un passage qui aboutit à une petite porte au fond de notre jardin. Soyez devant cette porte à quatre heures. Nous vous l'ouvrirons. Et je vous jure que vous nous trouverez toutes deux seules.

« Votre sœur qui vous aime, vous remercie et vous admire.

« Huguette. »

« Post-scriptum. Je ne vous parle pas de notre père. Si vous voyiez pourtant combien il est touché de votre conduite, vous comprendriez que certains mouvements du cœur peuvent racheter bien des torts. »

La tentative conciliatrice de cette dernière phrase laissa René indifférent. Mais, à l'exception de ce post-scriptum, il relut dix fois la lettre. Il baisa le papier. Il tremblait de joie. Des larmes d'ivresse lui voilaient les yeux. Un orgueil délicieux le soulevait. Il se grisait d'héroïsme et d'amour. Il balbutiait des mots sans suite, bénissait les chères petites filles, bénissait Chanceuil lui-même. Il avait envie de le tuer et de l'embrasser. Sa haine contre lui tombait. Toutefois il se sentait sûr de le vaincre. Pour tout dire, il tra-

versa quelques minutes de folie — mais de cette folie rare et divine que cause la soudaineté d'un extrême bonheur.

Dans l'incapacité absolue de s'appliquer au travail, ou de s'entretenir avec quelqu'un sans déraisonner, René quitta le journal et alla s'enfermer dans sa chambre. Là, il resta en contemplation devant les arbres de ce jardin sacré dans lequel il entrerait tout à l'heure. Qu'ils étaient beaux, ces arbres ! Avec quelle douceur leurs cimes s'arrondissaient sur le ciel bleu ! Quelle tendresse indicible dans les ondulations de leurs feuillages ! Ô muettes choses ! de quelles passions bienfaisantes ou funestes le pauvre cœur humain ne fait-il pas frémir vos impassibles contours !

Rêve… — rêve bien supérieur à la réalité, qui le transforme en souvenir… René s'en grisa, dévoré d'impatience, jusqu'à l'heure fixée. Enfin, elle sonna !… Il était prêt depuis longtemps. Rien dans sa tenue fort simple ne trahissait les soins anxieux donnés à sa toilette. Mais le choix de sa cravate et de ses gants, le moindre pli de sa jaquette, lui avaient causé des préoccupations inconnues. Des regrets l'avaient saisi d'être si peu au courant de la mode. Chaque détail, jusque-là inconsciemment adopté, soulevait un problème. Pourtant, son miroir, en reflétant son jeune et mâle visage, ses admirables yeux, son front gracieusement encadré de cheveux touffus et vivaces, sa bouche amoureuse sous sa martiale moustache, tout l'ensemble fier et passionné de sa physionomie, avait de quoi rassurer même une timidité plus farouche que la sienne.

Àquatre heures, il se trouva devant la petite porte.

Il cherchait vainement un bouton de timbre ou un marteau, et ne savait s'il devait donner un signe de sa présence, lorsque le

battant s'écarta comme de lui-même. Il entra vivement, et on referma derrière lui.

Une sensation de caressante fraîcheur et d'ombre parfumée, la vue de ces deux jeunes filles ravissantes et tout émues, le transportèrent dans une autre existence.

Il se trouvait dans un coin de verdure et de mystère, un de ces asiles cachés par un labyrinthe d'arbrisseaux taillés en muraille, qui ont tant de charme dans les jardins du siècle dernier. Un banc circulaire s'enfonçait dans une niche de feuillage. Les trois jeunes gens s'y assirent. Huguette s'était placée au milieu, ayant René à sa droite et Germaine à sa gauche ; ceux-ci, par la courbe du siège, se faisaient presque face.

Ils ne parlèrent pas tout de suite, mais se contemplèrent en souriant. Nul mot ne leur venait aux lèvres. La même confusion délicieuse les oppressait. Ils goûtaient avec intensité la saveur de ce moment unique, la beauté des sentiments qu'ils éprouvaient et s'attribuaient réciproquement, l'âpre volupté de leur trouble et le romanesque de leur singulière aventure.

Enfin Huguette prononça d'une fine voix de cristal, qui se fêlait un peu :

— « René, puisque vous allez vous battre, nous avons voulu vous dire notre reconnaissance, et combien nous vous trouvons héroïque… généreux.., et aussi vous assurer de notre affection profonde… »

Elle s'arrêta. Les derniers mots amenèrent une rougeur sur les trois charmants visages.

René, avec une tendresse encore timide, toucha, sans oser la prendre, la main de celle qui venait de parler.

— « Ma chère petite sœur, je vous ai promis de faire ce que je peux pour vous. Je n'y ai aucun mérite… Car, moi aussi, je vous aime de tout mon cœur, depuis bien longtemps. Et vous me récompensez au delà de toute espérance en associant à votre affection pour moi celle de votre amie… mademoiselle… Germaine. »

En disant cela, il eut le courage de lever vers M de Percenay l'adoration de ses prunelles.

Il rencontra le beau regard de Germaine, plein de la franchise et de la fierté d'une sympathie ardente qu'elle laissait monter librement de son cœur enthousiaste.

Il en fut ébloui.

— « Monsieur, » dit-elle avec fermeté, « je vous ai entendu parler, le jour où vous avez développé vos idées dans une conférence, avant la représentation de ce drame sublime : La Force inconnue. Aujourd'hui, je vous vois agir. C'est peut-être bien peu de vous dire que je suis avec vous de toute mon âme dans vos pensées comme dans vos actes.

— Mademoiselle, » prononça René, « c'est pour moi la suprême récompense… une récompense bien supérieure à mes faibles efforts. Ma sœur peut vous dire ce que je lui ai confessé… En moi, votre souvenir ne s'est pas séparé du sien depuis qu'enfants nous avons joué ensemble. Toutes deux, je vous ai chéries de loin, sans espérer qu'un jour j'aurais ce bonheur de pouvoir vous le dire. Vous ignoriez mon existence… mais moi je vous admirais du fond de mon ombre modeste… Je me plaçais sur votre

chemin, je vous suivais à distance… En hiver, quand ces arbres n'ont pas de feuilles qui me cachent les allées de ce jardin, j'ai la bonne fortune de vous y apercevoir quelquefois, du haut de ma fenêtre… Ah ! pardonnez-moi cet aveu !…

— Vous connaissiez mon nom ? » demanda naïvement Germaine, qui pensait à l'héroïne de La Force inconnue.

— « Votre nom !… » s'écria René. « Combien de fois je l'ai répété dans le secret de mon cœur ! Songez donc que je vous le disais quand vous étiez petite…

— Alors, dans votre drame ?… »

Il se troubla légèrement. Le jeune socialiste de sa pièce n'aspirait-il pas à épouser l'idéale Germaine, d'une caste et d'une fortune supérieures à sa propre situation ? L'allusion ne s'arrêterait pas au nom seul. M de Percenay ne blâmerait-elle pas son audace ?

Comme il s'excusait, en hésitant, d'avoir mis sur la scène les chères syllabes, surtout pour désigner une héroïne aussi imparfaite que la sienne, Huguette l'interrompit :

« Oh ! votre Germaine est adorable. Mais elle a le tort de se laisser mourir. Tandis que la nôtre » (et elle entoura de son bras les épaules de son amie) « vivra pour épouser celui qu'elle aime, en dépit de tous les obstacles. »

Mde Percenay sourit et eut un mouvement comme pour imposer silence à l'indiscrète. Mais en même temps elle regarda René. Ce regard, rapide et presque aussitôt voilé, disait cependant son choix et sa résolution.

— « Ô René ! » s'écria Huguette, donnant le commentaire expressif et inconscient de cette courte scène, « survivez à cet affreux duel, et nous serons heureux… nous serons si heureux ensemble tous les trois !…

— Mon Dieu !… » murmura le jeune homme, « ce serait un trop beau rêve… un rêve impossible…

— Pourquoi impossible ? » demanda Huguette.

Quelle énergie ne fallait-il pas à René pour expliquer que tout le séparait d'elles, les conventions sociales et le devoir qu'il s'était imposé, les idées et les circonstances, leurs chemins si éloignés dans le passé, plus divergents peut-être encore dans l'avenir. Il parla de sa pauvreté, dans laquelle il resterait volontairement, de l'œuvre à laquelle il consacrait sa vie et qu'il ne consentirait jamais à trahir.

— « Votre père, Huguette, et le vôtre, mademoiselle, représentent la richesse et le pouvoir. Je suis avec ceux qui veulent abolir, ou du moins transformer, l'une et l'autre.

— Monsieur, » dit Germaine, « les distances entre les êtres sont établies, non par leurs situations sociales, mais par leurs façons de sentir. Vous me croyez sans doute trop gâtée par l'existence et trop frivole pour partager vos idées. Laissez-moi vous dire quelles sont les miennes. Vous condamnez la richesse et le pouvoir. Je considère qu'ils ne sont excusables aux mains d'un seul que lorsque celui-ci les met au service de tous. Je ne sais pas si la richesse et le pouvoir individuels sont nécessaires. Je suis trop ignorante pour trancher des questions pareilles. Mais je sais que s'ils tournent à la satisfaction d'un égoïsme personnel, ils constituent l'iniquité la plus monstrueuse. Je les vois accompa-

gnés de telles responsabilités qu'ils m'effraient. Avant de vous rencontrer, je rêvais à quelque grande œuvre de bienfaisance à laquelle j'aurais consacré la fortune que mon père me donnera. Demandez à Huguette. C'était l'objet de mes conversations avec notre admirable institutrice, M Bjorklund. Quand j'ai entendu votre théorie de la « force inconnue », de la Bonté triomphante, il m'a semblé voir s'ouvrir devant moi le chemin où j'aimerais marcher… »

Elle s'arrêta, décontenancée par ce qu'elle sentait lui monter aux lèvres plutôt que par ce qu'elle venait de dire. Et c'était adorable, la pudeur et l'embarras qui rosaient ce fier petit visage, qui faisaient hésiter cette petite âme résolue. L'admiration, un bonheur inouï, mirent des larmes dans les yeux de René. Alors, devant l'émotion de cet homme dont elle connaissait la dignité, la force d'âme, Germaine comprit qu'elle pouvait, qu'elle devait même lui montrer tout son cœur. La supériorité immense de sa position, au point de vue mondain, l'autorisait à se départir un peu de sa réserve féminine. D'ailleurs, chez cette hautaine jeune fille, l'orgueil se déplaçait : en ce moment elle mettait sa fierté dans son amour, et non plus dans la farouche pudeur de son sexe et de son inaccessible beauté.

Elle tendit donc la main à René, en répétant :

— « Oui, vous m'avez montré le chemin où j'aimerais marcher… »

Et elle ajouta :

— « Voulez-vous m'y servir de guide ? »

Le jeune homme se leva, s'inclina devant Germaine, posa un genou en terre, prononça des paroles divinement absurdes. Son discours confus impliquait que, loin de guider Germaine, il demandait à l'adorer comme une idole, à la sentir planer au-dessus de lui comme une inspiratrice… Mais le vrai sens était qu'il l'aimait éperdument et qu'il était fou de joie et d'espoir.

Huguette, triomphante, s'écriait :

— « Je savais bien que vous vous comprendriez ! »

Germaine lui mit les bras au cou, et lui dit, en riant, à l'oreille :

— « Chère petite sœur !… »

Puis, René s'étant relevé, tous les trois eurent en même temps l'idée de la séparation nécessaire, et aussi celle du duel prochain. Des radieuses régions où planaient leurs cœurs, ils redescendirent pour se trouver face à face avec les dangers, les douleurs, les difficultés de la vie réelle. René eut beau affecter l'insouciance, déclarer que maintenant il se sentait fort à combattre une armée, il ne put dissiper l'anxieuse tristesse qui venait de saisir les deux jeunes filles.

Huguette fondit en larmes.

— « C'est horrible ! » gémit-elle… « Et à cause de moi ! Me le pardonnerez-vous jamais ?

— Te pardonner, ma chérie ! » dit Germaine, dont les yeux de velours sombre noircissaient sans se mouiller. « Mais nous te remercions, puisque sans toi, et, hélas ! sans ce duel, ton frère et moi nous ne nous serions peut-être jamais rencontrés.

— Ah ! » dit le jeune homme impétueusement, « s'il fallait me battre chaque fois pour vous voir toutes les deux, je trouverais encore la condition bien douce. »

En prononçant les mots « toutes les deux », il n'avait regardé que Germaine, bien que sa sœur Huguette lui fût vraiment très chère.

Cependant il fallut partir, il fallut que cette heure inoubliable prît fin.

— « Adieu, » lui dit Germaine sur le seuil de la porte. « Quoi qu'il arrive, et même si les circonstances nous séparent momentanément, sachez que ma pensée vous accompagne. »

René baisa la joue de Huguette et la main de M de Percenay… Puis il partit, ayant dans les veines un de ces philtres souverains qui, pour une heure ou pour un jour, donnent à un être mortel l'âme éternelle et rayonnante d'un dieu.

2 · 10

e duel entre Marinval et Chanceuil eut lieu un matin, dans les bois de Viroflay.

Il fut tragique.

Dès les premières passes, René fut surpris par la sûreté de jeu de son adversaire. Chez celui-ci, la précision extraordinaire et la rapidité foudroyante des mouvements s'alliaient au plus merveilleux sang-froid. Cet homme frêle et élégant, qui semblait toujours une silhouette sortie d'un journal de mode, même à cette

heure, en bretelles et sous la blancheur bouffante de la chemise, prenait maintenant un double aspect, à la fois frivole et terrible. Dans la pâleur de sa face, on ne lisait nulle émotion, mais une sécurité froide et une volonté cruelle. Sa bouche mince ressemblait, sous la grêle moustache, à une coupure nette et exsangue. Ses yeux attentifs luisaient comme son épée. Certes, la souplesse de son poignet ne se ressentait pas de la meurtrissure qu'il avait mis huit jours à guérir ; on y eût plutôt découvert le résultat d'exercices récents et secrets. Fortier n'avait pas eu tort de mettre son fils adoptif en garde contre la sournoiserie de Chanceuil, qui, s'il avait les détentes musculaires inouïes de promptitude que l'on remarque chez les félins, ne manquait pas non plus de la ruse familière à ces animaux.

René, qui, dans les salles d'armes, ne rencontrait pas souvent des tireurs plus forts que lui-même, reconnut immédiatement la supériorité de celui-ci. Une sensation d'angoisse lui effleura le cœur, comme un souffle froid. Ce ne fut pas un frémissement de la chair, une anxiété physique, mais la crainte de voir lui échapper l'enjeu inappréciable de cette terrible partie. À la pointe aiguë de cette épée qui froissait, presque immobile, celle de son adversaire, étaient suspendus le salut de Huguette et l'amour de Germaine. L'éclair de sa pensée, plus rapide et lumineux que l'éclair de cette lame, lui fit mesurer la distance de la victoire à la défaite, du paradis à l'abîme. C'était trop beau, trop inaccessible d'un côté, trop effroyablement sombre de l'autre ! Il eut une défaillance d'une seconde. Mais, tout à coup, une douleur vive au côté gauche fit surgir du fond de son être quelque chose d'audacieux, d'indomptable, d'insoupçonné. Une griserie lui monta au cerveau. Il se sentit invincible. Et, de fait, il poussait à présent

Chanceuil avec une telle impétuosité qu'il le fit rompre, et que l'autre sembla perdre un peu de son impassible maëstria.

Mais, à ce moment, le signal des témoins annonça la fin de la première reprise.

René abaissa son épée à regret. Tout le monde s'avança vers lui, et il allait s'étonner de ce mouvement, lorsqu'il vit qu'à la hauteur du cœur sa chemise était rouge. Il avait reçu un coup de pointe, qui, sans une instinctive retraite de corps, eût sans doute été mortel.

— « Votre blessure semble assez profonde, » dit le médecin qui la pansait hâtivement. « Pour ma part, je vous prononce hors d'état de continuer.

— Oui, mais cela dépend de moi, docteur, » déclara le jeune homme, rappelant les conditions de la rencontre.

Ses témoins le supplièrent d'arrêter le combat.

— « L'honneur est satisfait, » disaient-ils.

— « Ce n'est pas l'honneur seul qui est en jeu, » prononça René avec une intonation qui impressionna les assistants.

Ces paroles lui étaient échappées. Bien qu'il les eût formulées à voix presque basse, il vit, en tournant les yeux vers Chanceuil, que celui-ci les avait entendues. Le sursaut dont elles avaient soulevé le chef de cabinet l'ébranlait encore, et son cou tendu en avant, son regard avivé, disaient sa curiosité soupçonneuse. Au fait, cet homme ignorait le motif de l'agression de René. La rage de l'humiliation subie l'avait jeté à ce duel féroce, peut-être sans qu'il en eût cherché un seul instant la véritable cause. Mainte-

nant son attention était éveillée. Qu'allait-il croire ?... La réflexion inconsidérée de Marinval ne pouvait, en modifiant dans un sens profond l'état d'âme inconscient des deux adversaires, que donner au combat plus de gravité.

On annonça la deuxième reprise. Ils tombèrent en garde.

Dans le grand silence du bois, le cliquetis des épées se mêlait à des bruits vagues et doux : appels d'oiseaux, bourdonnements d'insectes, craquements imperceptibles des branches travaillées par la sève. Il paraissait infini, ce silence, et chaque minute, éternelle... Tout à coup, sur la pâle figure de Chanceuil, on vit couler du sang... Un mince filet qui partait d'une piqûre à la joue, et tombait goutte à goutte sur le plastron de la chemise. Pourtant le jeu précis des adversaires continuait, sobre, implacable, sans que cette nouvelle blessure eût amené une hésitation, une suspension d'un dixième de seconde.

C'était effrayant à voir, ces deux hommes sanglants qui se battaient presque sans gestes, s'attendant, tâtant le fer, les yeux dans les yeux, avec une expression fixe et terrible. Le plastron de René, abondamment rougi, éveillait l'idée de quelque déchirure affreuse. Mais ce qui était pire, c'était le visage de Chanceuil, coquet, féminin presque, et tout blêmi de haine, balafré par un sillon de pourpre vive. Un sentiment de cauchemar serrait la nuque et contractait le cœur des assistants. Quand le directeur du combat, allongeant sa canne entre les épées, cria : « Halte ! » à la fin de la seconde reprise, un soupir involontaire de soulagement dilata les poitrines.

On crut que, cette fois, ce serait fini. Les deux combattants étaient touchés. Ils allaient se tendre la main.

Mais non. Avec une obstination égale, du même geste négatif de la tête, ils repoussèrent les instances de leurs témoins. Sans parler maintenant, lassés et nerveux, ils essuyaient la sueur de leurs fronts. Chanceuil, avec impatience, écarta le bras du médecin, qui lui tamponnait la joue avec de la ouate hydrophile trempée dans de l'eau phéniquée.

Dès le commencement de la troisième reprise, René sentit que les chances étaient désormais de son côté. Il était moins fatigué, moins énervé que Chanceuil. Celui-ci, plus habile tireur, avait moins de résistance. N'ayant pas vaincu Marinval durant les quatre premières minutes, il aurait maintenant une peine croissante à triompher de lui. Intérieurement il se démoralisait un peu ; au dehors, son jeu prenait une certaine mollesse. René, au contraire, s'exaltait, se grisait. Il mettait à ses mouvements d'autant plus d'assurance qu'il y songeait moins. Au début, il raisonnait trop chaque dégagement et chaque parade. Maintenant, c'était la foudroyante sûreté de l'inconscience. Il menait une furieuse offensive, attaquant sans relâche. À un moment, Chanceuil, exaspéré, voulut en finir. Ayant paré de bas en haut, il se fendit à fond. Son épée passa sous le bras droit de Marinval, enlevant une lanière de peau le long des côtes. Mais en même temps le frère de Huguette, gardant haut la pointe que son adversaire venait de relever, et sans se défendre autrement que par un effacement du corps, riposta par un coup droit…

Il y eut un cri… Celui d'un témoin qui venait d'apercevoir un éclair d'acier derrière la nuque de Chanceuil. L'épée de René, pénétrant dans le cou, l'avait perforé de part en part.

Alors il se produisit une chose horrible. Chanceuil, tombant en avant, resta quelques secondes soutenu par cette lame qui lui tra-

versait la gorge.

Mais on s'élança. Et ceux qui le saisirent, l'inclinant en arrière, permirent à Marinval d'arracher son épée de cette gorge pantelante.

Un flot de sang jaillit, et, avec lui, un râle affreux…

Cependant la carotide n'était pas coupée. Le blessé respirait encore, malgré l'hémorragie, qui menaçait de le suffoquer. L'un des médecins procéda immédiatement aux lavages destinés à arrêter l'effusion du sang. L'air s'engouffra dans les poumons et en sortit librement. Chanceuil ne mourrait pas étouffé. Toutefois, pouvait-on le compter encore parmi les vivants, ce malheureux, avec son effroyable blessure, son visage livide, ses lèvres violettes, mouillées d'une écume sanglante, et ses paupières noircies de cadavre ?

Àquelque distance, tournant le dos à l'abominable spectacle, René, la tête inclinée, la bouche muette, le torse nu, laissait le second médecin appliquer un pansement provisoire sur la blessure de sa poitrine et sur la plaie, très douloureuse, du côté.

Il s'étonnait du sentiment d'horreur qui se mêlait à la satisfaction de sa victoire. C'était donc plus difficile qu'il n'aurait cru de donner la mort à un homme, — même au plus méprisable et au plus dangereux des hommes ? La réaction contre l'état violent où il se trouvait tout à l'heure, et une assez forte perte de sang, le jetaient d'ailleurs dans un engourdissement où s'émoussaient les sensations et les pensées. Une tristesse profonde et vague lui noyait le cœur, tandis que son cerveau s'efforçait de se réjouir. Son côté lui faisait mal. Une cuisson atroce lui mettait mille aiguilles de feu dans la chair. Il avait soif. La fièvre commençait à

battre dans ses artères. Il souhaitait presque d'être étendu sans connaissance, comme l'autre, pour ne plus se réveiller à la lumière trouble et sauvagement mélancolique de ce monde.

Une voix lui dit :

— « Mon cher enfant !… »

Et il sentit sur ses cheveux la pression d'une main mâle et tendre.

Il leva les yeux sur Horace, et ne s'étonna pas qu'il fût là.

Le directeur de l'Avenir social ne lui avait pourtant pas dit qu'il l'accompagnait à distance, pour attendre, dévasté d'inquiétude, dans une auberge voisine, que l'un des témoins vînt lui apprendre l'issue du combat.

Quand le pansement fut terminé, et René rhabillé tant bien que mal, le disciple et le maître montèrent dans la voiture qui devait les ramener à Paris.

Tout d'abord, Fortier, croyant Chanceuil mort, avait eu l'idée de ne pas laisser René rue Montaigne, mais de le cacher dans une retraite qu'il connaissait, pour le soustraire aux taquineries de la justice. Toutefois, vers le soir, ayant fait prendre des nouvelles, et apprenant que les médecins ne désespéraient pas de sauver le chef de cabinet, il se ravisa. D'ailleurs, le vainqueur lui-même était trop malade pour que son père adoptif consentît à le faire soigner ailleurs que sous ses yeux. Puis, en cas de poursuites, le duel ayant été absolument loyal, l'acquittement restait certain.

C'est donc dans sa petite chambre de la rue Montaigne que le jeune homme se remit de ses blessures. Il y fut soigné par sa

sœur. Huguette venait chaque jour s'asseoir à son chevet. Et tous deux parlaient de Germaine.

Comment la pénible impression qui avait immédiatement suivi le duel ne se serait-elle pas dissipée dans le cœur de cet heureux garçon, entre la tendresse, les effusions reconnaissantes de la créature délicieuse qu'il appelait sa sœur, et l'image sans cesse évoquée de l'autre jeune fille, plus séduisante encore, qu'il aimait, dont il se savait aimé ?...

Durant les longues heures des soirées estivales, lorsque Huguette lui avait dit adieu, il restait immobile, sur son lit ou dans un fauteuil, à regarder, par la croisée ouverte, s'assombrir, contre le ciel pur, les hautes cimes des arbres amis. Les chers arbres !... Il connaissait bien leurs silhouettes. Leurs bouquets les plus déliés portaient des fragments de son rêve. René trouvait la vie bonne, et il la sentait, avec ivresse, rentrer triomphante dans ses veines, où se dissipait la fièvre.

Parfois des souvenirs se mêlaient à l'envolée de ses espérances. Il se rappelait son enfance, il songeait à sa mère. La petite maison de Clermont lui apparaissait, avec son jardinet propre, coquet et balayé comme un salon. Il revoyait, le long de l'avenue de Royat, les poteaux soutenant le câble du tramway électrique. Sa maman lui prenait la main et tous deux s'en allaient dans la montagne. Sa pauvre maman !... quelles rêveries mélancoliques elle emportait dans leurs promenades, derrière son doux et patient sourire ! Elle avait aimé comme il aimait, et elle avait souffert... souffert jusqu'à la mort !... Et tout cela était le passé, l'irréparable, ce qu'on ne pouvait effacer, ce qui ne reviendrait jamais !...

Ils s'assombrissaient contre le ciel pur, les arbres de l'hôtel Vallery, et René sentait quelque chose d'infini et de déchirant qui, tout bas, dans le concert de son bonheur, gémissait au fond de lui. C'était une plainte si âpre mais en même temps si douce qu'il doutait que ce fût une souffrance plutôt qu'une volupté. C'était la lamentation éteinte de sa race, tous les sanglots d'amour que ses ancêtres avaient jetés au vent des siècles… Alors, dans cette attestation éternelle de douleur, la passion de René devenait poignante et

-craintive. Il tendait les mains vers le parc baigné de fraîcheur et de nuit, vers l'obscurité des feuillages, et il murmurait : « Germaine !… Germaine… » avec le sentiment de l'illusion fuyante, des années brèves, et du bonheur inaccessible.

2 • 11

on pauvre enfant, » dit un matin Fortier en entrant dans sa chambre, « je vais t'apprendre une nouvelle qui ne peut t'affliger, mais qui pourtant te sera pénible : Chanceuil est mort. »

Il y eut un silence, après lequel ils échangèrent les réflexions que les convenances dictaient.

— « Enfin, » conclut René, « j'ai fait mon devoir. J'ai sauvé Huguette du plus affreux sacrifice volontaire qu'une femme puisse s'imposer.

— Quant à moi, » dit Fortier, « je me sens plus libre d'agir. J'attaquerai Vallery et de Percenay à armes égales. J'aurai à trou-

ver les preuves de leur culpabilité. Qu'ils fournissent celles de leur innocence ! »

René pâlit.

— « Vous n'avez donc pas, » murmura-t-il, « renoncé ?…

— À quoi ?… À démasquer des misérables ?… À renverser à coups de pied l'abominable édifice de leur fortune ?… À leur arracher pour le rendre à leurs malheureuses victimes un peu de l'argent qu'ils ont volé ?…

— Mon cher maître, si l'Avenir social entreprend cette œuvre, — œuvre de justice, sans doute, et que je ne discute pas, — je me verrai forcé de vous donner ma démission de rédacteur, de me séparer de vous. Le bonheur de ma sœur Huguette m'est sacré. Quant à M de Percenay, je l'aime et je me sais aimé d'elle.

— Je m'attendais à cette réponse, » dit Horace. « Eh bien, renonce à M de Percenay, et je renonce à ma campagne contre Vallery et son complice. »

René tressaillit et ouvrit des yeux stupéfaits. Il réfléchit un instant, puis reprit :

— « Pardonnez-moi si je ne trouve pas ce marché digne de vous. Veuillez m'expliquer vos raisons, qui doivent être en rapport avec votre haut caractère. Je ne les devine pas du tout.

— Si tu renonces à cette jeune fille, tu restes mon fils, mon disciple, et le serviteur de notre œuvre. Si tu l'épouses, tu es perdu pour moi et pour notre cause. Je trouve que tu vaux le sacrifice de ma propre vengeance et même de l'acte de justice que je voulais accomplir. Il y aura deux criminels impunis, et des ruines qui

ne seront pas réparées, mais ton honneur sera sauf, et le génie que je vois en toi sera consacré au salut du vieux monde.

— Pitié, mon cher maître ! » gémit René, qui mit son front dans ses mains. « Songez-vous à l'affreuse alternative de votre proposition ?

— Parfaitement, mon ami, » prononça Fortier d'une voix affectueuse mais ferme. « Si tu persistes à rechercher la main de M de Percenay, ce sera pour elle et ta sœur la ruine, le scandale, la honte… Je sais que tu n'hésiteras pas à te retirer, et que tu souffriras beaucoup. Cela me déchire le cœur. Tu es libre de ne pas me croire et de me juger insensible. Mais j'agis pour ton bien, et tu m'en sauras gré quand l'effervescence de tes vingt-cinq ans, après avoir épuisé son chagrin, s'évanouira, pour te laisser la raison forte et claire, la noble ambition et l'indomptable volonté d'un homme.

— Vous vous trompez, » s'écria René, « si vous croyez que M de Percenay me détournerait du but humanitaire que nous poursuivons, vous et moi. Ce but est le sien. Toute son âme y tend, son doigt me le désigne… Inspiré par elle, j'aurai plus de courage pour m'y élancer, plus de clartés pour le voir et pour l'atteindre. Cette jeune fille a l'esprit épris de philosophie sociale, le cœur dévoré de charité. La fortune mal acquise de son père, elle la consacrera au triomphe de notre cause. Cette réparation n'en vaut-elle pas une autre ? Vous ne connaissez pas Germaine… »

Quelque chose de profond, de presque sacré, frémissait dans la voix de ce jeune homme, parlant au nom d'un amour impérieux, héroïque et pur. Horace en fut secrètement ébranlé. Pourtant il résista :

— « J'admets, » dit-il, « que tout cela soit exact et que la passion ne t'illusionne pas. Mais cette jeune fille n'est pas libre d'agir. À peine est-elle majeure. Elle dépend de son père. Entrera-t-elle en lutte avec lui ? Oseras-tu l'y pousser ?

— Ah ! » répliqua René, qui, dans son angoisse, perdit un instant toute mesure, « si vous gardiez la force de raisonner ainsi quand vous aimiez ma mère, je ne m'étonne pas qu'elle soit morte… »

Àpeine eut-il prononcé cette phrase qu'il éprouva le même affreux sentiment dont il avait presque défailli en arrachant son épée de la gorge de Chanceuil. Il pâlit du coup qu'il portait. Mais ce fut sa propre sensibilité qui lui en attesta la barbarie, car Horace ne broncha pas. Pourtant le fils d'Hélène ignorait la portée terrible de ce qu'il venait de dire. C'était, en effet, la tyrannie de la pensée sur la passion qui jadis avait torturé Fortier et armé le revolver de sa tendre victime. Suprématie de la raison, dont ce mâle esprit s'était fait gloire, jusqu'au jour où le sang de la femme adorée avait éclaboussé son cœur plein de désespoir et de remords.

Maintenant il se taisait, déchiré par le cri du fils, mais voilant d'orgueil son visage impassible. Dans les perspectives de son être intérieur, une image se dressait, un doux fantôme, celui de la morte. Et il croyait l'entendre dire : « Tu m'as fait gravir un calvaire d'amour. N'inflige pas à mon enfant la même douloureuse agonie. »

Puis, la chaîne rapide des réflexions continuant à se dérouler, tout à coup Horace tressaillit : « René a le visage et le cœur de sa

mère. Il lui ressemble extraordinairement. Si, comme elle, il aimait jusqu'à se tuer ?… »

Le socialiste, par un regard involontaire, chercha les yeux de son fils adoptif : c'étaient les prunelles d'un brun transparent, à la lumière limpide et tendre, qu'autrefois Hélène levait sur lui. L'inquiétude du silence d'Horace, le regret d'avoir été cruel, mettaient précisément dans ces beaux jeunes yeux une lueur d'attendrissement, d'anxiété soumise… Oh ! comme c'était bien ainsi que jadis elle le regardait !…

— « Maître, » murmura le jeune homme, « pardonnez-moi…

— Je ne t'en veux pas, mon enfant, » dit Fortier d'une voix émue. « Si je pouvais t'acquérir ce que tu crois le bonheur au prix de n'importe quel sacrifice personnel, je le ferais. Songe seulement que les conséquences de tes actes dépassent la sphère de ta vie privée. Si les milliers d'êtres qui espèrent en nous apprennent que toi, mon fils adoptif et mon disciple le mieux doué, tu as épousé la fille du ministre de Percenay, prévaricateur et millionnaire, que penseront-ils, sinon que tu abandonnes leur cause pour jouir de ces richesses injustes contre lesquelles toi-même tu t'es si souvent élevé ?… Ce sera le désespoir des infortunés, l'affaiblissement de notre œuvre… et ton propre déshonneur. »

Sur ces paroles, prononcées avec une saisissante solennité, Horace se leva et sortit de la chambre.

Pendant plusieurs jours, le chef et le disciple vécurent côte à côte, sans essayer de sonder à nouveau la pensée l'un de l'autre. Ils se devinaient mutuellement en proie à des luttes trop profondes pour que l'agitation en parvînt à la surface de l'être. Dans certains combats décisifs, toutes les forces de la personnalité se

tournent en dedans, et l'homme extérieur n'est plus qu'un automate, mû par les ressorts de l'inconscience.

René subissait une épreuve redoutable. Des messages présentant la tentation suprême lui étaient apportés par le séduisant intermédiaire de Huguette. Édouard Vallery, pénétré de reconnaissance — à ce qu'il assurait, du moins — pour le fils auquel il devait son salut et celui de sa fille, était prêt à reconnaître René, ou, mieux encore, à l'adopter, — seul moyen légal de lui assurer, pour l'avenir, la moitié de sa succession ; et René Vallery deviendrait aussitôt le fiancé de Germaine de Percenay. Au fond, ce que le financier ne disait pas, ce dont Huguette ne se doutait guère, mais ce que le fils d'Hélène distinguait clairement, la peur tenaillait encore l'ancien directeur de la Compagnie du Tunnel. Il trouvait prudent de s'assurer le dévouement d'un gaillard comme ce petit Marinval, qui pourfendait avec tant de facilité les individus gênants. Il voulait l'arracher à l'Avenir social, à sa carrière d'apôtre et de réformateur, et, surtout, l'enlever à Fortier, accabler le chef socialiste sous le coup de cette défection.

Quels arguments irrésistibles n'avait-il pas, pour conquérir ce garçon de vingt-cinq ans, dont il connaissait l'enthousiaste amour ! Huguette, aveuglée par le rêve de réunir tous ceux qu'elle aimait, avait cru hâter le dénouement heureux en confiant à son père la sympathie réciproque de son frère et de Germaine. M. Vallery, triomphant, avait porté cette nouvelle au ministre.

— « Ta fille a du goût pour mon jeune Don Quichotte, » lui avait-il dit. « Si je fais de René mon fils légal, m'accorderas-tu pour lui la main de Germaine ? »

Son ancien complice dans les tripotages du Tunnel avait bondi de joie. Lui non plus n'était pas tranquille. Depuis quelque temps ses cheveux blanchissaient, son regard devenait trouble et fuyant, le sommeil ne le visitait guère. À la Chambre, une interpellation avait eu lieu sur l'article paru dans l'Avenir social. Et, bien que le Gouvernement eût obtenu un ordre du jour de confiance, il restait comme une odeur de catastrophe dans l'air. Des souvenirs et des soupçons se réveillaient ; des insinuations se glissaient dans les discours de l'opposition ; et ces insinuations, qui jadis eussent soulevé des : « Oh ! » de révolte, maintenant faisaient éclore des ricanements approbateurs et parfois des applaudissements. D'où cela venait-il ? D'où partait ce courant nouveau de méfiance à propos d'une affaire terminée, enterrée depuis dix ans ? Pourquoi ce cadavre remontait-il soudain sur l'eau ? Un simple article, dans un journal, n'avait pu créer ce revirement d'opinion. Non, mais il avait coïncidé, cet article, avec une évolution de la conscience publique et surtout peut-être avec des renversements d'intérêts électoraux.

Ces quelques lignes — pétard inoffensif à un autre moment — devenaient aujourd'hui coup de foudre. L'émotion qu'elles avaient éveillée durait encore. Voilà pourquoi de Percenay, comme Vallery, sentait le besoin de désunir ses adversaires, de consolider sa situation, de mettre toutes les chances et toutes les forces de son côté.

— « Je vous en supplie, René, » disait Huguette, « consentez à venir embrasser notre père. Entrez avec moi chez nous… chez vous, mon frère chéri. Vous y verrez journellement Germaine. Vous serez autorisé à lui faire la cour. Bientôt nous vous nomme-

rons son fiancé. Mais vous ne l'aimez donc pas pour refuser un pareil bonheur ?...

— J'aime M de Percenay plus qu'un homme n'a jamais aimé...

— C'est donc votre haine pour notre père qui est plus puissante encore, et qui fait taire votre amour ?

— Je n'ai pas de haine pour M. Vallery.

— Dites : « pour mon père ».

— Non, ma chère sœur. Je ne prononcerai jamais ce mot-là.

— Qui vous en empêche ?

— Un serment sacré.

— À qui ?

— À une morte.

— Ô mon Dieu... Que tout cela est obscur et triste ! » murmurait Huguette en pleurant.

Cependant René se sentait à bout de force morale. Depuis quelques jours il était complètement remis de ses blessures. Il dit à Horace :

— « Mon cher maître, il faut que je m'éloigne, au moins pour quelque temps. Donnez-moi une mission à l'étranger, en Angleterre, en Russie, où il vous plaira. Vous avez des correspondants partout. Laissez-moi remplacer l'un d'eux. J'étudierai la question ouvrière au dehors. Je servirai notre cause tout aussi bien qu'ici. »

Fortier le regarda longuement, et, lisant sur son visage une sincère résolution, il lui tendit la main :

— « Je t'approuve. Dès demain je te proposerai un itinéraire et un plan de conduite. »

Ils n'échangèrent pas une autre parole.

« S'il part, il est sauvé, » pensait Horace.

Et il s'applaudissait d'être resté ferme, d'avoir vaincu la tentation répétée de prendre entre ses bras le malheureux fils de la pauvre Hélène et de lui dire : « Aime et sois heureux. Je ne menacerai pas un cheveu de ceux auxquels tu t'allies. Tâche de concilier ton devoir avec ton amour. Quoi que tu fasses, je ne t'en voudrai pas. Et moi, le solitaire, moi qu'aucune tendresse n'enivre, je marcherai seul à la délivrance de ceux qui souffrent. »

Il avait eu le pénible courage de ne pas parler ainsi à cet enfant qu'il aimait d'une affection unique et farouche. Et, malgré le déchirement du départ de René, il trouvait que c'était la solution la meilleure. Plutôt le savoir absent, torturé, révolté peut-être en secret, mais fier et pur, que de le voir perdu moralement, enchaîné par les bras d'une femme, ébranlé par d'inévitables influences et corrompu par le contact de l'or.

Tandis qu'il s'enfonçait dans ces réflexions, dont les plus consolantes ne lui apportaient encore que de la tristesse et du doute, René écrivait à Huguette :

« Avez-vous toujours à votre disposition la clef de cette petite porte qui s'est ouverte et refermée pour moi sur le seul bonheur que j'aurai jamais connu ?

« Pouvez-vous m'accueillir une seconde fois, la dernière !... et Mademoiselle de Percenay m'accordera-t-elle la grâce d'un moment d'entretien ?

« Si je demande ce rendez-vous secret, alors que votre père et le sien seraient disposés à me recevoir ouvertement, c'est que je veux rendre Mademoiselle Germaine juge de mon attitude à leur égard, et parce que je suis persuadé que, dans leur intérêt même, elle me conseillera d'y persister.

« Le caractère si élevé, le jugement si ferme de votre adorable amie, m'encouragent à lui exposer les motifs, d'une gravité exceptionnelle, qui dirigent ma conduite.

« Ce que je lui dirai ne peut être dit qu'à elle seule. Avez-vous assez de confiance dans ma loyauté pour me rendre possible ce tête-à-tête avec elle ? Consentira-t-elle à me l'accorder ?

« Mon espoir est d'obtenir son approbation dans la lutte terrible que je traverse, et de rendre absolument éclairées et libres les décisions qu'elle pourra prendre à mon égard.

« Croyez-moi, chère Huguette,

« Votre frère affectueusement dévoué.

« René Marinval. »

Peu après, un commissionnaire lui apportait cette réponse :

« Soyez aujourd'hui, vers cinq heures, devant la petite porte du jardin. Je m'y trouverai avec Germaine, et je vous laisserai causer ensemble, espérant qu'elle obtiendra de vous, méchant frère, un peu de bonheur pour nous tous.

« Je vous assure que nous en avons besoin. Il règne ici comme une atmosphère de fatalité. On dirait que d'autres malheurs sont prêts à fondre sur cette maison.

« Cette nuit, on a réveillé mon père pour lui apporter je ne sais quelle fâcheuse nouvelle. Et ce matin, quand je me suis levée, j'ai appris qu'il était parti en voyage précipitamment. Où ?... je n'en sais rien. Son secrétaire m'a seulement dit que nous aurions une dépêche ce soir.

« Que se passe-t-il donc ? Je tremble d'inquiétude. Jamais mon père ne s'absentait, même pour un jour, sans venir m'embrasser.

« Vous voyez, cher René, que votre fraternelle affection est plus nécessaire que jamais à celle qui se dit pour toujours

« Huguette Vallery. »

René éprouva quelque surprise de cette lettre, mais il était trop ému à la pensée de revoir Germaine et trop préoccupé de ce qu'il lui dirait, pour attacher beaucoup d'importance même à un fait qui, dans tout autre moment, lui eût paru significatif.

La résolution qu'il avait prise de mettre M de Percenay au courant de sa situation était absolue. Il irait jusqu'à lui confier — en termes atténués toutefois — qu'une menace de déshonneur et de ruine planait sur la tête de M. Vallery. Cependant il l'attribuerait exclusivement à des rancunes politiques. Ses révélations s'arrêteraient aussi là où il faudrait évoquer les responsabilités de M. de Percenay. Sur le compte du père, il serait muet vis-à-vis de la fille. Mais n'en saurait-elle pas assez quand elle apprendrait que pour accepter le nom de M. Vallery, René devrait déchaîner

contre lui et, par conséquent, contre Huguette, les plus douloureuses catastrophes, et qu'il ne pouvait aspirer à la posséder elle-même sans devenir traître à son parti et sans exposer sa nouvelle famille à de redoutables représailles ?

« Elle me comprendra, » se disait-il. « Son âme vaillante verra clairement mon devoir et me communiquera la force de l'accomplir. Oh ! si elle promettait de m'attendre !... Si elle parlait d'avenir et d'espoir... Il m'est interdit d'aller à elle... Mais elle, plus tard, pourra venir à moi, si son amour ne faiblit pas, si elle persiste dans son rêve de dévouement humanitaire.

« Ah ! » pensait-il encore, « je servirai si bien ma cause, je ferai mon œuvre si grande et si noble, qu'il n'en coûtera rien à sa fierté de quitter les splendeurs du luxe pour suivre à mes côtés l'austère chemin où je marcherai ! »

Exalté par de tels rêves, soulevé d'espoir, d'amour, d'héroïque volonté, René franchissait à l'heure dite la petite porte, derrière laquelle il fut accueilli par les sourires tristes et tendres des deux jeunes filles.

Tout de suite, à la façon un peu solennelle dont Germaine lui tendit la main, au regard dont elle le pénétra, le jeune homme sentit qu'elle était montée au même diapason que lui, qu'elle volait dans les mêmes régions, et qu'elle était prête à tous les sacrifices.

Àvingt ans, le sublime semble l'ordinaire de la vie.

— « Mon petit frère, ma petite sœur, » dit Huguette avec une grâce malicieuse, « je vous quitte à regret. Tâchez de me faire

tout à l'heure une place dans vos pensées et dans vos confidences. »

Elle embrassa Germaine.

— « Tu me trouveras sous la véranda. Je vais faire ma lecture d'allemand avec M Bjorklund. »

Quelques secondes après, René se tenait assis, à côté de Germaine, sur le banc de pierre circulaire, — ce banc un peu verdi par des végétations minuscules, et qu'enfermait la verdure épaisse des thuyas taillés en muraille. Coin de rêve et d'amour, où flottaient les ombres légères d'anciens aveux et de baisers défunts.

Les deux jeunes gens se contemplèrent un instant sans rien dire. Dans cet échange troublant de regards, les premières phrases graves que René avait préparées s'envolèrent. Les mots qui lui vinrent aux lèvres n'étaient pas de ceux qu'on articule tout haut, mais qu'on murmure. Il dit avec une voix basse et ardente :

— « Ô Germaine ! que vous êtes belle !...d'une beauté de mystère... Et cependant votre âme franche est dans vos yeux !... Vous êtes intelligente... adorablement bonne. Ah ! comme je vous aime !... »

Elle répondit :

— « Moi, je vous considère comme le plus noble des hommes... »

Elle parut vouloir ajouter quelque chose, qu'elle n'osait pas. Il s'inclina plus près d'elle, avec un mouvement d'interrogation passionnée.

— « Et je vous aime, » ajouta-t-elle dans un souffle, avec une rougeur et un délicieux sourire.

Il pencha tout à fait la tête et couvrit ses mains de baisers.

— « M'aimerez-vous toujours et malgré tout ? » demanda-t-il ensuite, mêlant dans sa question une timidité anxieuse avec une certitude enivrée. « Je n'ai à vous offrir, moi qui voudrais mourir pour vous voir heureuse, que la pauvreté, la lutte, l'existence hasardeuse d'un soldat, car je suis le champion d'une cause qui réclame à toute heure ma pensée, mon travail, ma vie… Et si vous saviez de quelles difficultés, de quelles tristesses immédiates, je suis venu vous entretenir !… »

Elle dégagea l'une des petites mains qu'il tenait, et, à son tour, saisit la sienne, comme pour un pacte :

— « Je vous appartiens, dit-elle, « et j'appartiens avec vous à la cause que vous servez. Si aujourd'hui quelque événement imprévu nous séparait pour toujours, je ne me marierais pas, et je consacrerais toute mon existence à faire un peu du bien que vous rêvez. S'il faut attendre, j'attendrai. S'il faut vous suivre, je vous suivrai. Parlez. J'ai entrevu déjà, malgré l'insouciance apparente de ma vie, bien des choses redoutables, bien des douleurs, bien des bassesses. Je ne crains pas de souffrir. Je crains seulement d'être pour les autres un instrument involontaire de souffrance, et je ne veux pas qu'une de mes joies coûte une larme, fût-ce au dernier des êtres. Me croyez-vous capable de partager votre espoir et vos préoccupations ? »

Elle levait sur lui, tout en parlant, des yeux rayonnants d'une flamme si éblouissante, que le jeune homme perdit la tête, et que sa réponse fut un baiser. Au frémissement de la chair pure mais

passionnée qu'il effleura de ses lèvres, René sentit que, dans cette créature si complète, l'amour avait éveillé toutes les forces d'une jeunesse vibrante, et que rien d'elle n'était insensible aux ardeurs qui brûlaient en lui. Peut-être cette voluptueuse certitude eût-elle fondu sa fermeté… Peut-être le second baiser que sollicitaient ses yeux et sa bouche eût-il triomphé des vaillantes résolutions inspirées par l'exemple d'Horace, par le souvenir d'Hélène, et par l'appel des multitudes désolées… Mais ce second baiser, Germaine ne l'accorda pas. Elle se redressa, par un geste de dignité et de douceur, détourna les yeux et dit :

— « Maintenant apprenez-moi ce que vous avez à m'apprendre. »

Il commença.

Le récit était plus difficile qu'il n'aurait cru. À peine avait-il évolué dans les eaux mortes des circonlocutions préalables, et allait-il voguer avec une assurance relative, qu'il s'arrêta net, contrarié, stupéfait.

Deux personnes, au coin le plus proche du labyrinthe, surgissaient brusquement de la verte muraille.

C'était Huguette, accompagnée par M Bjorklund.

Elles s'avancèrent vers Germaine, qui, dans son étonnement, demeurait immobile.

— « Ma chérie… » commença Huguette.

Ni M Vallery, ni sa gouvernante, ne semblaient attentives à la présence de René. Toutes deux concentraient sur Germaine des regards pleins d'un apitoiement navré. Elles paraissaient près de

fondre en larmes. Le jeune homme les vit si pâles, si bouleversées, qu'une épouvante le saisit. Quel malheur allait donc frapper celle qu'il aimait ?

Oh ! comme elle avait peur, elle aussi, la pauvre petite… Toute blanche, toute droite, les yeux agrandis, elle regardait tantôt la Suédoise, tantôt son amie. Personne ne parlait. Il y eut quelques secondes d'une anxiété sans nom.

Àla fin, Germaine cria :

— « Il est arrivé quelque chose à mon père ?…

— Du courage, ma mignonne… » murmura M Bjorklund qui voulut la prendre dans ses bras.

Elle la repoussa, folle d'angoisse.

— « Qu'est-ce que c'est ?… Oh ! qu'est-ce que c'est ?… Un accident ?…

— Oui… un accident.

— Oh ! papa !… ô mon Dieu !… » cria Germaine, qui s'élança.

M Bjorklund se précipita derrière elle, et Huguette, éperdue, tout en pleurs maintenant, allait les suivre, lorsque René la retint.

— « Huguette… Que se passe-t-il ?… Vous pouvez bien me le dire, à moi ?… »

Elle leva sur lui des prunelles terrifiées, hésita, s'assura d'un coup d'œil que Germaine était déjà loin, puis prononça d'une voix basse et frissonnante :

— « Son père… M. de Percenay… Oh ! c'est épouvantable… Il vient de se tuer !…

— De se tuer !… Ce n'est pas possible !… Pourquoi ?…

— Je ne sais pas encore… On l'avait attaqué à la Chambre… Il revenait de chez le garde des sceaux. »

ené, quittant le parc de l'hôtel Vallery, courut au journal.

Les bureaux de l'Avenir social, pleins de reporters et de curieux, bourdonnaient comme une ruche en rumeur.

Le jeune homme entra tout droit dans le cabinet de Fortier.

Avec le directeur, il trouva un député socialiste, qui représentait, à la Chambre, l'esprit largement humanitaire et hautement philosophique de leur parti. Ce député était à peu près le seul homme sur qui Horace pût s'appuyer dans leur groupe politique, parce qu'il était le seul qui eût le courage de ne pas souscrire aux revendications impossibles de ses mandataires. Celui-là ne promettait pas le bien-être sans travail, ni l'égalité des paresseux et des incapables avec les hommes de devoir, de labeur et de talent, ni les chimériques jouissances incompatibles avec les dures lois naturelles, avec l'exiguïté des biens à partager relativement au nombre des partageants. Il n'annonçait pas dans son programme l'avènement d'un état social où tout le monde serait pourvu de rentes, galonné, décoré, et pourrait, aux frais du Gouvernement, faire de l'existence entière un lundi de noce, de guinguette, de

ballade et de panache. Mais il aurait, comme Fortier, donné sa vie pour assurer à tout homme de bonne volonté la petite part de joies chèrement acquises que la Nature met à la portée des efforts de chacun, et que la société, telle qu'elle est construite, accumule trop souvent entre les mains des moins méritants au détriment des autres.

— « Vous voilà, Marinval, » dit ce député socialiste unique en son genre. « Eh bien, vous savez ce qui se passe ?

— De Percenay s'est tué ?... C'est donc exact ?... Mais pourquoi ?...

— Ah ! si vous aviez vu cette séance, à la Chambre !... La justice ne se fait pas toujours, certes. Mais elle éclate quelquefois d'une façon terrible. Quelle leçon pour tant d'autres, qui restaient devant leurs pupitres, la conscience en émoi, pétrifiés et blêmes ! J'ai observé là quelques visages que je n'oublierai de ma vie.

— Dites-moi tout, je vous en prie ! Fortier sait déjà ?... »

René se tourna, d'un air interrogateur, vers son maître, qui inclina la tête. Rien n'était grave et marqué d'une pensée profonde comme l'expression d'Horace.

— « Voilà, » dit le député. « Je vais vous esquisser le drame, tel qu'il s'est passé devant la rampe, pour le public. Puis je vous dirai ce qui, jusqu'à présent, paraît être le secret des coulisses. La séance avait commencé comme à l'ordinaire, tous les ministres étaient à leurs bancs, lorsque le comte de Ménouville, l'enfant terrible de la droite, s'écria, au beau milieu d'une discussion assez morne : « Je demande la parole pour adresser une question à M. le garde des sceaux, président du Conseil. » Un silence se fit

tout de suite. Des bruits singuliers avaient circulé dans les couloirs. Il y avait de l'électricité dans l'air. La parole fut donnée à Ménouville. Très calme, il monta les marches de la tribune. Il se campa, les mains appuyées, avec son grand air nonchalant, d'une si noble impertinence, et il dit : « Monsieur le président du Conseil voudra-t-il me répondre s'il est vrai qu'il ait reçu du Parquet de Paris une demande tendant à lever l'immunité parlementaire d'un de ses collègues ? En ce cas, comment se fait-il que monsieur le président du Conseil, garde des sceaux et chef suprême de la justice, n'ait pas déjà obtenu la démission du ministre visé, et n'ait pas déposé sur cette tribune une proposition conforme à la demande du Parquet ? »

« L'effet de cette phrase fut prodigieux. La stupeur immobilisait au centre les partisans du Gouvernement. C'est là que j'aperçus certaines de ces pâleurs d'épouvante qui dépouillent de tout masque le visage humain. La droite ricanait. La gauche hurlait des accusations infâmes, des injures basses, réclamait le coupable et ses complices. Mais c'était le banc des ministres qu'il fallait voir ! Chacun s'écartait de son voisin et tremblait pour soi-même. Leurs airs assurés défaillaient, s'écaillaient sur leurs faces blanches. De Percenay, le regard haut et fixe, les bras croisés, se tenait le mieux peut-être. Cependant les cris, les doigts tendus, le désignaient. Quant au garde des sceaux, il restait comme foudroyé.

« Tout à coup, de la gauche, un organe formidable claironna, sur l'air des Lampions : « Le Tunnel !... le Tunnel !... » Et, soudain, ce fut une tempête... Deux cents voix scandaient en mesure les trois syllabes...

« Non, je renonce à vous décrire la panique et le tapage qui régnèrent pendant quelques minutes. La sonnette du président était naturellement impuissante. Il fit le geste de se couvrir sans obtenir la cessation de ce charivari. Puis, tout à coup, dans une seconde de fatigue générale, on entendit qu'il disait : « La parole est à M. le garde des sceaux, président du Conseil. » Alors la curiosité fut la plus forte. On se tut.

« Le garde des sceaux balbutia plutôt qu'il ne parla. Son thème fut que la demande du Parquet n'était pas formelle, un simple avis officieux du procureur de la République. Personnellement il avait ouvert une enquête, ne voulant pas saisir la Chambre d'une affaire aussi grave sans une certitude morale. Il se déroba comme il put. Mais ce fut au milieu des huées qu'il regagna son banc.

« Je passe, n'est-ce pas ? les différents ordres du jour qui furent proposés. Celui auquel se rallia le Gouvernement ayant été repoussé par une majorité considérable, les ministres quittèrent leur banc et sortirent de la salle des séances.

« Ceci se passait à quatre heures.

« On sait qu'immédiatement après M. de Percenay se rendit au ministère de la Justice, où il eut une assez courte conférence avec le garde des sceaux. Puis il rentra chez lui, et, sans écrire une volonté dernière, sans revoir sa fille, il se fit sauter la cervelle. »

Après ce récit, il y eut, entre les trois hommes réunis dans le cabinet de Fortier, quelques secondes de silence. Puis Marinval se tourna vers le directeur :

— « C'est la bombe de Chanceuil qui éclate, »

dit-il. « Édouard Vallery a quitté Paris la nuit passée, sans indiquer la direction de son voyage.

— Ah ! » dit Horace, « on aura prévenu celui-là, pour s'en débarrasser. Mais un ministre, c'était plus encombrant. Doivent-ils être contents que de Percenay soit mort !

— La bombe de Chanceuil !… » s'écria le député. « Vous aviez donc connaissance des documents ?…

— Oui, » répondit le directeur de l'Avenir social, « il est venu me proposer de les publier.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Il me les eût livrés à des conditions sur lesquelles nous n'avons pu nous entendre.

— Mais alors, Marinval, votre duel ?…

— C'était pour des raisons tout autres, absolument personnelles, » fit le jeune homme d'un ton qui décourageait tout interrogatoire.

Le député s'empressa de revenir aux données générales de l'événement.

— « Oui, » reprit-il, « on disait couramment dans les couloirs que c'étaient des documents trouvés dans la succession de Ludovic Chanceuil, et déposés par ses héritiers entre les mains du procureur de la République, qui auraient mis le feu aux poudres. Ces documents contiendraient, paraît-il, la preuve que le directeur de la Compagnie du Tunnel se serait fait payer par l'Angleterre pour faire couler l'entreprise, et que de Percenay, alors sous-secrétaire d'État, se serait prêté à cette abomination, en aurait profité par

une spéculation effrénée sur les valeurs. Certain de la catastrophe prochaine, il aurait joué à la baisse dans des proportions considérables. Ah ! c'est une ignoble affaire, et je ne sais pas si ces gros personnages y seront seuls compromis, quand je songe à certaines faces blêmes, qui émaillaient les bancs de la Chambre. »

Horace eut un sourire de méprisante ironie.

— « Oh ! » dit-il, « on ne savait pas encore de quoi il s'agissait. Vos faces blêmes prouvent simplement qu'il y a d'autres flaques de boue dans lesquelles on craignait de voir sauter ce pavé.

— Quoi ! » s'écria René, dont la jeune loyauté se révolta, « les hommes sont-ils donc si abominables ?…

— Non, » reprit Horace, « seulement ils entrent facilement en décomposition morale au contact de certains ferments. Et notre milieu politique actuel est essentiellement corrupteur. Ceux qui s'y gardent purs ont des âmes de bronze. Il y en a, certes, mais ils sont rares. La plupart des hommes sont des êtres neutres, plutôt faibles, enclins à prendre la moralité ambiante, et plus aisément entraînés en bas que soulevés en haut. Leurs vertus sont en raison inverse de leurs tentations. Or le milieu parlementaire crée des tentations formidables, sans y opposer la barrière d'aucun honneur professionnel. Il fonctionne de telle façon que la probité du langage et des actes est ce qui réussit le moins à faire triompher une idée ou un homme. Pour être seulement élu, il faut laisser de côté la sincérité, la fierté. Que peut espérer une nation qui met ses chefs à une telle école ?

— Alors, maître, selon vous, ce qu'il y aurait à changer tout d'abord, pour obtenir une rénovation sociale, ce serait l'atmosphère politique ? Mais, les mêmes facteurs subsistant toujours,

comment les empêcherait-on de produire les mêmes effets ? En les supprimant, nous arriverions à l'anarchisme, à l'abolition de tout gouvernement. Et je sais que telle n'est pas votre pensée ultime.

— Non, certes. Mais n'y a-t-il rien de possible entre le parlementarisme, tel qu'il est pratiqué en Europe comme en Amérique, et l'anarchisme ? Tu ne le soutiendrais pas. Ce serait borner singulièrement l'invention humaine, et dans un de ses domaines les plus illimités. Qui nous empêcherait de créer un milieu politique où l'honneur seul serait le but des ambitions personnelles, et où, par conséquent, n'entreraient que les hommes susceptibles d'être actionnés par un tel mobile ? Vois le régime militaire. Sans doute, il est critiquable par bien des côtés. L'homme n'est parfait nulle part. Mais, dans l'armée, certains vices sont presque inconnus ou sont flétris plus durement qu'ailleurs. C'est le milieu le plus opposé moralement au milieu politique. Compte combien de militaires laissent là leur épée pour solliciter une place à la Chambre. Le chiffre en est presque nul. Pourquoi ? Parce qu'il y a quelque chose d'incompatible entre le respect de sa personne et de sa parole qu'a le soldat et les couleuvres qu'il faut avaler ou faire avaler quand on veut, non pas servir le suffrage universel (ce qui est le mot), mais se servir de lui (ce qui est le fait). Au fond, le militaire n'est pas d'une autre essence que le député. Mais c'est un homme qui a vécu dans une atmosphère d'honneur, dans un milieu où l'argent n'est pas un moyen, et où les succès ne s'obtiennent pas par l'intrigue. Tandis que le député vit dans un milieu où l'argent et l'intrigue mènent à tout. Comment ne se corromprait-il pas s'il n'a pas une force d'âme tout exceptionnelle ? Tant pis pour une société qui veut ignorer les lois de la psychologie élémentaire, et qui se sent trop immo-

rale pour constituer des milieux supérieurs, où se tremperaient les caractères auxquels elle confie ses destinées ! »

2 · 13

a première fois que René se retrouva entre Huguette et Germaine, depuis le suicide de M. de Percenay, six mois s'étaient écoulés.

Ce n'était plus sur le banc de pierre, dans le vert labyrinthe, au fond du parc de l'hôtel Vallery, que les trois jeunes gens causaient ensemble. Un bois de pins les enveloppait de sa solitude et de son âpre parfum, qu'un vent doux de mars agitait par bouffées. Sous leur marche lente, les aiguilles brunies qui tapissaient le sol se brisaient et s'enfonçaient avec douceur. Au loin, entre les fûts, réguliers comme la colonnade d'un cloître, on apercevait la longue tache plombée d'une mer immobile et brumeuse.

Quelque chose, dans l'atmosphère, de tiède et d'humide, un arome spécial, la teinte grisâtre de la lumière et les bow-windows d'une grande villa dominant l'allée centrale de la pinède, donnaient une sensation d'Angleterre.

C'était, en effet, près d'un des innombrables villages maritimes ponctuant les côtes du Devonshire, que se dressait la maison où M. Vallery abritait sa personnalité honnie et ses maladies problématiques.

Accusé de haute trahison, d'escroquerie, de corruption de fonctionnaires, il était sous le coup d'une demande d'extradition, et, autour de sa retraite, rôdaient, jour et nuit, des agents de po-

lice. Mais l'Angleterre, son ancienne complice, le protégeait, en le déclarant, par la bouche des docteurs, atteint d'un mal mortel et hors d'état d'être transporté. Les contre-examinations faites par les plus grands médecins de Paris n'avaient pas donné des résultats suffisamment opposés aux conclusions de leurs confrères d'outre-Manche pour que la justice française insistât. D'ailleurs, dans le public, on prétendait malignement que le Gouvernement serait plus embarrassé que réjoui de juger un coupable si compromettant, dont la langue, une fois déliée, prononcerait des choses gênantes. On aimait mieux le savoir silencieux et calfeutré dans sa froide villa anglaise, dont les murs épais risquaient encore trop de laisser passer certaines révélations. Cependant tout ce que la loi française pouvait atteindre de son immense fortune avait été mis sous séquestre. Il lui en restait encore assez pour mener une existence de grand seigneur et rétribuer avec largesse les diagnostics obligeants des médecins.

Pas plus dans la villa du Devonshire que dans l'hôtel de l'avenue d'Antin, René ne consentit à voir son père. Le jeune homme ne mit pas même les pieds dans la maison. Son rendez-vous avec les jeunes filles, qui, toutes deux, vivaient dans cette demeure triste, sous la direction de M Bjorklund, eut lieu dans le bois de pins. Quel décor mélancolique, bien approprié à cette rencontre de trois cœurs naïfs, tout enflammés d'amour, tout meurtris de désillusions !

Àpeine avaient-ils commencé à se dire de ces choses intimes, que leur correspondance, régulièrement entretenue depuis six mois, ne pouvait exprimer, qu'un domestique vint prier M Vallery de se rendre auprès de son père.

Sans un mot ou un geste d'impatience, elle s'éloigna, toujours enfantine et gracieuse, mais le teint pâli, les yeux douloureux, la démarche languissante.

— « Pauvre Huguette ! » murmura Germaine, « si cela continue, elle sera bientôt plus malade que son père.

— Oh ! ce ne sera pas bien sérieux pour cela, j'espère, » dit René, avec un sourire d'ironie.

— « Détrompez-vous. M. Vallery n'a peut-être pas toutes les graves maladies que lui attribue la complaisance des médecins, mais il est atteint profondément, au moral comme au physique. Si vous l'aviez vu à son départ de Paris, et si vous le revoyiez maintenant, vous ne le reconnaîtriez pas. Il est parti dans la force de l'âge, et, en six mois, il est devenu un vieillard. Ses cheveux et sa barbe ont blanchi, son embonpoint a disparu, ses épaules se sont voûtées. Bien plus, à force de simuler l'état d'un mourant, il a fini par se croire au bord de la tombe. Il montre toutes les manies tyranniques des malades. Aussitôt que Huguette n'est plus enfermée avec lui, comme ce matin, il se lamente, s'emporte, la fait chercher. Vous avez vu, elle n'a pas une minute à elle. Pauvre chérie ! Et elle est si douce, si patiente !... Elle ne supporte pas un mot de blâme contre son père.

— Mais, vous non plus, Germaine. Votre ardeur à défendre la mémoire de M. de Percenay est tout à fait admirable.

— Est-ce par raillerie que vous dites cela ? » prononça la jeune fille, en se tournant pour poser sur lui ses hautains yeux noirs.

— « Ne le croyez pas ! » s'écria vivement René. « Quelle que soit ma pensée sur M. de Percenay, je souhaite que son souvenir

reste sacré dans le cœur de sa fille.

— Je veux qu'il soit sacré dans le vôtre, ou il ne peut rien y avoir de commun entre nous, » reprit Germaine, avec un regard étincelant.

— « Il le sera, chère adorée, » fit René en lui baisant la main.

Quel amoureux n'eût prononcé cet innocent mensonge ? L'étreinte qui suivit lui en eût arraché bien d'autres.

— « Vous êtes donc vraiment à moi ? » murmura-t-il.

— « Plus que jamais, » répondit-elle avec un sourire d'enivrement et de tristesse. « Mais maintenant, c'est vous qui vous abaisserez en m'épousant, moi qui porte un nom attaqué, discuté, et qui suis pauvre entre les plus pauvres.

— Pauvre ?… » répéta René surpris.

— Ah ! vous ne savez pas, » dit-elle. « Ce n'est pas une action bien extraordinaire ni qui vaille la peine d'être racontée. Mais il faut bien vous la dire, puisque vous serez mon mari. La fortune considérable de mon père, — vous savez, — j'en étais l'héritière unique… Eh bien… je l'ai abandonnée jusqu'au dernier centime au liquidateur de la Compagnie du Tunnel…

— Vous avez fait cela !… » cria René.

Fou d'enthousiasme, le cœur bondissant, les yeux mouillés, il tomba à genoux devant l'adorable fille.

— « N'était-ce pas tout simple ? » demanda-t-elle. « Je ne crois pas mon père coupable… Mais on l'accuse. Pouvais-je garder ces millions qu'à tort ou à raison des malheureux lui récla-

maient en le maudissant ? Quelques voix consolées s'élèveront maintenant pour le défendre… Car j'ai déclaré que j'exécutais sa volonté dernière. N'en auriez-vous pas fait autant ?

— Que je vous aime !… que je vous aime !… Ah ! que je suis heureux !… » balbutiait René.

Il délirait de joie en apprenant le dépouillement volontaire de sa fiancée, la perte irréparable de ces millions qu'un autre eût peut-être, secrètement au moins, regrettés.

— « Mon maître Fortier approuvera maintenant mon amour, » disait-il. « Vous serez sa fille. Il sera notre guide. Et, à nous trois, nous ferons de grandes choses. »

Il se releva de sa position prosternée et fervente. Puis, tous deux, s'entretenant d'amour et d'avenir, se dirigèrent du côté de la plage.

Àla lisière du bois de pins, ils se tinrent debout, enlacés, le cœur gonflé de leur tendresse, immense comme la mer sans bornes, qui, tout à coup, se déployait devant eux.

La sensation de l'infini dans la nature et dans leur âme les pénétrait d'une surhumaine ivresse. Et René dit :

— « Ô ma Germaine ! quelle destinée est la nôtre !… Nous possédons le bonheur suprême, et nous passerons notre vie à semer dans les champs humains les parcelles merveilleuses de notre inépuisable trésor. Nous allons nous vouer à la tâche sublime qu'ont tentée, sans l'accomplir jamais entièrement, les législateurs, les apôtres et les dieux. Réussirons-nous ? Trouverons-nous enfin la clef du mystère social ? Enrichirons-nous l'univers de la vérité souveraine ou seulement d'une illusion de plus ? Ah !

quel que soit le but où nous toucherons, je sais qu'il sera grand, parce que nous possédons le tout-puissant levier qui soulève les mondes : l'amour pour tout être qui souffre, une sympathie profonde jaillie de notre tendresse d'époux. La devise de notre œuvre, la phrase que nous pourrons inscrire au fronton de la cité nouvelle, de la cité heureuse de nos rêves, Germaine, si vous le voulez, ce sera celle-ci :

« À FORCE D'AIMER. »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_force_d%E2%80%99aimer. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.